DE

38

2

ASTORIA

VOYAGES

AU DELA

DES MONTAGNES ROCHEUSES

PAR WASHINGTON IRVING

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR P. N. GROLIER

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION

A PARIS
CHEZ A. ALLOUARD, LIBRAIRE
SUCCESSEUR DE P. DUFART ET DE G^CI WARÉE
QUAI VOLTAIRE, N. 21
1843

386.

F880
I713
1813
v.1

291594

Dans
Canad
meme
ners d
A cet
splen
étran
hospi
collec
rieurs
loin d
parmi

INTRODUCTION.

Dans le cours de divers voyages que je fis au Canada, il y a bien des années, je me liai intimement avec quelques uns des principaux Partners de la Compagnie des fourrures du Nord-ouest. A cette époque, ils habitaient Montréal, et leur splendide maison était ouverte à presque tous les étrangers. Je rencontrais quelquefois à leur table hospitalière des Partners, des Clercs, de hardis collecteurs de fourrures, venus des postes intérieurs : hommes qui avaient passé des années loin de toute société civilisée, qui avaient vécu parmi des tribus sauvages, qui avaient des mer-

veilles à raconter de leurs pérégrinations fatigantes, de leurs exploits de chasseurs, de leurs périlleuses aventures parmi les Indiens. J'étais à un âge où l'imagination prête à toute chose ses brillantes couleurs, et le récit de ces nouveaux Sindbads me faisait regarder la vie d'un trappeur et d'un collecteur de fourrures comme un véritable roman. J'avais même projeté une visite aux postes les plus reculés de la Compagnie, et j'étais invité par un des Partners à profiter des bateaux qui remontent annuellement les Lacs et les Rivières. Depuis, j'ai toujours regretté que les circonstances m'aient empêché d'exécuter mon projet. Grâce à ces premières impressions, les entreprises des grandes Compagnies de fourrures et la vie errante et hasardeuse de leurs employés dans notre immense continent ont toujours excité ma curiosité, et j'ai toujours recherché avec le plus vif intérêt les détails de leurs expéditions lointaines parmi les peuplades sauvages de nos déserts.

Me trouvant, il y a environ deux années, avec mon ami M. John-Jacob Astor, peu de temps après mon retour d'une excursion dans les prairies

de l'Ouest, je causais avec lui de ces régions lointaines, et des hardis aventuriers qui étendent leur périlleux commerce jusqu'à Santa-Fé, jusqu'à la Colombia. Cela l'amena à parler d'une grande entreprise qu'il avait tentée, une vingtaine d'années auparavant, et qui avait pour objet de porter le commerce des fourrures au delà des Montagnes Rocheuses et sur toute la côte américaine de l'Océan Pacifique.

Voyant que ce sujet m'intéressait, il exprima le regret que le caractère important et national de son entreprise n'eût jamais été bien compris; enfin, il témoigna le désir que je me chargeasse d'en rendre compte. Cette suggestion frappait la corde de mes anciens souvenirs, déjà vibrante dans mon esprit. Je crus qu'un ouvrage de cette espèce pourrait comprendre les détails, aussi variés qu'intéressants, des expéditions romanesques auxquelles l'aventureux commerce des pelleteries donne naissance; et l'histoire des peuples, des tribus, des castes, des individus civilisés et sauvages qui y jouent un rôle. Les journaux et les lettres des aventuriers employés sur terre et sur

mer par M. Astor dans sa gigantesque entreprise pouvaient jeter quelques lumières sur des portions de notre pays entièrement en dehors du cercle ordinaire des voyages, et jusqu'à présent peu connues. Je me sentis donc disposé à entreprendre cette tâche, pourvu qu'on pût me fournir des documents suffisamment étendus et détaillés. Tous les papiers relatifs à l'entreprise me furent en conséquence soumis; il s'y trouvait des lettres, des journaux, remplis de détails sur la vie des Sauvages et des colonisateurs de l'Ouest, et dans lesquels étaient racontés les expéditions maritimes et les voyages terrestres à travers les Montagnes Rocheuses, tant pour aller vers la Colombia que pour en revenir. Avec ces matériaux sous la main, j'entrepris l'ouvrage. Il fallait d'abord feuilleter des papiers d'affaires, rassembler, collationner les faits à travers des détails communs et fatigants : cet ennui me fut épargné par mon neveu Pierre Mac Irving, qui me servit de pionnier, et qui m'a rendu un grand service, en décombrant ma route et en allégeant mon travail.

Les journaux dont je devais principalement faire usage avaient été tenus par des hommes occupés seulement du but de leur entreprise, peu versés dans les sciences et peu curieux de tout ce qui n'avait pas de rapports immédiats avec leurs intérêts : ils étaient souvent écrits avec précipitation, au milieu des fatigues, parmi les inconvénients d'un campement sauvage, et ne me donnaient, la plupart du temps, que de maigres détails, plus propres à exciter la curiosité qu'à la satisfaire. Je me suis donc servi, quelquefois, des lumières que pouvaient me fournir les récits publiés par d'autres voyageurs, tels que MM. Lewis et Clarke, Bradbury, Breckenridge, Long, Franchère, Ross Cox, et je me plais à reconnaître ici les utiles secours que j'en ai reçus.

L'ouvrage que je présente au public est nécessairement d'une nature un peu décousue, puisqu'il raconte différentes expéditions par terre et par mer. Cependant tous les faits sont enchaînés entre eux par un grand dessein, conçu et dirigé par un esprit supérieur; un certain nombre de personnages reparaissent accidentellement du-

rant tout le récit, quoique parfois à de longs intervalles; enfin, l'entreprise se termine par une catastrophe régulière : tellement que, sans aucun effort artificiel, il s'y trouve beaucoup de cette unité toujours recherchée dans un ouvrage de fiction, et si nécessaire à l'intérêt de toute histoire.

WASHINGTON IRVING.

Septembre 1836.

ASTORIA.

CHAPITRE PREMIER.

Objet des aventuriers en Amérique. — Chercheurs d'or et marchands de fourrures. — Premiers colons français du Canada. — Chasseurs de la rivière Ottawa et du lac Huron. — Une foire indienne. — Coureurs des bois. — Leur vie errante. — Marchands pourvus de licences. — Missionnaires. — Comptoirs. — Marchands français-canadiens. — Leurs établissements et leurs dépendants. — Marchands de fourrures anglais-canadiens. — Origine de la Compagnie du Nord-ouest. — Sa constitution. — Son commerce à l'intérieur. — Un candidat de la Compagnie. — Privations dans le désert. — Clercs et Partners du Nord-ouest. — Usages féodaux. — Les seigneurs des Lacs. — Fort-William. — Sa salle des séances et sa salle à manger. — Gala dans la solitude.

Deux sources principales de gains commerciaux ont donné naissance, chez les premiers colonisateurs de l'Amérique, à de vastes et audacieuses entreprises : les métaux précieux du Midi, et les riches pelleteries du Nord. Tandis que le fier et magnifique Espagnol, enflammé par la soif de l'or, étendait ses conquêtes sur les éclatantes régions fertilisées par le soleil ardent

des tropiques, le Français, adroit et confiant, l'Anglais, froid et calculateur, s'étaient emparés du commerce des pelleteries, moins brillant, mais aussi lucratif, et s'étaient avancés des régions hyperboréennes des deux Canada jusqu'au delà du cercle polaire arctique.

Les aventuriers, excités par ces deux genres d'industrie, ont, pour ainsi dire, servi de *pionniers* à la civilisation. Sans se reposer sur les frontières, ils ont pénétré tout d'un coup, malgré les obstacles et les dangers, au cœur des contrées sauvages; ils ont divulgué les secrets du désert; ils ont montré le chemin de régions fertiles, mais lointaines, qui sans eux auraient pu rester ignorées pendant des siècles; ils ont, enfin, attiré à leur suite l'agriculture et la civilisation, qui marchent d'un pas plus lent et plus ferme.

En effet, les grandes provinces canadiennes, dépourvues des métaux précieux qui étaient à cette époque le principal objet des spéculateurs américains, avaient été long-temps négligées par la France. Cependant elles s'étaient soutenues par le commerce des pelleteries; car les aventuriers français qui s'étaient établis sur les bords du Saint-Laurent s'étaient aperçus bientôt que les riches fourrures de l'intérieur pouvaient devenir pour eux des mines presque aussi fé-

condes que celles du Mexique et du Pérou. Les Indiens, ne connaissant point encore la valeur artificielle donnée par les nations civilisées à certaines fourrures, échangeaient les plus précieuses contre des marchandises européennes de peu de valeur. D'immenses profits furent ainsi réalisés par les premiers marchands, et le trafic se poursuivit avec avidité.

A mesure que les pelleteries devenaient plus rares dans le voisinage des établissements, les Indiens étaient excités à étendre plus loin leurs expéditions, dans lesquelles ils étaient ordinairement accompagnés par quelques uns des pelletiers. Ceux-ci partageaient les fatigues, les périls des Sauvages, et, apprenant à connaître les meilleures contrées pour chasser et pour trapper, se liaient en outre avec les tribus lointaines, et les encourageaient à apporter leurs fourrures aux établissements. C'est ainsi que le commerce s'accrut et fut, par degrés, attiré à Montréal. De temps en temps de nombreuses troupes d'Ottawas, de Hurons, et des différentes tribus qui chassaient aux environs des grands Lacs, descendaient dans de légers canots remplis de peaux de castors et des divers produits d'une année de chasse. Ces canots étaient déchargés et tirés sur le rivage; un camp d'écorce de bouleau se dressait hors de la ville, et une espèce de foire primitive s'y éta-

blissait, avec le grave cérémonial si cher aux Indiens. Une audience était demandée au Gouverneur général, qui présidait la conférence, majestueusement assis dans un fauteuil, tandis que les Indiens, accroupis par terre en demi-cercle, fumaient silencieusement leur pipe. On faisait des discours, on échangeait des présents, et la cérémonie se terminait au contentement de toutes les parties.

C'est alors que les marchands faisaient activement leurs affaires. Montréal était rempli d'Indiens tout nus, courant de boutique en boutique, et trafiquant leurs pelleteries pour des armes, des cafetières, des haches, des couvertures, des draps de couleurs vives, et divers autres articles de parure ou d'utilité, sur chacun desquels, dit un vieil écrivain français, les Européens étaient sûrs de gagner au moins deux cents pour cent. On ne se servait pas d'argent pour ce trafic, et, au bout de quelque temps, les paiements en liqueurs spiritueuses furent prohibés, à cause des excès frénétiques et des sanglantes disputes qui en résultaient souvent.

Les besoins et les caprices des Indiens étant satisfaits, ils prenaient congé du Gouverneur, abattaient leurs tentes, lançaient leurs canots, et remontaient l'Ottawa jusqu'aux Lacs.

Une nouvelle classe d'hommes naquit gra-

duellement de ce trafic : on les appelait Coureurs des bois. Après avoir accompagné originairement les Indiens dans leurs expéditions et s'être familiarisés avec les différentes tribus, ils étaient devenus, pour ainsi dire, les colporteurs du désert. Ils partaient de Montréal avec des canots remplis de marchandises, d'armes, de munitions, et, suivant les rivières sinueuses qui découpent les vastes forêts du Canada, côtoyant les lacs les plus reculés, ils créaient de nouveaux besoins, de nouvelles habitudes chez les Naturels. Quelquefois ils demeuraient parmi eux durant des mois entiers, se pliant à leurs goûts et à leurs mœurs avec l'heureuse facilité des Français, adoptant jusqu'à un certain point les costumes indiens, et prenant assez souvent des femmes indiennes pour compagnes.

Douze, quinze, dix-huit mois s'écoulaient parfois sans qu'on eût d'eux aucune nouvelle. Mais un beau jour ils redescendaient, en chantant, la rivière Ottawa, et leurs canots étaient remplis de peaux de castor. C'était alors le temps des plaisirs et du repos. « Vous seriez surpris, dit un vieil écrivain déjà cité, de voir les débauches, les festins, les jeux et les dépenses que ces Coureurs de bois font tant en habits qu'en femmes, dès qu'ils sont arrivés. Ceux qui sont mariés se retirent sagement chez eux ; mais

ceux qui ne le sont pas font comme les matelots qui viennent des Indes, ou de faire des prises en course. Ils dissipent, mangent, boivent et jouent tout pendant que les castors durent; et quand ils sont à bout, ils vendent dorures, dentelles et habits. Ensuite, ils sont obligés à recommencer des voyages pour avoir lieu de subsister[1]. »

Beaucoup de ces Coureurs des bois s'accoutumaient si bien à la vie des Indiens, à la complète liberté du désert, qu'ils perdaient toute espèce de goût pour la civilisation. Ils s'identifiaient avec les Sauvages parmi lesquels ils vivaient, et ne s'en distinguaient plus, quelquefois, que par une plus grande perversité. Leur conduite et leur exemple corrompaient les Naturels, et empêchaient l'œuvre des missionnaires catholiques, qui poursuivaient en ce temps leurs pieux travaux dans les solitudes du Canada.

Pour réprimer ces abus, et pour protéger le commerce des pelleteries contre les diverses irrégularités commises par ces aventuriers, le gouvernement français défendit, sous peine de mort, à tout individu quelconque, de trafiquer dans l'intérieur du pays sans être pourvu d'une licence.

Ces licences étaient accordées par le Gouverneur général, et seulement à des personnes res-

[1] Lahontan, t. Ier, lettre 4. La Haie, 1709.

pectables, à des gentilshommes sans fortune, à de vieux officiers ou à leurs veuves. Chaque licence donnait le droit de charger deux grands canots de marchandises pour les Lacs; et il ne pouvait en être délivré plus de vingt-cinq par an. Par degrés, cependant, des licences particulières furent aussi accordées, et le nombre s'en accrut rapidement : leurs possesseurs obtinrent la permission de les vendre à des marchands. Ceux-ci employèrent les Coureurs des bois, moyennant une part dans les bénéfices, et les abus de l'ancien système furent ressuscités.

Les pieux missionnaires envoyés par l'Église catholique romaine pour convertir les Indiens firent tout ce qu'ils purent pour combattre la corruption répandue, par ces hommes hybrides, dans le cœur de la solitude. La chapelle catholique s'élevait souvent à côté du comptoir, et quelquefois son clocher, surmonté d'une croix, s'élançait au milieu d'un village indien, sur le bord d'une rivière ou d'un lac. Les missions produisaient fréquemment d'heureux fruits chez les simples enfants des forêts, mais elles avaient peu de prise sur les renégats de la civilisation.

A la fin, on trouva nécessaire d'établir des postes fortifiés au confluent de la Rivière et des Lacs, pour protéger le commerce et pour contenir ces bandits du désert. Le plus important de

ces postes était situé à Michilimackinac, sur le détroit du même nom, qui joint le lac Huron au lac Michigan. Quelques-uns des marchands réguliers, qui exerçaient eux-mêmes leur négoce avec des licences du Gouverneur, s'y étant établis, il devint bientôt le grand entrepôt intérieur, et servit de rendez-vous aux Coureurs des bois, soit qu'ils revinssent de Montréal avec des marchandises, soit qu'ils arrivassent de l'intérieur avec des pelleteries. Là se formaient de nouvelles expéditions pour le lac Michigan et le Mississipi, ou pour le lac Supérieur et le Nord-est; là, enfin, les pelleteries que ces expéditions rapportaient étaient embarquées pour Montréal.

Dans les jours primitifs du Canada, le marchand français de ce poste était une espèce de patriarche commerçant, entouré d'une population qui dépendait de lui. Il avait ses Clercs, ses Voyageurs, ses serviteurs de toute espèce, qui l'appelaient par son nom de baptême, et vivaient avec lui sur un pied d'intimité, grâces aux habitudes faciles et à la joviale familiarité de sa race : il avait son harem de beautés indiennes, son troupeau d'enfants métis, et une longue suite d'Indiens fainéants qui mangeaient et buvaient à ses dépens dans les intervalles de leurs expéditions.

Les pelletiers du Canada eurent pendant longtemps d'incommodes compétiteurs dans les mar-

chands anglais de New-York, qui s'efforçaient d'attirer dans leurs comptoirs les chasseurs indiens et les Coureurs des bois, en leur offrant de grands avantages. Une concurrence plus redoutable encore naquit avec la Compagnie de la baie d'Hudson, qui reçut une Charte de Charles II, en 1670, avec le privilége exclusif d'établir des comptoirs sur les rivages de cette baie et sur les rivières qui y versent leurs eaux. Cette Compagnie existe encore, avec les mêmes priviléges. A l'époque dont nous parlons, il s'éleva entre elle et les marchands français du Canada des discussions relatives à des violations de territoire : discussions dans lesquelles il y eut parfois du sang répandu.

En 1762, les Français perdirent la possession du Canada, et le commerce passa en grande partie entre les mains des Anglais : mais pendant quelque temps il se trouva restreint dans d'étroites limites. Les anciens Coureurs des bois étaient dispersés, et ceux qu'on parvenait à réunir avaient de la peine à s'accoutumer aux mœurs et aux manières des marchands anglais : ils regrettaient l'indulgence, la familiarité, le laisser-aller des vieilles maisons françaises, et n'aimaient ni l'exactitude sévère, ni la réserve, ni la méthode des nouveaux venus. D'ailleurs les marchands anglais ne connaissaient point le pays et se défiaient des

Naturels. Ce n'était pas sans raison : les massacres de Détroit et de Michilimackinac révélèrent les sentiments hostiles des Sauvages à l'égard des Anglais, que les Français leur avaient si longtemps appris à considérer comme ennemis.

Le commerce ne reprit pas ses routes primitives avant l'année 1766; mais l'émulation et l'avidité des marchands lui firent alors dépasser rapidement ses anciennes limites. Des expéditions furent entreprises à la fois à Montréal et à Michilimackinac : des rivalités, des jalousies s'ensuivirent. Le commerce souffrit des artifices des différentes maisons pour se supplanter et se nuire mutuellement. Les Indiens étaient corrompus par les liqueurs spiritueuses, dont la vente était prohibée sous le régime français. Des scènes d'ivrognerie et de brutalité, des rixes dans les villages indiens et autour des comptoirs, en étaient la conséquence; et de sanglantes rencontres avaient lieu entre les partis rivaux, lorsqu'ils se trouvaient en présence dans les profondeurs désordonnées des forêts.

Pour mettre un terme à ces concurrences ruineuses, plusieurs des principaux commerçants de Montréal formèrent, en 1783, une Compagnie qui s'accrut en 1787 par sa fusion avec une autre association rivale. Ainsi fut créée la fameuse Compagnie du Nord-ouest, qui, pendant un certain

temps, régna sur les lacs glacés, sur les forêts immenses du Canada, avec un absolutisme presque égal à celui de la Compagnie des Indes sur les climats voluptueux et magnifiques de l'Orient.

La Compagnie était composée de vingt-trois copartageants ou Partners, mais elle employait deux mille personnes, comme Clercs, Guides, Interprètes et Voyageurs ou bateliers. Ceux-ci étaient distribués dans différents comptoirs établis sur les lacs et sur les rivières de l'intérieur, à d'immenses distances les uns des autres, au milieu de pays sans chemins et infestés par des tribus sauvages.

Plusieurs des Partners résidaient à Montréal et à Québec, pour diriger les affaires de la Compagnie. C'étaient des personnages importants et considérés qu'on appelait *Agents*. Les autres Partners, répandus dans les postes de l'intérieur pour surveiller les relations avec les tribus indiennes, se nommaient *Partners hivernants*.

Les marchandises destinées à ce vaste trafic étaient déposées dans les magasins de la Compagnie à Montréal, et de là remontaient en bateau par la rivière Attawa ou Ottawa, qui tombe dans le Saint-Laurent près de Montréal, et par plusieurs autres rivières et portages jusqu'au lac Nipising, au lac Huron, au lac Supérieur, et de là par différentes chaînes de grands et de petits lacs

au lac Winipeg, au lac Athabasca et au grand lac des Esclaves. Ce singulier et magnifique système de mers intérieures, qui rend des régions immenses et désertes si facilement accessibles à la frêle barque des Indiens et des colporteurs, était semé de postes où se faisaient les échanges de la Compagnie avec les tribus environnantes.

La Compagnie, comme nous l'avons dit, n'était au commencement qu'une réunion spontanée de marchands; mais lorsqu'elle eut été organisée régulièrement, il devint très difficile d'y être admis. Le candidat était obligé de subir de longues épreuves, de s'élever lentement par son mérite et par ses services. Il commençait fort jeune, et subissait comme clerc un apprentissage de sept années, pour lesquelles il recevait 2,400 francs : il était, d'ailleurs, nourri aux frais de la Compagnie, et pourvu des vêtements comme de l'équipement nécessaires. Il passait généralement son temps d'épreuve dans les comptoirs de l'intérieur. Éloigné pendant des années de toute société civilisée, menant une vie presque aussi sauvage et aussi précaire que celle des Indiens qui l'entouraient, exposé aux rigueurs d'un hiver boréal, il n'avait souvent qu'une nourriture insuffisante, et était quelquefois fort long-temps sans manger ni pain ni sel. Quand le temps de son apprentissage était expiré, il recevait annuellement un

salaire qui variait entre 1,900 et 3,800 fr., et pouvait alors obtenir le grand objet de son ambition, c'est-à-dire être nommé Partner dans la Compagnie. Mais souvent il s'écoulait encore des années avant qu'il arrivât à cette position enviée.

La plupart des Clercs étaient des jeunes gens de bonne famille, nés dans les montagnes d'Écosse, et caractérisés par leur persévérance, par leur frugalité, par leur fidélité à leur pays. La vigueur de leur race les rendait capables de braver les climats rigoureux du Nord et de supporter les fatigues de ce genre de vie. Il faut convenir cependant que la constitution de beaucoup d'entre eux était détériorée par les privations du désert, et que leur estomac était souvent détruit par des disettes passagères, mais surtout par le manque de pain et de sel. De temps en temps, après des années d'intervalle, on leur permettait de faire une visite à l'établissement de Montréal, pour restaurer leur santé et pour goûter les jouissances de la vie civilisée. C'étaient de brillantes oasis dans leur existence.

Quant aux principaux Partners, qu'on appelait *Agents*, et qui résidaient à Montréal ou à Québec, ils formaient une sorte d'aristocratie commerciale et vivaient d'une manière hospitalière et grandiose. Leur ancienne camaraderie, quand ils étaient clercs dans les comptoirs éloi-

gnés, les plaisirs, les dangers, les aventures, les malheurs qu'ils avaient partagés dans la vie sauvage des bois, les avaient liés ensemble, de sorte qu'ils formaient une joviale confrérie. Aussi les voyageurs qui ont visité le Canada il y a une trentaine d'années, lorsque la Compagnie était dans toute sa gloire, ne peuvent-ils oublier le cercle de plaisirs et de fêtes dont s'entouraient ces grands seigneurs hyperboréens.

De temps en temps un ou deux Partners, récemment arrivés des postes intérieurs, allaient faire à New-York un voyage de plaisir et de curiosité. Dans ces occasions ils aimaient à s'y montrer avec une certaine magnificence, et faisaient de nombreux achats de montres ciselées, de bagues, de colliers, de chaînes et d'autres riches bijoux, qu'ils destinaient en partie à leur propre usage, en partie à faire des présents aux femmes de leur connaissance, genre de prodigalité qu'on remarquait aussi autrefois chez les planteurs du Midi et chez les créoles de l'Ouest quand les produits de leurs plantations les avaient enrichis.

Pour voir la Compagnie du Nord-ouest dans toute sa pompe, il fallait assister à la grande réunion annuelle qui avait lieu à Fort-William, près du grand Portage, sur le lac Supérieur. Là se rendaient chaque année deux ou trois des Partners administrateurs de Montréal, afin de discu-

ter les affaires de la Compagnie avec les Partners des divers comptoirs de la solitude.

C'est alors qu'on pouvait remarquer l'extrême différence qui existait entre eux et les anciens marchands français, si simples et si familiers. Maintenant se déployait magnifiquement le caractère aristocratique de l'Anglais, ou plutôt l'esprit féodal du montagnard écossais. Chaque Partner chargé de diriger un poste intérieur, et qui avait sous lui une douzaine de dépendants, se regardait comme le chef d'un clan, et était presque aussi important aux yeux de ses subordonnés qu'aux siens mêmes. Pour lui, une visite à la grande conférence de Fort-William était un immense événement. Il croyait y décider les intérêts des nations.

Les Partners de Montréal étaient les hauts et puissants seigneurs de cette aristocratie. Habitués à une vie de luxe et d'ostentation, ils éclipsaient complétement leurs confrères des bois, fatigués, basanés par de rudes travaux, et dont l'équipement se ressentait de ses longs services. Ils croyaient que toute la dignité de la Compagnie résidait en leur personne, et se conduisaient en conséquence. Ils remontaient la rivière en grande pompe, comme des souverains qui voyagent, ou plutôt comme des chefs de clans naviguant sur leurs propres lacs. Ils étaient enveloppés de riches

fourrures; leurs vastes canots, chargés de tous les raffinements de la vie civilisée, étaient conduits par des Voyageurs canadiens, aussi obéissants que des montagnards écossais. Ils étaient suivis de boulangers, de cuisiniers, munis des comestibles les plus recherchés, et surtout d'une grande abondance de vins exquis. Heureux s'ils pouvaient amener avec eux, dans ces hautes solennités, quelques étrangers distingués, et par-dessus tout quelque membre titré de la noblesse anglaise!

Fort-William, où se tenait cette importante réunion annuelle, était un village considérable, situé sur les bords du lac Supérieur. Là, dans un immense bâtiment de bois, s'élevaient la grande salle du conseil et la salle du banquet, décorées d'armes, d'ustensiles indiens, et d'autres trophées du commerce des pelleteries. La maison, à cette époque, était encombrée de marchands et de Voyageurs, les uns allant de Montréal aux postes intérieurs, les autres des postes intérieurs à Montréal. Les Conseils étaient tenus en grande cérémonie, car chaque membre s'imaginait siéger au Parlement, et les assistants regardaient l'assemblée avec le même respect qu'ils auraient eu pour la Chambre des Lords. Les délibérations étaient solennelles, et de pompeuses déclamations s'entremêlaient aux raisonnements serrés des Écossais.

Ces graves et importantes séances étaient interrompues par des fêtes, par des repas prodigieux, semblables à ceux que l'on donnait dans les anciens châteaux des Highlands. Les tables de la grande salle des banquets gémissaient sous le poids des plats. Le poisson des lacs, le gibier des bois, les langues de bison, les queues de castor, et les comestibles recherchés, apportés de Montréal, étaient servis par des cuisiniers expérimentés, amenés tout exprès. Enfin les vins généreux circulaient continuellement autour de la table, car on buvait copieusement dans ce temps-là.

Tandis que les chefs festoyaient ainsi dans la salle, et faisaient résonner le plafond de leurs transports de loyauté, de leurs vieilles chansons écossaises, entonnées d'une voix cassée par les brises du nord, leurs cris de joie étaient répétés au dehors par une légion de dépendants, Voyageurs canadiens, métis, chasseurs indiens, vagabonds de toute sorte, qui se régalaient somptueusement des miettes tombées de la table des Agents, et qui faisaient retentir le firmament de joyeux refrains français, mêlés aux hurlements des Sauvages.

Telle était la Compagnie du Nord-ouest dans ses jours de puissance et de prospérité, quand elle dominait par une sorte de pouvoir féodal

sur une vaste étendue de lacs et de forêts. Nous nous sommes arrêté trop long-temps peut-être sur ce sujet, qui nous est rendu cher par les souvenirs de notre jeunesse ; car nous nous sommes assis, adolescent encore, à la table hospitalière des puissants associés, alors souverains seigneurs dans Montréal ; nous avons contemplé avec étonnement leurs fêtes féodales, nous avons écouté avec admiration les récits de leurs périlleuses aventures. Avant donc de raconter les scènes sauvages du désert, nous n'avons pu nous empêcher de noter quelques détails d'un état de choses qui va tomber rapidement dans l'oubli : car les pompes seigneuriales de Fort-William ne sont plus ; les Princes des lacs et des forêts ont passé.

CHAPITRE II.

Élévation de la Compagnie de Mackinaw. — Efforts du Gouvernement américain pour contre-balancer l'influence des étrangers sur les tribus indiennes. — John-Jacob Astor. — Lieu de sa naissance. — Son arrivée aux États-Unis. — Par quelle circonstance son attention se tourne vers le commerce des fourrures. — Son caractère, ses entreprises, ses succès. — Ses communications avec le Gouvernement américain. — Origine de la Compagnie américaine des Fourrures.

Les succès de la Compagnie du Nord-ouest attirèrent d'autres aventuriers dans ce nouveau champ de profits, qui paraissait inépuisable. Les opérations de cette Compagnie avaient lieu principalement dans les hautes latitudes du nord, tandis qu'il y avait au midi et à l'ouest d'immenses régions bien connues pour abonder en fourrures précieuses, et qui cependant avaient été à peine explorées jusqu'alors par les pelletiers. Une nouvelle association de marchands anglais fut donc formée pour commercer dans cette direction. La principale factorerie fut établie à l'ancien *emporium* de Michilimackinac, et l'association, prenant le nom de cet endroit, fut communément appelée Compagnie de Mackinaw.

Tandis que les marchands du Nord-ouest poussaient leurs entreprises dans les régions hyperboréennes, et de leur position de Fort-William dominaient presque souverainement sur les tribus des Lacs et des Rivières supérieures, la Compagnie de Mackinaw envoyait ses barques légères, par la baie Verte, dans le lac Michigan; et par les rivières Fox et Wisconsin, jusqu'au Missouri; puis dans toutes les rivières qui viennent se jeter dans cette grande artère de l'Ouest. Elle espérait ainsi monopoliser le commerce de toutes les tribus du Midi et de l'Ouest, et des vastes régions de la Louisiane.

Le Gouvernement des États-Unis commença à voir d'un œil inquiet l'influence qu'une coalition d'étrangers acquérait ainsi sur les tribus aborigènes de son territoire, et s'efforça de la contrebalancer. Dès 1796, il envoya, dans ce but, des agents pour établir des comptoirs sur les frontières, afin de satisfaire les besoins des Indiens, de lier leurs intérêts à ceux du peuple américain, et de rendre nationale cette branche importante du commerce.

Ce dessein ne réussit pas, comme il arrive souvent quand on compte sur le lourd patronage du Gouvernement pour lutter contre l'active industrie des particuliers. Mais ce que le Gouvernement n'avait pas pu faire, avec toute son in-

fluence et tous ses agents, fut à la fin exécuté par l'audace intelligente, par la persévérance d'un simple marchand, l'un de nos concitoyens adoptifs. Les pages suivantes sont spécialement destinées à raconter l'entreprise tentée par cet homme remarquable, dont le nom et le caractère sont dignes d'être enregistrés dans l'histoire du commerce, car il s'efforça d'en atteindre le but le plus noble, et en pratiqua les plus sages maximes. Quelques brefs détails sur les aventures de sa jeunesse et sur les circonstances qui le poussèrent vers la branche de commerce dont nous nous occupons ne peuvent manquer d'être intéressants.

John-Jacob Astor était né dans l'antique village de Waldorf, près d'Heidelberg, sur les bords du Rhin. Il fut élevé dans la simplicité de la vie rurale, mais il n'était encore qu'un jeune garçon lorsqu'il quitta sa maison et se lança parmi les scènes actives de Londres; il avait eu dès son enfance un singulier pressentiment qu'il arriverait un jour à faire une grande fortune.

A la fin de la révolution américaine, il se trouvait encore à Londres, et était à peine arrivé à l'âge où l'on se mêle aux affaires du monde. Il avait un frère aîné qui résidait depuis quelques années aux États-Unis; il se détermina à l'imiter et à tenter la fortune dans ce pays nouveau. Ayant

employé en marchandises convenables pour le marché américain une petite somme qu'il avait amassée depuis son arrivée en Angleterre, il s'embarqua, au mois de novembre 1783, dans un navire destiné pour Baltimore. Il arriva par le travers de Hampton dans le mois de janvier; mais l'hiver étant extrêmement rude, son vaisseau, ainsi que plusieurs autres, fut retenu par les glaces, durant près de trois mois, dans la baie de Chesapeake ou aux environs.

Pendant cet intervalle, les passagers des divers navires descendaient de temps en temps sur le rivage et se voyaient amicalement. C'est ainsi que M. Astor fit connaissance d'un de ses compatriotes, qui était marchand de fourrures. Ayant déjà supposé que ce pouvait être un commerce lucratif dans le Nouveau-Monde, il fit à ce sujet beaucoup de questions à son compatriote, qui lui donna, avec empressement, tous les renseignements qu'il possédait sur les qualités, sur la valeur des différentes pelleteries, et sur la manière dont le commerce s'en faisait. Ils se rendirent ensemble à New-York. Là, M. Astor employa en fourrures le produit de ses marchandises; puis il repassa à Londres avec ses pelleteries, s'en défit avantageusement, s'initia davantage dans cette espèce de commerce, et revint la même année, 1784, à New-York, afin de s'établir aux États-Unis.

Il se dévoua alors complétement au négoce qu'il avait accidentellement embrassé. Il commença, bien entendu, sur la plus petite échelle; mais il apportait à sa tâche une industrie persévérante, une rigide économie, une stricte intégrité. Il faut ajouter à ces qualités un esprit ambitieux, qui regardait toujours en haut; un génie étendu, fécond, hardi; une sagacité prompte à profiter de toutes les circonstances, et une confiance singulière et inébranlable dans le succès [1].

Le commerce des pelleteries n'était pas encore organisé aux États-Unis, et l'on ne pouvait le regarder comme un négoce régulier. Des fourrures et des peaux étaient quelquefois recueillies par les marchands provinciaux, dans leurs échanges avec les Indiens et avec les chasseurs blancs; mais le marché était principalement desservi par le Canada. Lorsque les moyens de M. Astor se furent augmentés, il fit des visites

[1] Nous avons entendu raconter à M. Astor lui-même un exemple de cette heureuse confiance qui, sans aucun doute, contribua à produire le succès dont elle se flattait. Il était encore presque étranger dans la cité, et sa fortune était fort légère, lorsqu'il vint à passer devant une rangée de maisons récemment élevées dans Broad-Way, et qui, à cause du style de leur architecture, étaient un sujet de conversation et d'orgueil pour toute la ville. « Un jour ou l'autre, se dit-il à lui-même, je bâtirai dans cette même rue une maison plus grande que celles-ci. » Il a accompli sa prédiction.

annuelles à Montréal, achetant des marchands de cette ville des fourrures qu'il expédiait à Londres, car le Gouvernement anglais ne permettait pas aux Canadiens d'avoir de commerce direct avec aucun pays autre que leur nouvelle métropole.

En 1794 ou 1795, un traité conclu entre les États-Unis et la Grande-Bretagne supprima les restrictions imposées aux colonies, et permit d'établir directement des relations commerciales entre le Canada et les États-Unis. M. Astor était à Londres à cette époque : il fit immédiatement un marché, pour des fourrures, avec les agents de la Compagnie du Nord-ouest. Il pouvait alors importer en droiture ses pelleteries de Montréal aux États-Unis, soit pour la consommation intérieure, soit pour les expédier dans différents ports de l'Europe, ainsi qu'à la Chine, qui a toujours été le meilleur marché pour les fourrures les plus belles.

Le traité entre la Grande-Bretagne et les États-Unis portait que tous les postes militaires occupés par les Anglais dans les limites naturelles de la République lui seraient remis. Oswego, Niagara, Détroit, Michilimackinac, et divers autres postes situés sur la rive américaine des Lacs, furent en conséquence abandonnés par les troupes britanniques. Les marchands américains se trouvaient

ainsi avoir un débouché pour trafiquer avec les frontières du Canada, sans sortir du territoire des États-Unis. Après un intervalle de quelques années, et vers 1807, M. Astor s'engagea dans ce commerce pour son propre compte. Son capital et ses ressources s'étaient alors beaucoup augmentés, et il était parvenu à prendre place parmi les premiers négociants du pays : mais son génie avait marché encore plus vite que sa fortune, lui montrant toujours quelque vaste champ d'entreprises bien au delà du but des marchands ordinaires. Malgré toutes ses ressources, cependant, il s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait pas lutter seul contre les capitaux et l'influence de la Compagnie de Mackinaw, qui avait monopolisé tout le commerce des frontières américaines.

Il fallait donc trouver un moyen d'entrer avantageusement en concurrence avec ces formidables rivaux. M. Astor n'ignorait pas les vœux du Gouvernement américain, ni ses efforts inutiles pour mettre entre les mains des citoyens de la République le commerce des pelleteries de son territoire; il offrit d'entreprendre ce grand objet si le Gouvernement voulait l'aider. Invité à développer ses plans, il reçut les plus grands éloges, mais le Pouvoir exécutif ne crut pas pouvoir lui accorder de secours directs.

Cependant, avec ce seul appui moral, il obtint,

en 1809, de la législature de l'État de New-York, une charte qui autorisait, sous le nom de *Compagnie américaine des Fourrures,* une association dont le capital était de cinq millions de francs, et pouvait être porté jusqu'à dix. Ce capital était fourni par M. Astor lui-même, qui, en effet, constituait seul toute la Compagnie; car, quoiqu'il y eût une commission de directeurs, elle n'était que nominale. Toute l'entreprise était conduite d'après les plans de M. Astor et avec ses capitaux : mais il préférait lui donner la consistance importante d'une corporation, et cette politique était aussi sage qu'utile.

Comme la Compagnie rivale de Mackinaw existait encore, et formait une concurrence désastreuse dans le commerce des pelleteries, M. Astor fit, en 1811, un nouvel arrangement par lequel, en société avec certains Partners de la Compagnie du Nord-ouest, et diverses autres personnes engagées dans le commerce des fourrures, il achetait la Compagnie de Mackinaw et la fondait dans la Compagnie américaine, sous la nouvelle raison de *Compagnie du Sud-ouest.* Ceci se faisait également avec l'approbation du Gouvernement américain.

Par cet arrangement, M. Astor devint propriétaire de la moitié des établissements et des marchandises que la Compagnie de Mackinaw

possédait sur le territoire des États-Unis. Il était convenu que la totalité lui serait livrée à l'expiration de cinq années, à condition que la Compagnie américaine ne trafiquerait point dans les possessions britanniques.

Malheureusement, la guerre qui éclata en 1812 entre la Grande-Bretagne et les États-Unis suspendit l'association. Après la guerre, elle fut entièrement dissoute, le Congrès ayant passé une loi qui défendait à tous pelletiers anglais de poursuivre leur commerce sur le territoire des États-Unis.

CHAPITRE III.

Commerce des fourrures sur les côtes de l'Océan Pacifique. — Voyages côtiers des Américains. — Entreprises des Russes. — Découverte de la rivière Colombia. — Projet de Carver pour y fonder un établissement. — Expédition de Mackenzie. — Voyage de Lewis et Clarke à travers les Montagnes Rocheuses. — Grand projet commercial de M. Astor. — Sa correspondance à ce sujet avec M. Jefferson. — Ses négociations avec la Compagnie du Nord-ouest. — Ses mesures pour exécuter son projet.

Tandis que les diverses Compagnies dont nous venons de parler étendaient leurs entreprises dans les déserts du Canada et le long des grands cours d'eau de l'Ouest, les aventuriers américains, attirés par le même objet, conduisaient leurs vaisseaux autour de l'Amérique du Sud, sillonnaient les eaux dangereuses de l'Océan Pacifique et rasaient la côte nord-ouest de l'Amérique. Le dernier voyage du capitaine Cook, ce célèbre et infortuné découvreur, avait fait connaître l'immense quantité de loutres marines qui se trouvent sur ces côtes, et le prix énorme que les Chinois donnent à cette fourrure. Il semblait qu'une nouvelle Côte-d'Or eût été découverte. Des individus de toutes les nations s'empressaient de

prendre part à ce commerce lucratif; si bien qu'en 1792 il y avait vingt et un vaisseaux, de différentes nations, parcourant la côte et trafiquant avec les Naturels. La plupart, cependant, étaient américains et appartenaient à des marchands de Boston. Ils restaient ordinairement sur la côte ou dans les mers adjacentes pendant deux ans, faisant, sur l'eau, un trafic aussi aventureux que celui des Voyageurs et des trappeurs, sur la terre. Leurs opérations s'étendaient depuis la Californie jusqu'aux latitudes septentrionales les plus élevées. Ils s'approchaient du rivage, jetaient l'ancre et attendaient que les Naturels vinssent, dans leurs canots, avec des pelleteries. Le commerce épuisé dans un endroit, ils s'arrêtaient dans un autre. Ils employaient l'été de cette manière. Quand l'hiver venait, ils cinglaient vers les îles Sandwich, et hivernaient dans quelque havre abondant en prvisions. L'été suivant ils recommençaient leurs opérations, débutant par la Californie et s'avançant de plus en plus vers le nord. Ayant ainsi, dans le cours de deux saisons, rassemblé une cargaison suffisante de pelleteries, ils se rendaient en Chine. Ils y vendaient leurs fourrures, prenaient en place du thé, des nankins et d'autres marchandises, et revenaient à Boston après une absence de deux ou trois ans.

Cependant c'étaient les Russes qui faisaient

encore le commerce de fourrures le plus étendu, sur les rivages de l'Océan Pacifique. Au lieu d'entreprendre des voyages accidentels, dans des navires qui ne faisaient que passer, ils avaient établi des comptoirs dans les hautes latitudes, tout le long de la côte nord-ouest de l'Amérique, ainsi que sur la chaîne des îles Aleutiennes, situées entre le Kamtchatka et le promontoire d'Alaska.

Réclamant la souveraineté sur toutes ces terres, comme ayant été découvertes et occupées par ses sujets, le Gouvernement russe, pour protéger et étendre leur commerce, accorda des priviléges exclusifs à une Compagnie dont le capital était de 6,240,000 francs.

Comme la Chine est le meilleur marché pour les fourrures recueillies dans ces contrées, les Russes avaient beaucoup d'avantages sur leurs compétiteurs. Ces derniers étaient obligés de porter leurs pelleteries à Canton, d'où elles étaient distribuées par tout l'Empire, et principalement dans les parties septentrionales où s'en fait la plus grande consommation. Les Russes, au contraire, par un chemin beaucoup plus court, portaient directement leurs fourrures vers le nord de l'empire Céleste, et le prix auquel ils pouvaient les livrer sur le marché se trouvait ainsi diminué de tous les frais de transports intérieurs.

Nous arrivons, maintenant, au théâtre même

de la grande entreprise que nous nous sommes chargé de raconter.

Parmi les vaisseaux américains qui trafiquaient le long de la côte du Nord-ouest, en 1792, se trouvait la Colombia, de Boston, commandée par le capitaine Gray. Dans le cours de son voyage il découvrit l'embouchure d'une large rivière, par 46° 19′ de latitude nord. Y étant entré avec quelque difficulté à cause des bancs de sable et des brisants, il jeta l'ancre dans une baie spacieuse. On voyait sur la rive un village indien, vers lequel une chaloupe bien armée fut envoyée. Tous les habitants s'étaient enfuis, excepté les vieillards et les infirmes. La manière humaine dont ils furent traités et les présents qui leur furent faits ayant attiré graduellement les autres Sauvages, des relations amicales s'établirent avec eux. Ils n'avaient jamais vu ni vaisseaux, ni hommes blancs. La première fois qu'ils avaient aperçu la Colombia, ils avaient supposé que c'était une île flottante ou quelque monstre marin : mais quand ils avaient vu la chaloupe, pleine d'êtres humains, se diriger vers le rivage, ils les avaient pris pour des cannibales envoyés par le Grand Esprit pour ravager la contrée et en dévorer les habitants. Le capitaine Gray ne remonta point la rivière plus loin que la baie où il était entré, et qui continue à porter son nom. Lorsqu'il eut

remis en mer, il rencontra le célèbre circumnavigateur Vancouver, auquel il fit part de sa découverte, en lui communiquant une carte qu'il en avait dressée. Vancouver visita la rivière, et son lieutenant Broughton fut chargé de l'explorer. Celui-ci la remonta pendant plus de trente-cinq lieues, et arriva en vue d'une chaîne de montagnes couvertes de neige, auxquelles il donna le le nom de Hood, qui leur est resté.

L'existence de cette rivière était connue longtemps avant qu'elle eût été visitée par Gray et par Vancouver; mais ce qu'on en savait était vague, et n'avait été recueilli que par l'intermédiaire des Indiens. Les voyageurs qui en parlaient l'appelaient Orégon, ou Grande Rivière de l'Ouest. On disait qu'un vaisseau espagnol avait fait naufrage à son embouchure, et que plusieurs des naufragés avaient vécu, durant quelque temps, parmi les naturels. Cependant la Colombia est regardée comme le premier vaisseau qui l'ait régulièrement découverte, et qui ait mouillé dans ses eaux; aussi lui a-t-elle donné son nom, généralement adopté depuis.

Dès l'année 1763, trente ans avant cette découverte, et peu de temps après que la Grande-Bretagne eut acquis le Canada, le capitaine Jonathan Carver, qui avait servi dans l'armée provinciale anglaise, projeta de gagner les côtes de

l'Océan Pacifique, en traversant les terres entre le 43e et le 46e degré de latitude septentrionale. Son but était de déterminer la largeur du Continent, et de choisir, sur les bords de l'Océan Pacifique, un endroit où le Gouvernement pourrait établir un poste pour faciliter la découverte d'un passage au Nord-ouest, ou d'une communication entre la baie d'Hudson et la mer occidendentale. Il pensait qu'il faudrait faire cet établissement aux environs du détroit d'Annian, où il supposait que l'Orégon venait verser ses eaux. C'était aussi son opinion qu'un comptoir situé à cette extrémité de l'Amérique ouvrirait de nouvelles sources de commerce, favoriserait beaucoup d'utiles découvertes, et offrirait, avec la Chine et les établissements anglais des Indes-Orientales, une communication plus directe que le cap de Bonne-Espérance ou le détroit de Magellan. Cet entreprenant et intrépide voyageur fut deux fois trompé dans les efforts qu'il faisait individuellement pour accomplir ce grand voyage. En 1774, un membre du Parlement, possesseur d'une grande fortune, Richard Whitworth, se joignit à lui. Leur plan était vaste et hardi. Ils devaient prendre avec eux cinquante ou soixante hommes, artisans et marins, remonter l'une des branches du Missouri, explorer les Montagnes Rocheuses pour y trouver les sources de la

Rivière de l'Ouest, et la descendre ensuite jusqu'à son embouchure supposée, près du détroit d'Annian. Là, ils devaient bâtir un fort et construire les vaisseaux nécessaires pour continuer par mer leurs découvertes. Ce plan avait la sanction du Gouvernement anglais, et les préliminaires en étaient presque terminés quand la révolution américaine vint à éclater, et anéantit l'entreprise.

L'expédition de sir Alexandre Mackenzie, en 1793, ayant traversé le Continent et atteint l'Océan Pacifique, par 52° 20′ 48″ de latitude nord, montra encore la possibilité d'unir le commerce des deux rivages du Continent. Par 52° 30′ de latitude il avait descendu, durant quelque temps, une rivière qui coulait vers le midi, et que les naturels nommaient Tacoutche-Tesse. Il supposait à tort que c'était la Colombia. On sut ensuite que la rivière dont il s'agit se jette dans l'Océan par 49° de latitude, tandis que l'embouchure de la Colombia est d'environ trois degrés plus méridionale.

Quand Mackenzie publia quelques années plus tard un récit de ses expéditions, il suggéra l'utilité d'établir des relations entre les rivages de l'Atlantique et ceux de l'Océan Pacifique, en formant des établissements réguliers de l'une à l'autre extrémité du Continent, aussi bien que

le long des côtes et dans les îles. Par ce moyen, observait-il, on pourrait s'emparer de tout le commerce des pelleteries depuis le 48e degré de latitude nord jusqu'au pôle, en exceptant toutefois les portions dont les Russes jouissaient. Quant aux aventuriers américains, qui avaient jusqu'alors trafiqué le long de la côte du Nord-ouest, ils disparaîtraient immédiatement devant un commerce régulier. Mais, ajoutait-il, une entreprise de cette espèce était trop vaste et trop hasardeuse pour être tentée par des individus. Elle ne pouvait convenir qu'à une compagnie sous la protection d'un gouvernement. Or, des discussions auraient pu avoir lieu entre la Compagnie de la baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-ouest, l'une pouvant invoquer sa charte constitutive, l'autre son droit de possession ; il proposait donc de les réunir toutes les deux pour cette grande opération.

Malgré les avantages de ce conseil, les anciennes jalousies des deux Compagnies étaient trop profondément enracinées pour leur permettre de le suivre.

Cependant l'attention du Gouvernement américain était attirée sur ce sujet, et la mémorable expédition de MM. Lewis et Clarke avait lieu par ses ordres. Ils accomplirent ainsi, en 1804, l'entreprise qui avait été projetée en 1774 par

Carver et Whitworth. Ils remontèrent le Missouri, traversèrent les défilés effrayants des Montagnes Rocheuses, inconnus jusqu'alors à la race blanche, découvrirent et explorèrent les eaux supérieures de la Colombia, et suivirent cette rivière jusqu'à son embouchure, ou leur compatriote Gray avait mouillé douze années auparavant. Là ils passèrent l'hiver; puis ils revinrent à travers les Montagnes au printemps suivant. Le récit qu'ils publièrent de leur expédition démontra la possibilité d'établir une ligne de communication à travers le Continent, depuis l'Atlantique jusqu'à l'Océan Pacifique.

C'est alors que M. Astor conçut la pensée de réaliser, avec ses ressources particulières, cette grande entreprise, inutilement désirée depuis des années par de puissantes associations et par deux Gouvernements.

Pendant quelque temps il digéra cette idée dans son esprit, étendant graduellement ses plans à mesure que ses moyens d'exécution augmentaient. Son dessein était d'établir une ligne de comptoirs le long du Missouri et de la Colombia jusqu'à l'embouchure de cette dernière rivière, où serait fondé l'établissement principal. Des postes subordonnés devaient être jetés dans l'intérieur et sur tous les courants d'eau tributaires de la Colombia, pour trafiquer avec les Indiens.

Ces postes devaient tirer leurs approvisionnements du grand établissement, et y porter les pelleteries qu'ils auraient recueillies. Des navires côtiers construits et équipés à l'embouchure de la Colombia devaient trafiquer, dans la saison favorable, le long de la côte Nord-ouest, et revenir avec leur récolte à cette place de dépôt. Ainsi tout le commerce indien, tant dans l'intérieur que sur la côte, devait converger en un seul point.

Un vaisseau devait partir annuellement de New-York, chargé de ravitailler l'établissement principal, et d'y porter des marchandises appropriées au commerce indien. Il devait embarquer les pelleteries recueillies pendant l'année précédente, les porter à Canton, acheter de leur produit les riches marchandises de la Chine, et revenir, ainsi frété, à New-York.

Comme le commerce américain en s'étendant le long de la côte vers le nord pouvait amener des rivalités avec la Compagnie russe, M. Astor comptait se concilier sa bonne volonté, en lui faisant les propositions les plus amicales et les plus avantageuses. L'établissement russe dépendait en grande partie, pour son ravitaillement, des vaisseaux marchands des États-Unis. Cependant ces vaisseaux lui étaient souvent plus nuisibles qu'utiles. Les particuliers à qui ils appar-

tenaient ne s'inquiétant que du profit présent, et ne s'intéressant pas à la prospérité permanente du commerce, ne connaissaient pas de frein dans leurs rapports avec les naturels, et ne se faisaient aucun scrupule de leur fournir des armes à feu. De cette manière, plusieurs peuples féroces qui environnaient les postes russes étaient devenus pour eux de dangereux voisins.

Le Gouvernement russe avait fait des représentations à celui des États-Unis sur la coupable conduite de ses citoyens, et avait demandé que le trafic des armes fût prohibé : mais comme ce commerce ne portait atteinte à aucune loi municipale, le Gouvernement américain ne pouvait pas intervenir. Cependant il considérait avec inquiétude un commerce qui pouvait finir par offenser la Russie, lorsque cette Puissance était presque la seule, à cette époque, qui lui témoignât des dispositions bienveillantes. Dans cet embarras le Gouvernement s'était adressé à M. Astor, comme à la personne la mieux informée du commerce des fourrures, afin d'apprendre de lui un moyen de remédier à ce danger. Cela lui avait suggéré l'idée de faire desservir régulièrement l'établissement russe par le navire qui devait visiter annuellement l'embouchure de la Colombia, de sorte que les vaisseaux interlopes devaient se trouver, par le fait, exclus des parties de la côte

où leur conduite égoïste était si nuisible aux Russes.

Tel est le sommaire de l'entreprise projetée par M. Astor, mais elle s'élargissait continuellement dans son esprit. Il faut lui rendre la justice de dire qu'il n'était point poussé simplement par des motifs d'intérêt personnel. Il était déjà riche au delà des désirs ordinaires de l'homme ; mais il désirait prendre rang parmi ces esprits vigoureux qui, par de grandes entreprises commerciales, enrichissent les nations, peuplent les déserts, et étendent les bornes des empires. Il pensait que son établissement à l'embouchure de la Colombia deviendrait l'*emporium* d'un immense commerce, servirait de noyau à une vaste civilisation, transporterait la population américaine au delà des Montagnes Rocheuses, et la répandrait le long des côtes de l'Océan Pacifique, comme elle est déjà répandue sur celles de l'Atlantique.

Par la grandeur de ses opérations commerciales et financières, par la vigueur et l'étendue de ses talents naturels, M. Astor avait obtenu la considération du Gouvernement et se trouvait en relations avec les hommes d'État les plus importants. Il communiqua de bonne heure son projet au président Jefferson, en lui demandant la protection du Gouvernement. On jugera combien cet homme remarquable lui accordait d'estime par

le passage suivant d'une lettre qu'il lui adressa quelque temps après.

« Je me rappelle bien que je vous ai engagé [1] à faire des propositions à ce sujet, et que je vous ai encouragé par l'assurance de toutes les facilités et de toute la protection que le Gouvernement pouvait convenablement accorder. Je regardais comme un grand avantage public qu'un établissement fût formé sur cette partie des côtes occidentales d'Amérique : je me plaisais à penser qu'un jour nos descendants, répandus sur tous ces rivages, les couvriraient d'Américains libres, indépendants, n'ayant d'autres liens avec nous que ceux du sang et de l'intérêt, et jouissant, ainsi que nous, du droit de se gouverner eux-mêmes. »

Le Cabinet joignit son approbation la plus vive à celle de M. Jefferson, et promit d'accorder à l'entreprise toute la protection qui pourrait s'allier avec la politique générale. M. Astor se prépara alors à exécuter promptement son projet. Il avait cependant à craindre quelque concurrence. La Compagnie du Nord-ouest, agissant

[1] La mémoire de M. Jefferson le trompait sur ce point. La proposition qu'il avait inspirée était celle dont nous avons déjà parlé, et qui était relative à l'établissement d'une Compagnie américaine pour les fourrures, dans les États de l'Atlantique. La grande entreprise qui devait embrasser les rivages de l'Océan Pacifique naquit dans l'esprit de M. Astor, et fut proposée par lui au Gouvernement.

faiblement et partiellement d'après les suggestions de son ancien agent, sir Alex. Mackenzie, avait poussé deux ou trois postes avancés au delà des Montagnes Rocheuses, dans une portion de pays visitée par cet entreprenant voyageur, et nommée depuis nouvelle Calédonie. Cette région située environ deux degrés plus au nord que la Colombia, s'étend entre le territoire des États-Unis et celui de la Russie. Elle a environ 180 lieues de longueur, et, depuis les Montagnes jusqu'à l'Océan, 100 à 150 lieues de largeur.

Si la Compagnie du Nord-ouest persistait à étendre son trafic dans cette contrée, la concurrence pouvait nuire sérieusement aux projets de M. Astor. Il est vrai qu'elle n'aurait pu lutter contre lui qu'avec beaucoup de désavantage, à cause des restrictions dont elle était embarrassée. Elle était resserrée par la rivalité de la Compagnie de la baie d'Hudson; elle n'avait pas d'établissement sur l'Océan Pacifique, où elle pût recevoir par mer les marchandises nécessaires; et quand même elle en aurait eu, elle n'aurait pas pu envoyer de là ses fourrures à la Chine, ce grand marché des pelleteries; car le commerce chinois était compris dans le monopole de la Compagnie des Indes orientales. Il fallait donc, pour ravitailler ses postes au delà des Montagnes, qu'elle envoyât, de Montréal, des expéditions annuelles

semblables à des caravanes, et qu'elle fît rapporter les pelleteries de la même manière; ce qui exigeait des voyages longs, incertains et dispendieux à travers le Continent. M. Astor, au contraire, pouvait ravitailler par mer son établissement projeté à l'embouchure de la Colombia, embarquer de là les pelleteries pour la Chine, et enfin les y vendre moins cher que la Compagnie du Nord-ouest.

Pourtant la concurrence de deux Compagnies rivales à l'ouest des Montagnes Rocheuses, ne pouvait manquer d'être nuisible à toutes les deux, et de produire pour les Indiens et pour les Blancs les mêmes inconvénients qui étaient nés de semblables rivalités dans le Canada. Pour tâcher de les prévenir, M. Astor fit connaître son plan aux agents de la Compagnie du Nord-ouest, et leur proposa de les intéresser pour un tiers dans son entreprise. Quelques négociations furent suivies; la Compagnie ne se dissimulait pas les avantages qu'aurait sur elle M. Astor s'il parvenait à réaliser ses projets. Mais par ses établissements dans la Nouvelle-Calédonie, elle avait espéré le monopole du commerce au delà des Montagnes, et elle répugnait à le partager avec un individu qui avait déjà été pour elle un compétiteur redoutable dans le commerce de l'Atlantique. D'ailleurs elle comptait s'emparer de l'em-

bouchure de la Colombia avant que M. Astor eût pu mettre son plan à exécution : une fois maîtresse de cette clef du commerce intérieur, elle l'aurait été de tout le pays. Après quelques correspondances et quelques délais, elle refusa donc les offres qui lui étaient faites, et fit partir en toute hâte une expédition pour devancer M. Astor dans l'établissement d'un poste à l'embouchure de la Colombia.

Cependant M. Astor ayant vu rejeter ses propositions par la Compagnie, n'en poursuivit pas moins courageusement son entreprise. Son principal établissement une fois assis à l'embouchure de la Colombia, il ne doutait pas du succès. Ayant la faculté d'y envoyer par mer des renforts et des marchandises, il comptait pousser de là des postes intérieurs dans toutes les directions, sur toutes les rivières, et le long de la côte; servir les Naturels à meilleur marché que la Compagnie du Nord-ouest, et l'obliger ainsi graduellement à renoncer à la concurrence, à abandonner la Nouvelle-Calédonie, et à se retirer à l'orient des Montagnes. Alors il devait se trouver en possession du commerce entier, non seulement de la Colombia et de ses affluents, mais encore de toutes les régions septentrionales, jusqu'aux possessions russes. Telle était une partie du vaste et brillant projet qu'il avait conçu.

Il s'occupa donc avec diligence de se procurer des agents habitués à trafiquer avec les Sauvages et à vivre dans les déserts. Parmi les clercs de la Compagnie du Nord-ouest, il s'en trouvait plusieurs qui avaient beaucoup de capacité et d'expérience, et qui avaient accompli leur temps d'épreuve, mais qui, faute de protections ou de places vacantes, n'avaient pas été promus. Ils étaient en conséquence fort mécontents, et disposés à accepter tout emploi où leurs connaissances pourraient leur être plus profitables.

M. Astor fit des propositions à plusieurs individus qui se trouvaient dans cette position. Trois d'entre eux les acceptèrent. L'un était M. Alexander Mac Kay, qui avait accompagné sir Alexander Mackenzie en 1789 et en 1793, dans ses deux expéditions à la côte Nord-ouest de l'Amérique. Les deux autres étaient Duncan Mac Dougal et Donald Mac Kenzie. A ceux-ci se joignit ensuite M. Wilson Price Hunt, du New-Jersey. Citoyen des États-Unis, et d'ailleurs plein de probité et de mérite, il fut choisi, par M. Astor, pour son principal agent et pour son représentant dans l'établissement futur.

Le 23 juin 1810, une convention fut signée par M. Astor et par ces quatre messieurs, agissant en leur propre nom, et en celui des autres personnes qui avaient déjà consenti, ou qui con-

sentiraient par la suite à s'associer sous la raison : *Compagnie de fourrures de l'Océan Pacifique.*

En vertu de cette convention, M. Astor devait être à la tête de la Compagnie et en diriger les affaires à New-York. Il devait fournir des vaisseaux, des marchandises, des provisions, des armes, des munitions, et toutes les autres choses nécessaires pour l'entreprise, au prix de *revient*, pourvu que cela n'exigeât, en aucun temps, une avance de plus de deux millions de francs.

Le capital de la Compagnie devait être divisé en cent parts égales, ainsi que les profits qui en dérivaient. Cinquante parts restaient à la disposition de M. Astor. Cinquante autres devaient être divisées entre les Partners et leurs associés.

M. Astor avait le privilége d'introduire dans la Compagnie de nouveaux Partners : deux de ceux-ci, au moins, devaient être habitués au commerce indien, et aucun ne pouvait avoir plus de trois parts.

Une réunion générale de la Compagnie devait se tenir annuellement à l'embouchure de la Colombia, afin d'en régler et d'en examiner les affaires. Les membres absents pouvaient y être représentés, et voter par procuration, moyennant certaines conditions spécifiées.

Si l'association faisait de bonnes affaires, elle devait durer pendant vingt ans ; mais les parties

contractantes avaient pleins pouvoirs de la dissoudre dans les cinq premières années, si elle n'était point profitable. Pendant ce temps, M. Astor consentait à supporter toutes les pertes. Mais ensuite elles devaient être subies par tous les Partners, en proportion de leurs parts respectives.

De leur côté, les autres Partners devaient exécuter fidèlement les devoirs qui leur seraient assignés par la majorité de la Compagnie, dans l'assemblée tenue sur la côte du Nord-ouest, et se rendre aux endroits qui leur seraient désignés par cette majorité.

Un agent, nommé pour cinq années, devait résider au principal établissement sur la côte du Nord-ouest. M. Wilson Price Hunt fut choisi pour cet office. Si les intérêts de la Compagnie exigeaient qu'il s'absentât, l'assemblée générale devait nommer une nouvelle personne pour le remplacer.

Telles étaient les conditions principales de l'association. Nous allons maintenant raconter les hasardeuses expéditions de terre et de mer auxquelles elle donna lieu.

CHAPITRE IV.

Deux expéditions sont organisées.— Le Tonquin et son équipage. — Le capitaine Thorn ; son caractère. — Les Partners et les Clercs. — Les Voyageurs canadiens, leur emploi, leurs mœurs. — Un bateau canadien et son équipage. — Leur voyage par terre et par eau. — Leur arrivée à New-York. — Préparatifs pour un voyage maritime. — Précautions clandestines. — Lettre d'instructions.

Pour mettre à fin cette grande entreprise de commerce et de colonisation, deux expéditions avaient été projetées par M. Astor, l'une par mer, l'autre par terre. La première devait porter le personnel, les provisions, les munitions, les marchandises nécessaires pour établir un comptoir fortifié à l'embouchure de la Colombia. La seconde, conduite par M. Hunt et dirigée vers le même point, devait remonter le Missouri, traverser les Montagnes Rocheuses, et noter, en passant, les endroits où des comptoirs intérieurs pourraient être établis pour former une ligne de communications à travers le Continent. Nous nous occuperons d'abord de l'expédition maritime.

M. Astor fit choix d'un bon vaisseau de 299

tonneaux, nommé le Tonquin. Il était armé de dix canons et monté par un équipage de vingt hommes. Outre un assortiment de marchandises pour trafiquer avec les Naturels de la côte et de l'intérieur, ce vaisseau portait les membrures d'un schooner qui devait être employé pour le cabotage. On y avait aussi placé des semences destinées à fertiliser le sol; enfin on n'avait rien omis de ce qui pouvait être utile à l'établissement. Le commandement du vaisseau fut confié à Jonathan Thorn, de New-York, lieutenant dans la marine des États-Unis, et qui avait une permission d'absence. C'était un homme ferme et courageux qui s'était distingué dans la guerre avec Tripoli, et qui étant accoutumé à la discipline de la marine militaire était considéré par M. Astor comme très propre à conduire une entreprise semblable. Quatre des Partners devaient s'embarquer dans le vaisseau : c'étaient MM. Mac Kay, Mac Dougal, David Stuart et son neveu Robert Stuart. M. Mac Dougal avait reçu les pouvoirs de M. Astor pour agir comme son représentant en l'absence de M. Hunt, et pour voter, en son nom, sur toutes les questions qui pourraient s'élever avant la réunion des personnes intéressées dans le voyage.

Outre ces Partners le vaisseau devait emmener

douze Clercs, dont plusieurs étaient natifs du Canada et avaient quelque expérience du commerce indien. Ils étaient engagés au service de la Compagnie pour cinq années, moyennant un équipement annuel, montant à 200 francs, et 2,500 francs payables à l'expiration des cinq années. En cas de mauvaise conduite, ils pouvaient être renvoyés et perdre leurs gages; mais s'ils se comportaient bien, on leur promettait de l'avancement et des places de Partners. Leur intérêt s'identifiait donc en quelque façon avec celui de la Compagnie.

Plusieurs artisans devaient pareillement s'embarquer pour subvenir aux besoins de la colonie. Mais la portion la plus remarquable de cette troupe bigarrée consistait en treize Voyageurs canadiens, qui s'étaient engagés pour cinq ans. Comme cette classe de fonctionnaires se représentera continuellement dans le cours de notre récit, et qu'elle forme une de ces castes fortement marquées qui, dans notre vaste continent, sont nées des circonstances géographiques, et des mœurs, des origines, des ressources variées des habitants, nous allons esquisser, pour l'instruction du lecteur, quelques-uns de ses principaux caractères.

Les Voyageurs forment une sorte de confraternité dans le Canada, comme les *Arrieros*, ou

muletiers, en Espagne. Comme eux ils sont employés dans de longues expéditions de voyage et de trafic, avec cette différence, que les Arrieros voyagent par terre, sur des mules et des chevaux, les Voyageurs par eau, avec des canots et des barques.

On peut dire que les Voyageurs sont nés du commerce des pelleteries, car ils ont été employés originairement par les premiers marchands français, dans leurs expéditions à travers le vaste labyrinthe des rivières et des lacs. Ils étaient contemporains des Coureurs des bois déjà mentionnés. Comme eux, dans les intervalles de leurs longues et laborieuses expéditions, ils étaient habitués à passer leur temps dans la débauche et l'oisiveté, dépensant avec légèreté leur pénible gain, et rivalisant avec les Indiens en imprévoyance et en indolente sensualité.

Quand le Canada passa sous la domination anglaise, les vieilles Maisons de commerce françaises furent détruites. Les Voyageurs comme les Coureurs des bois furent pendant un temps mécontents, découragés, et eurent quelque peine à s'habituer au service des nouveaux venus, si différents en manières comme en langage de leurs anciens patrons. Par degrés cependant ils s'accoutumèrent au changement, et à la fin ils en vinrent à considérer les marchands de four-

rure anglais, et spécialement les membres de la Compagnie du Nord-ouest, comme les légitimes seigneurs de la création.

Le costume des Voyageurs est généralement moitié civilisé, moitié sauvage. Ils portent une capote faite d'une couverture, une chemise de coton rayé, un pantalon de drap ou des bas de cuir, des mocassins de peau de daim et une ceinture de laine bigarrée à laquelle sont suspendus le couteau, la poche à tabac, et différents autres ustensiles. Leur langage offre le même mélange : c'est un patois français brodé de phrases anglaises et de mots indiens. La vie de ces Voyageurs se passe dans des expéditions lointaines et périlleuses, au service des particuliers, et surtout des marchands de fourrure. Ils sont généralement de race française, et ont hérité beaucoup de la gaieté de leurs ancêtres. Leur tête est remplie d'anecdotes, et ils sont toujours prêts à danser et à chanter. Ils ont hérité aussi d'un fonds de civilité et de complaisance. Au lieu de se traiter mutuellement avec la rudesse et la grossièreté ordinaires aux hommes qui mènent une vie laborieuse, ils sont toujours prêts à s'obliger réciproquement, échangeant entre eux de bons offices, se prêtant assistance dans toutes les occasions, et se servant des appellations familières de cousin et de frère, quoique en effet il n'y ait entre

eux aucune parenté. Leur bienveillance mutuelle est probablement augmentée par une communauté d'aventures et de dangers, qui naît de leur genre de vie errante et précaire.

Il n'y a pas d'hommes plus soumis à leurs chefs, plus capables de supporter la fatigue, plus joyeusement résignés dans les privations. Ils ne sont jamais si heureux que pendant le cours des rudes expéditions où ils s'épuisent à remonter les rivières, à traverser les lacs, campant la nuit sur leurs bords, bivouaquant en plein air, et bavardant autour de leurs feux. Ce sont d'habiles et vigoureux bateliers, prêts à ramer sans murmure du matin jusqu'au soir. Celui qui gouverne le bateau chante souvent une vieille chanson française terminée par un refrain qu'ils répètent tous ensemble, en marquant la mesure avec leurs rames. Si de temps en temps ils se laissent abattre et diminuent leurs efforts, il n'y a qu'à entonner une chanson de ce genre pour les remettre en bonne humeur et en pleine activité. Les rivières du Canada retentissent sans cesse de ces couplets français, transmis de bouche en bouche et de père en fils depuis les premiers jours de la colonie. Par une chaude et belle soirée d'été, rien n'est plus gracieux que de voir un bateau glisser sur le sein tranquille des lacs, les rames marquant la cadence de ces vieux refrains; ou de suivre un canot qui coule légèrement sur le

courant rapide d'une rivière canadienne, tandis que les passagers chantent en chœur de toute la force de leurs poumons.

Mais nous parlons de choses qui passent avec rapidité. L'invasion graduelle des machines chasse devant elle toute poésie. Les bateaux à vapeur, qui feront disparaître en peu de temps ce qu'il y avait de romanesque dans nos rivières et dans nos lacs, se sont montrés aussi fatals à la race des Voyageurs canadiens qu'à celle des bateliers du Mississipi. La gloire des Voyageurs est évanouie : ils ne sont plus les souverains, les grands navigateurs du désert. On en voit encore quelques uns côtoyant de temps en temps, avec leur frêle barque, les Lacs inférieurs, et dressant leur camp, allumant leurs feux sur le rivage; mais il ne leur restera bientôt plus que ces rivières éloignées, obstruées, peu profondes, que ne peuvent pas visiter les bateaux à vapeur. D'ici à peu d'années ils disparaîtront graduellement ; leurs chansons s'éteindront comme les échos qu'elles éveillaient autrefois ; et la race des Voyageurs canadiens tombera dans l'oubli ou ne sera plus rappelée à la mémoire, comme celle des Indiens leurs associés, que pour prêter des couleurs locales, des images poétiques à l'histoire des temps passés.

La manière brillante et fanfaronne dont nos

Voyageurs arrivèrent à New-York peut donner une idée de leur caractère joyeux et de l'orgueil qu'ils mettent à leur profession. Voulant étonner le peuple des *États* de la vue d'un bateau et d'un équipage canadien, ils choisirent un canot d'écorce, très grand, mais léger, et tel que ceux qu'ils emploient dans le commerce des pelleteries. Ils le transportèrent sur une charrette des bords du Saint-Laurent aux rives du lac Champlain, s'en servirent pour traverser le lac d'un bout à l'autre, le huchèrent sur nouveaux frais dans une charrette, et le voiturèrent jusqu'à Lansingburgh, où ils le lancèrent sur l'Hudson. Un beau jour d'été ils descendirent gaiement cette rivière, faisant pour la première fois retentir ses bords de leurs vieilles chansons françaises, et lorsqu'ils passaient auprès des villages, poussant le cri de guerre des Indiens de manière à faire croire aux honnêtes fermiers hollandais que c'était une troupe de Sauvages. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à New-York par une chaude et calme soirée, chantant à gorge déployée et ramant en mesure, à la grande admiration des habitants, qui n'avaient jamais vu sur leur rivière une apparition nautique de ce genre.

Telle était la bande d'aventuriers qui devaient s'embarquer sur le Tonquin pour cette chanceuse entreprise. Charmés par la nouveauté, échauffés

par les préparatifs, ils voyaient tout en beau et ne tarissaient point en promesses. Les Canadiens surtout, qui joignent à leur vivacité nationale une dose considérable de gasconnade, étaient remplis de confiance, et ne cessaient point de se pavaner. D'un autre côté ceux qui avaient été employés par la Compagnie du Nord-ouest dans le trafic avec les Indiens se vantaient de leur courage et de leur patience à supporter les privations. Si M. Astor se hasardait à dire un mot des inconvénients et des difficultés qu'ils rencontreraient, ils les traitaient de bagatelles; ils étaient des hommes du Nord, des hommes habitués aux fatigues et qui ne s'inquiétaient ni du froid ni du chaud. Ils pouvaient vivre de rien, coucher sur la dure, manger du chien ; en un mot ils étaient prêts à souffrir toutes sortes de dangers pour le bien de l'entreprise. Malgré toutes ces protestations de zèle et de dévouement, M. Astor ne se confiait pas trop dans la persévérance de ces êtres légers.

Il avait été informé qu'une barque armée anglaise croisait près de la côte, probablement à l'instigation de la compagnie du Nord-ouest, et guettait le Tonquin dans le dessein d'arrêter les Canadiens qu'elle y trouverait, de les enrôler comme sujets britanniques, et d'interrompre ainsi le voyage. C'était un temps de doute et d'anxiété;

les relations entre les États-Unis et la Grande-Bretagne prenaient chaque jour une apparence plus menaçante, indice de la guerre qui éclata bientôt après. Par mesure de précaution M. Astor requit donc les Voyageurs de prêter le serment de naturalisation comme citoyens américains, puisqu'ils allaient entrer au service d'une association américaine et résider dans les limites des États-Unis. Ils y consentirent facilement, et l'assurèrent qu'ils allaient remplir cette formalité. Mais après leur embarquement M. Astor apprit qu'ils n'en avaient rien fait.

Sa confiance fut également trahie d'un autre côté. Deux des Partners, Écossais tous les deux et sortant du service de la Compagnie du Nord-ouest, conçurent quelques scrupules relativement à une entreprise qui pouvait nuire à des intérêts et à des établissements protégés par le pavillon britannique. Ils se rendirent secrètement auprès du ministre anglais, M. Jackson, qui était alors à New-York : ils lui dévoilèrent tout le plan de M. Astor, quoiqu'il leur eût été communiqué en confidence, et que le succès dépendît en grande partie du secret des préparatifs; enfin ils lui demandèrent si, comme sujets anglais, ils pouvaient légalement s'engager dans l'entreprise. La réponse apaisa leurs doutes; mais M. Jackson ne pouvait assez admirer qu'un particulier eût conçu et en-

trepris à ses risques et périls une opération si gigantesque.

La démarche de ces deux personnes ne fut connue de M. Astor qu'au bout d'un certain temps; autrement elle aurait pu modifier la confiance qu'il leur avait accordée.

Pour se garantir de toute espèce d'intervention de la part de la barque armée qui croisait à la sortie du havre, M. Astor demanda au commodore Rodgers, commandant alors à New-York, de faire escorter le Tonquin jusqu'à la pleine mer. Le commodore ayant reçu d'une source officielle l'assurance que l'autorité prenait un grand intérêt à l'entreprise envoya ordre au capitaine Hull, commandant la frégate la Constitution, de protéger le Tonquin lorsqu'il mettrait à la voile.

Avant le jour de l'embarquement, M. Astor adressa aux quatre Partners qui devaient partir dans le vaisseau, une lettre d'instructions dans laquelle il leur recommandait de la manière la plus instante de vivre en bonne harmonie, les engageant à discuter ensemble et à décider à la majorité des votes les objets relatifs à l'entreprise, sur lesquels ils pourraient ne pas être unanimes. Il leur donnait aussi des avis spéciaux sur la manière dont ils devaient se conduire en arrivant à leur destination, les exhortant principalement à tâcher de faire une impression favorable sur les

peuplades sauvages dont allait dépendre leur destinée et celle de l'entreprise. « Traitez-les amicalement, disait-il, si leur conduite envers vous est amicale, comme j'espère qu'elle le sera. S'il en était autrement, agissez avec prudence et avec douceur, afin de les convaincre que vous venez en amis. »

Avec la même prévoyance, il écrivait au capitaine Thorn une lettre dans laquelle il l'invitait à avoir le plus grand soin de la santé de son équipage, ainsi que de la sienne. « Toute votre attention, disait-il, sera nécessaire pour prévenir les mésintelligences. » Enfin il terminait en recommandant la plus grande circonspection avec les Sauvages. Il pensait, avec raison, ne pouvoir trop insister sur ce point. « Je dois vous engager, disait-il, à être toujours sur vos gardes quand vous serez près de la côte, et à ne pas trop vous fier aux dispositions amicales des Naturels. Tous les accidents arrivés jusqu'à présent sont nés de trop de confiance dans les Indiens. »

Les événements prouvèrent la sagesse et l'importance de ces instructions. Le lecteur verra quels désastres résultèrent de leur inobservation.

CHAPITRE V.

Le Tonquin met à la voile. — Un commandant rigide et des passagers insubordonnés. — Marins d'eau douce en mer. — Ordinaire du vaisseau. — Un vétéran du Labrador. — Clercs auteurs. — Voyageurs curieux. — Ile de Robinson Crusoé. — Querelles sur le gaillard d'arrière. — Iles Falkland. — Chasse d'oisons. — Port Egmont. — Amateurs d'épitaphes. — Le Vieillard des tombeaux. — Chasse aux pingouins. — Chasseurs abandonnés. — Traversée périlleuse. — Nouvelles altercations. — Arrivée à Hawaïi.

Le 8 octobre 1810, le Tonquin mit en mer et fut bientôt rejoint par la frégate la Constitution. Un vent frais soufflant du sud-ouest, le Tonquin cessa bientôt de voir la terre, et se trouva débarrassé de toute crainte d'interruption. La frégate lui donna alors le : *Dieu vous aide!* et le laissa poursuivre son voyage.

La bonne harmonie, si instamment recommandée par M. Astor à son équipage hétérogène, et qui lui avait été si chaudement promise dans l'enthousiasme des préparatifs, devait être troublée dès le départ.

Le capitaine Thorn était un homme franc et honnête, mais quelque peu tranchant et sec. Ayant été nourri dans la discipline des vaisseaux de guerre, il semblait croire que la suprématie

des officiers était de droit divin, et voulait être maître absolu sur son bord. Il paraît de plus qu'il n'avait jamais eu grande opinion des personnages embarqués avec lui. Il les avait écoutés avec un mépris silencieux tandis qu'ils se vantaient auprès de M. Astor de pouvoir braver toutes les saisons, se contenter de toutes les situations, et même manger du chien avec plaisir quand on ne pourrait pas se procurer de meilleure nourriture. Le Capitaine les considérait tous comme des fanfarons, comme des marins d'eau douce, et était disposé à les traiter en conséquence. M. Astor était tout à ses yeux. C'était le père de l'entreprise, c'était lui qui fournissait tous les fonds et qui supportait toutes les pertes: les autres n'étaient que de simples agents, des subordonnés qui vivaient à ses dépens. L'honnête marin n'avait évidemment qu'une idée rétrécie du but et de la nature de l'opération, ne voyant rien au delà de ce qu'il devait faire lui-même. Tout ce qui ne regardait pas son vaisseau était hors de sa sphère, et la moindre chose qui dérangeait la routine de ses devoirs nautiques le mettait en fureur.

D'un autre côté les Partners, élevés au service de la Compagnie du Nord-ouest, avaient une haute idée de l'importance, de la grandeur, de l'autorité d'un Partner. Ils commençaient déjà à se

croire les égaux de ces puissants marchands qu'ils étaient habitués à regarder comme les maîtres de la terre, et peut-être étaient-ils disposés à faire légèrement sentir leur nouvelle dignité. M. Astor, en leur parlant du Capitaine, le leur avait dépeint comme un loup marin bon pour faire le diable s'il y avait quelques combats à livrer, et cela contribuait peut-être à leur faire prendre un air plus rogue.

Ainsi disposés à se regarder d'un œil pointilleux, les deux partis se trouvèrent bientôt en collision. Dès le premier jour le Capitaine signala son amour pour la discipline militaire en ordonnant que toutes les lumières fussent éteintes à huit heures.

L'orgueil des Partners s'éveilla sur-le champ à cet envahissement insupportable de leurs droits et de leur dignité. Ils étaient embarqués, disaient-ils, dans leur propre vaisseau, et pouvaient bien prendre leurs aises. Mac Dougal se porta pour leur champion. C'était un petit homme affairé, irritable, glorieux, enflé dans sa propre opinion par la procuration que lui avait donnée M. Astor. Une violente altercation s'ensuivit. Le Capitaine menaça les Partners de les faire mettre aux fers s'ils n'obéissaient pas; et Mac Dougal, saisissant un pistolet, jura de brûler la cervelle du Capitaine s'il osait exécuter une menace aussi offen-

sante. Il s'écoula quelque temps avant que les deux rivaux pussent être pacifiés par les assistants plus modérés.

Tel fut le début du Capitaine avec les Partners. Les Clercs n'étaient pas beaucoup mieux dans ses bonnes grâces. Il semblait regarder tous les passagers embarqués sur son navire comme une sorte de ballots vivants, embarrassants et peu utiles. Les pauvres Voyageurs l'irritaient continuellement par leurs habitudes malpropres, si antipathiques aux idées d'un homme accoutumé à la bonne tenue d'un vaisseau de guerre. Ces malheureux marins d'eau douce, si glorieux sur le rivage et presque amphibies sur les lacs et sur les rivières, avaient perdu toute leur vivacité aussitôt qu'ils s'étaient trouvés en mer. Pendant de longues journées ils souffrirent les lentes tortures du mal de mer, restant étendus dans leurs chambres, ou, comme des spectres, sortant par intervalles de dessous les écoutilles. Ils se promenaient en frissonnant sur le pont, avec de grandes capotes, des couvertures, des bonnets de nuit sales, de grandes barbes ébouriffées, des visages pâles, des yeux éteints; et de temps en temps, se traînant vers le bord du vaisseau, ils offraient leur tribut à Neptune, au grand ennui du Capitaine.

Ses lettres à M. Astor sont tout-à-fait carac-

téristiques et amusantes. Avec l'impatience d'un marin il y répand l'amertume de son âme sur la mauvaise tenue de ceux qui l'entourent. L'honnête Capitaine est plein d'irritation pour son propre compte et de sollicitude pour M. Astor, dont il craint que la propriété ne soit dilapidée par cette troupe hétérogène et dépensière.

Quant aux Clercs, il affirme que pas un d'eux n'a mis le pied parmi les Indiens, n'a jamais été plus loin au Nord-ouest que Montréal, et n'est d'un rang plus élevé qu'un garçon de billard ou de taverne. Il n'en excepte qu'un seul, qui était maître d'école, et qu'il déclare emphatiquement être « le pédant le plus sot qui ait jamais existé. »

Pour ce qui est des artisans et des ouvriers qui avaient été amenés du Canada et embarqués à si grands frais, les trois plus respectables, suivant le Capitaine, étaient des délinquants qui s'étaient enfuis du Canada à cause de leurs méfaits : les autres avaient figuré à Montréal comme charretiers, barbiers, garçons de taverne, et étaient les êtres les plus inutiles « qui eussent jamais cassé un biscuit de mer. »

On peut imaginer facilement quelle série de malentendus et de discussions devait s'élever entre un tel équipage et un tel commandant. Le Capitaine, dans son zèle pour la propreté et la santé de son monde, faisait de redoutables visites

dans « les chenils » des malheureux Voyageurs et de leurs compagnons de misère, les tirait de leurs recoins, les obligeait à aérer, à laver leurs vêtements, et les forçait à se promener à grands pas pour faire de l'exercice.

Mais ce fut encore bien pis quand tout le monde fut guéri du mal de mer, et se fut habitué au vaisseau; car alors éclata une alarmante vigueur d'appétit qui menaçait les provisions d'un terrible échec. Ce qui irritait principalement le Capitaine, c'était la délicatesse de quelques-uns des passagers de la cabine. Ils se plaignaient effrontément de la chère du vaisseau, quoique leur table fût garnie de porc frais, de jambons, de langues, de bœuf fumé et de puddings. « Quand ils étaient contrecarrés dans leurs fantaisies de gourmandise, écrivait le Capitaine, ils s'écriaient qu'il était diablement dur pour eux de ne pas pouvoir vivre comme il leur plaisait dans leur propre vaisseau frété de leurs marchandises. Et voilà, ajoutait-il, voilà les gaillards qui se vantaient si bien d'être prêts à manger du chien. »

Dans son indignation de ce qu'il appelait leur délicatesse, il jurait qu'il ne se chargerait plus d'eux sans avoir le marché de Fly sur sa proue, celui de Covent-Garden sur sa poupe, et une source vive du Canada au sommet de son grand mât.

Lorsqu'on arriva dans les mers tranquilles et sous le beau ciel des tropiques, d'autres sujets d'ennui vinrent troubler l'esprit du Capitaine. Il avait été tourmenté par l'orgueil irritable d'un des Partners, il était maintenant excessivement ennuyé par la bonne humeur d'un autre. C'était Stuart l'aîné, brave homme d'un caractère facile et jovial, qui avait *vu la vie* dans le Canada et sur les côtes du Labrador. Il avait été pelletier dans l'un de ces pays, pêcheur dans l'autre, et ayant fait plusieurs expéditions avec des Voyageurs, il était habitué à leur familiarité envers leurs supérieurs, et à leurs commérages lorsqu'ils se trouvent assis autour du feu d'un bivouac. Stuart n'était jamais si heureux que quand il pouvait s'étendre sur le pont, entouré d'un certain nombre de ces hommes, comme pour un campement. Ils fumaient ensemble en se passant la pipe de bouche en bouche à la manière des Indiens, chantaient de vieilles chansons canadiennes, et racontaient des histoires de fatigues et de dangers. Stuart rivalisait alors avec Sindbad le marin, dans le long récit de ses exploits de pêcheur sur les côtes du Labrador.

Cette familiarité joviale choquait les idées du Capitaine sur la subordination des rangs. Rien ne lui semblait si épouvantable que cette communauté de pipe entre le maître et les serviteurs, et

que ces chorus de chansons étrangères qu'ils entonnaient ensemble.

Il y avait encore pour lui une autre source de chagrin fantasque. Quelques-uns des jeunes Clercs, qui faisaient leur premier voyage et pour qui tout était étrange et nouveau, avaient, fort raisonnablement d'ailleurs, l'habitude de prendre des notes et de tenir un journal. C'était là une nouvelle abomination aux yeux de l'honnête Capitaine, qui regardait avec dédain leurs prétentions littéraires. « Ils ne s'occupent, dit-il dans une de ses lettres à M. Astor, ils ne s'occupent qu'à recueillir des matériaux pour faire de longues histoires de leur voyage. »

Nous concevons fort bien la pointilleuse impatience du digne navigateur lorsqu'il voyait ces jeunes gens s'empresser de noter dans leur journal chaque petit événement, tout-à-fait ordinaire à ses yeux, et lorsqu'en parcourant le pont pour donner tous les ordres nécessaires à la conduite du vaisseau, ses regards indignés ne tombaient à droite et à gauche que sur des groupes de fainéants qui chantaient, qui fumaient, qui bavardaient, qui écrivaient, tous occupés uniquement, selon lui, à passer leur temps d'une manière agréable, au lieu de songer au but important du voyage.

Il est possible qu'en cela il eût jusqu'à un cer-

tain point raison. Quoique quelques-uns des passagers eussent beaucoup à gagner dans l'entreprise, aucun d'eux n'y pouvait rien perdre. C'étaient, pour la plupart, des jeunes gens dans l'âge où tout amuse, et qui, arrivés sous de belles latitudes, poussés par un bon vent sur une mer tranquille, dans un vaisseau bien approvisionné, se croyaient au pays de Cocagne et étaient disposés à jouir du moment présent. Quelques-uns des Partners et des Clercs avaient exprimé le désir, naturel chez des esprits jeunes et vifs, de visiter en passant les côtes et les îles célèbres dans l'histoire ou dans la fable. Mais le Capitaine, ne regardant les îles et les côtes que d'un œil professionnel, et n'y rattachant d'autres idées que celles qui naissaient de ses cartes marines, considérait toute cette curiosité comme un ridicule enfantillage. « Au commencement du voyage, dit-il dans une de ses lettres, ils voulaient pouvoir dire qu'ils avaient été en Afrique, et ils insistaient pour me faire relâcher au cap Vert. Ensuite ils demandaient à descendre sur la côte de Patagonie pour y voir des géants; puis ils voulaient s'arrêter dans l'île où Robinson Crusoé avait vécu si long-temps; enfin, ils étaient déterminés à faire connaissance avec les beaux habitants de l'île de Pâques. ».

Le Capitaine opposait son impassible *veto* à

toutes ces demandes, comme « contraires aux instructions ». Alors quelques-uns des Partners se laissaient aller à d'inutiles explosions de rage, et n'épargnaient pas M. Astor lui-même, qui avait donné des ordres gênants pour la conduite du navire où ils étaient embarqués, au lieu de les laisser juges des endroits où il conviendrait de relâcher, et du temps qu'il y faudrait rester. Le colérique Mac Dougal était le chef de ces émeutes, car, comme on l'a déjà observé, il était fier de se trouver le représentant de M. Astor.

Cependant le Capitaine n'en devenait que plus pointilleux et plus obstinément attaché à ses ordres. Sa conduite envers les passagers était raide, péremptoire, et de fréquentes altercations s'ensuivaient. Il se laissait trop entraîner peut-être par l'impatience avec laquelle un marin regarde l'intervention des gens de terre, par ses idées exagérées de l'étiquette navale et de la dignité du gaillard d'arrière ; mais il attachait évidemment une importance pleine de probité aux intérêts de son patron. Il se représentait l'anxiété du père de l'entreprise, qui en avait fait si magnifiquement les déboursés, comptant sur le zèle, la fidélité, les efforts persévérants de ses associés, de ses agents ; tandis que ceux-ci, ayant un capitaliste solide pour les soutenir et un bon vaisseau à leur disposition, semblaient disposés à s'arrêter

sur toutes les côtes et à s'amuser dans tous les ports.

Depuis quelque temps, on avait été obligé de rationner l'eau, lorsqu'on aperçut les îles Falkland (ou Malouines), qui sont situées presque vis-à-vis le détroit de Magellan. Le Capitaine résolut de jeter l'ancre dans une de ces îles pour remplir ses barriques, et, à cet effet, envoya un bateau pour reconnaître une petite baie. MM. Mac Dougal et Mac Kay profitèrent de l'occasion pour descendre sur le rivage. Le Capitaine les avait engagés à ne point retarder le vaisseau, mais une fois débarqués ils s'inquiétèrent peu de ses ordres et se mirent à courir çà et là pour chercher des curiosités. L'ancrage n'étant point bon, et l'eau étant difficile à se procurer, le Capitaine s'écarta de la terre et rappela les hommes qui étaient débarqués, mais, malgré ses signaux répétés, il était neuf heures du soir lorsqu'ils rejoignirent le bâtiment.

Le lendemain matin, le vent étant contraire, le Capitaine résolut d'envoyer de nouveau un bateau sur le rivage. Les mêmes Partners s'y embarquèrent encore, mais en promettant d'être prêts à revenir au premier signal. Cependant s'étant mis à la poursuite des oies sauvages et des loups marins ils oublièrent de nouveau leur promesse. Au bout de quelque temps le vent devint favorable,

et des signaux rappelèrent l'embarcation. Une demi-heure s'écoula, mais aucun bateau ne se détachait de la côte. Le Capitaine l'examina avec sa lunette, et aperçut les traînards en pleine jouissance « de leur chasse d'oisons. » Piqué au vif, il mit immédiatement à la voile. Quand les retardataires virent le vaisseau s'éloigner ils s'embarquèrent en toute hâte, mais il leur fallut faire une rude traversée de près de trois lieues avant de le rejoindre, et encore n'y trouvèrent-ils qu'une sombre réception, quoiqu'ils arrivassent chargés des produits de leur chasse.

Deux jours après, le vaisseau mouilla au port Egmont, dans la même île. On y resta quatre jours pour faire de l'eau et pour réparer quelques avaries. Ce fut une joyeuse relâche pour les passagers. Ils dressèrent une tente sur le rivage. Ils avaient un bateau à leur disposition, et ils passèrent gaiement leur temps à errer autour de l'île, à côtoyer les rivages, à tuer des lions marins, des veaux marins, des renards, des oies, des canards et des pingouins. Aucun n'était plus ardent à leur poursuite que Mac Dougal et David Stuart; celui-ci se croyait encore au temps de ses exploits aquatiques sur les côtes du Labrador, et de ses expéditions chasseresses dans le Nord-ouest.

Pendant ce temps le Capitaine s'occupait sérieusement des travaux de son vaisseau, dédaignant

l'humeur juvénile, les inutiles passe-temps de ses hôtes émancipés, et les avertissant de temps en temps de ne pas pousser leurs excursions hors de la portée des signaux. Ils promirent, comme à l'ordinaire, que le vaisseau ne serait jamais retardé d'un instant à cause d'eux, et comme à l'ordinaire oublièrent leur promesse.

Dans la matinée du 11, toutes les réparations étant achevées et les barriques remplies d'eau, le signal d'embarquer fut donné et l'on commença à lever l'ancre. En ce moment plusieurs des passagers étaient dispersés dans l'île et s'amusaient de diverses manières. Quelques jeunes gens avaient trouvé des inscriptions anglaises placées sur la tombe de deux marins qui avaient été enterrés dans cette île déserte. Comme les lettres en étaient presque effacées par le temps et par les intempéries de l'air, ils s'occupèrent pieusement à les regraver, jouant ainsi le rôle du Vieillard des tombeaux (Old mortality) de Walter-Scott. Le signal du vaisseau vint les déranger dans leur travail ; ils virent que l'on déployait les voiles et que l'on se disposait à appareiller. Cependant les deux Partners chasseurs, MM. Mac Dougal et David Stuart, s'étaient laissé entraîner au midi de l'île à la poursuite des pingouins. On ne pouvait pas partir sans eux, car il n'y avait qu'un seul bateau pour tous ceux qui étaient encore à terre.

Tandis que ce délai avait lieu sur le rivage, le Capitaine tempêtait sur son bord. C'était la troisième fois qu'on dédaignait ses ordres et que, de gaieté de cœur, le vaisseau était retardé dans sa marche. Il fit mettre toutes voiles dehors et gagner la haute mer, jurant qu'il laisserait les traînards se tirer d'affaire comme ils le pourraient. Vainement ceux qui se trouvaient sur le vaisseau lui adressaient des remontrances et des supplications, en lui représentant combien il était horrible d'abandonner des malheureux sur une île stérile et inhabitée : l'obstiné Capitaine demeurait inflexible.

Pendant ce temps les chasseurs de pingouins avaient rejoint les graveurs de pierre, mais non pas avant le départ du vaisseau. Ils se jetèrent tous, au nombre de huit, dans leur bateau, qui n'avait guère que douze pieds de long, et se mirent à ramer de toutes leurs forces. Pendant trois heures et demie ils se courbèrent avec effort, avec anxiété, sur leurs rames. Les vagues houleuses de la pleine mer les couvraient quelquefois d'écume, et cependant l'inexorable vaisseau continuait sa route et semblait déterminé à les laisser derrière lui.

Sur le navire était le neveu de David Stuart, jeune homme entreprenant et résolu. Voyant que le Capitaine s'obstinait à abandonner son oncle

et ses compagnons, il saisit un pistolet, et dans un paroxysme de rage jura qu'il lui brûlerait la cervelle si l'on ne mettait pas en travers.

Heureusement pour tous les partis le vent devint tout à coup contraire, et le bateau put atteindre le navire. Des événements désastreux seraient peut-être arrivés sans cette circonstance. Nous avons peine à croire que le Capitaine eût réellement l'intention d'exécuter ses menaces, et nous pensons plutôt qu'il voulait punir les retardataires par une fatigante traversée et par une bonne frayeur. Cependant il déclare dans sa lettre à M. Astor que ses menaces étaient sérieuses, et l'on ne peut savoir jusqu'où un caractère de fer comme celui-là aurait poussé ses idées d'autorité.

« Si le vent, écrivit-il, n'avait pas *malheureusement* changé peu de temps après que nous eûmes quitté le havre, je les aurais certainement abandonnés; et, en vérité, je ne puis m'empêcher de croire que c'eût été un bonheur pour vous. La première perte dans cette circonstance aurait, dans mon opinion, produit de grands avantages; car ces gens-là ne semblent pas comprendre la valeur de votre cargaison et n'ont aucun égard pour vos intérêts, quoiqu'ils se trouvent joints aux leurs. »

C'était là, il faut en convenir, avoir la main

un peu haute, et pousser jusqu'à un dangereux excès la fidélité aux intérêts de l'armateur.

Plusieurs autres discussions s'élevèrent encore entre le Capitaine et les Partners, relativement à certaines parties de marchandises que ceux-ci voulaient distribuer parmi leurs hommes pour les vêtir, ou pour diverses autres causes qu'ils jugeaient essentielles. Mais le Capitaine gardait ses marchandises comme un dogue irrité, grognant et menaçant quand on voulait seulement toucher à une caisse ou à un ballot. « C'était contraire aux instructions : cela ferait annuler l'assurance; c'était hors de toutes les règles. » Vainement les Partners insistaient sur leurs droits comme co-propriétaires agissant pour le bien de l'entreprise; le Capitaine n'en était que plus obstiné. Ses adversaires se consolaient en déclarant qu'ils prétendaient rentrer dans tous leurs droits aussitôt qu'ils toucheraient la terre, et faire du vaisseau et de la cargaison ce qu'il leur plairait.

Outre ces divisions entre le Capitaine et les Partners, il y avait entre les Partners eux-mêmes des dissensions occasionnées en grande partie par des jalousies de prééminence. Mac Dougal et Mac Kay commençaient à dresser des plans pour le fort et pour les autres bâtiments de l'établissement projeté. Ils s'accordaient très bien quant à l'ensemble et aux dimensions, qui étaient sur

une échelle assez grande. Mais quand ils en vinrent aux détails, de grandes disputes s'élevèrent, et ils se querellaient pendant des heures sur la distribution des portes et des fenêtres. Dans ces occasions, d'après le récit du Capitaine, ils ne se ménageaient pas les plus grosses injures. Chacun d'eux accusait l'autre de vouloir usurper un pouvoir qui ne lui appartenait point; et alors M. Mac Dougal étalait fièrement la lettre de M. Astor, qui le constituait son représentant. Cependant quelque virulentes que fussent ces querelles, elles étaient courtes, « et au bout de quinze minutes, dit le Capitaine, ils se caressaient comme des enfants. »

Tandis que cet esprit anarchique agitait le petit monde renfermé dans le Tonquin, le bon navire poursuivait heureusement sa route, doublait le cap Horn, le 25 décembre, sillonnait les flots de l'Océan Pacifique, et, le 11 février 1811, voyait les pics neigeux d'Hawaïi s'élever au-dessus de l'horizon.

CHAPITRE VI.

Hawaïi. — Insulaires sandwichiens. — Leurs talents nautiques. — Tamaahmaah. — Sa marine. — Ses négociations. — Vues de M. Astor sur les îles Sandwich. — Karakakooa. — Monopole royal des cochons. — Description des insulaires. — Plaisirs à terre. — Chroniqueur hawaïien. — Place où le capitaine Cook fut tué. — Le marin John Young, gouverneur. — Son histoire. — Waïtiti. — Une résidence royale. — Une visite royale. — Grandes cérémonies. — Trafic serré. — Un royal marchand de porcs. — Griefs d'un homme positif.

Owyhee ou Hawaïi, comme on l'écrit plus exactement, est la plus grande des dix îles qui composent l'archipel Sandwich. Elle a environ 32 lieues de longueur sur 26 de largeur. Elle s'élève graduellement, vers le centre, en trois cimes pyramidales, dont la plus élevée, Mouna-Roa, a 1625 pieds de hauteur, domine tout l'archipel, et s'aperçoit au loin de la haute mer. C'est un immense monument, qui rappellera toujours l'entreprenant capitaine Cook, massacré par les Naturels de l'île.

Lorsque cet archipel fut découvert, ses habitants montrèrent un caractère supérieur à celui de la plupart des Sauvages des îles de l'Océan Pacifique. Leurs manières étaient franches et ou-

vertes, leur conduite amicale et libérale, leurs grossières inventions singulièrement ingénieuses.

Le destin tragique du malheureux Cook, qui, pendant quelque temps les fit accuser de férocité, ne fut véritablement que le résultat d'une soudaine exaspération causée par l'enlèvement de leur chef.

A l'époque où le Tonquin visita ces îles, les insulaires avaient, à beaucoup d'égards, profité de leurs rapports accidentels avec les Blancs, et avaient montré beaucoup de facilité pour apprendre et cultiver les arts qui convenaient à leur manière de vivre.

Dans l'origine, pour naviguer sur les mers qui les entouraient, ils n'avaient rien de mieux que de légères pirogues, peu capables de résister aux tempêtes du grand Océan. Comme les différentes îles du groupe ne sont pas en vue les unes des autres, elles ne pouvaient avoir que des communications accidentelles. Le trafic avec les Blancs mit les insulaires en possession de vaisseaux plus solides; ils apprirent à les gouverner et firent même quelques progrès grossiers dans l'art de les construire.

Ces améliorations étaient dues, en grande partie, à l'énergie et à la sagacité d'un seul homme, le fameux Tamaahmaah. Il n'était originairement qu'un petit Eri, ou chef. Ambitieux et intrépide,

il s'était élevé par degrés au premier rang, et, profitant des avantages de la nouvelle navigation, avait soumis tout l'archipel à ses armes. Lorsque le Tonquin y arriva, Tamaahmaah possédait un vieux navire américain et environ 40 schooners de 20 à 30 tonneaux. Avec cette flotte, il dominait, sans contestation, sur ses possessions insulaires, et entretenait une correspondance régulière avec les chefs ou gouverneurs à qui il avait donné le commandement des différentes îles.

La situation de cet archipel au milieu de l'Océan Pacifique et son abondante fertilité le rendent important comme lieu de relâche pour les vaisseaux qui se rendent à la Chine ou sur la côte Nord-ouest d'Amérique. Les navires employés au commerce des pelleteries y touchent habituellement pour réparer leurs avaries, pour y prendre des provisions, et s'y abritent souvent durant l'hiver.

Les navigateurs anglais ne tardèrent pas à reconnaître l'importance de ces îles, et peu de temps après que Tamaahmaah eut obtenu le souverain empire, le célèbre découvreur Vancouver lui persuada de reconnaître, pour lui-même et pour ses sujets, la supériorité du roi de la Grande-Bretagne. Le lecteur se rappelle, sans doute, la visite que la famille royale des îles Sandwich fut engagée à faire dernièrement à la

cour de Saint-James, où elle fut reçue avec un cérémonial sério-comique, singulière parodie de la dignité monarchique.

Il entrait dans le vaste plan de M. Astor d'établir des relations amicales entre cet archipel et sa future colonie, qui, pendant quelque temps, pourrait avoir besoin d'en tirer des provisions. Il avait même pensé vaguement à obtenir quelque jour la possession d'une des îles, pour assurer les communications de ses établissements commerciaux.

Dans la soirée du 12 février, le Tonquin jeta l'ancre dans la baie de Karakakooa, dans l'île d'Hawaïi. Les rivages environnants sont abrupts et couverts de roches noires d'origine volcanique. Cependant, au delà de celles-ci, la terre est fertile et bien cultivée. On y voyait des enclos d'ignames, de bananiers, de patates (*convolvulus batatas*, L.), de cannes à sucre et d'autres productions des climats chauds et des terrains riches. Les nombreuses habitations des Naturels étaient agréablement environnées de massifs de cocotiers ou d'arbres à pain, qui leur donnaient à la fois de l'ombrage et des fruits. Ces jardins et ces bouquets d'arbres entremêlés s'élevaient graduellement sur les flancs de la montagne, jusqu'à l'endroit où ils étaient remplacés par d'épaisses forêts, dominées à leur tour par une zone de rochers

nus et arides, dont les sommets sont toujours couverts de neige.

La royale résidence de Tamaahmaah étant, à cette époque, dans une autre île nommée Woahoo, Hawaïi était gouvernée par l'un de ses Eris. Celui-ci résidait au village de Tocaigh, situé sur une partie de la côte autre que celle où s'étend la baie de Karakakooa.

Le lendemain, à son arrivée, le vaisseau fut entouré de pirogues et de canots remplis d'insulaires des deux sexes qui apportaient des bananes, des melons d'eau, des ignames, des choux et du taro (espèce d'igname).

Le Capitaine désirait acheter des cochons, mais il était impossible d'en avoir. La vente du porc était un monopole royal, et nul sujet du grand Tamaahmaah n'osait s'en mêler. Au contraire, ils apportaient en abondance les provisions qu'il leur était permis de fournir, et durant tout le jour ils eurent avec l'équipage des relations actives, où les femmes jouaient le rôle le plus amical.

Ces insulaires sont d'une belle race, de couleur cuivrée. Les hommes sont grands et bien faits; toutes leurs formes révèlent la force et l'activité. Quant aux femmes, leurs traits réguliers, et quelquefois même beaux, ont une expression agaçante, caractéristique de leur tempérament. Le costume était presque le même qu'au temps du capitaine

Cook. Les hommes portaient le *maro*, bande de *tappa* (étoffe d'écorce d'arbre), large d'un pied, longue de plusieurs, et que l'on roule autour des reins; le *kihei* ou manteau, d'environ six pieds carrés, attaché par un nœud sur une épaule, passant sous le bras opposé de manière à le laisser nu, et tombant par-devant et par-derrière jusqu'au genou, en plis gracieux qui rappellent assez une toge romaine.

L'habit des femmes se nomme *pau* : c'est une espèce de jupon qui descend jusqu'au genou, et qui est formé d'une pièce de *tappa*, large d'un mètre, longue de plusieurs, qu'elles roulent autour de leur ceinture. Par-dessus, elles mettent un *kihei* plus grand que celui des hommes, et qu'elles placent tantôt sur les deux épaules, comme un châle, tantôt sur une seule. L'un et l'autre sexe portent rarement ce manteau durant les chaleurs, et, quand on n'y est point habitué, leur nudité semble fort choquante à des yeux civilisés.

Vers le soir, plusieurs des Partners descendirent sur le rivage, où ils furent reçus et traités d'une manière fort hospitalière. On les régala d'une danse gracieuse, dans laquelle figurèrent dix-neuf jeunes femmes et un homme, chantant en chœur, et marquant par leurs mouvements la cadence de leurs chansons.

Cependant tout ceci n'était rien moins qu'a-

gréable aux yeux du Capitaine. Trompé dans son espoir d'obtenir du porc ou de bonne eau, il était pressé de repartir ; mais cela n'était point facile. Une fois sur le rivage les passagers, comme d'ordinaire, étaient disposés à profiter de l'occasion. Les Partners av ient une foule d'informations à prendre dans l'île, pour les affaires de la Compagnie ; tandis que les jeunes Clercs étaient captivés par les charmes des danseuses.

Pour combler leur satisfaction un vieillard offrit de les conduire à l'endroit où le capitaine Cook avait été tué. Sa proposition fut acceptée avec empressement, et toute la bande entreprit ce pèlerinage. Le vieux insulaire accomplit fidèlement sa promesse et leur montra la place même où l'infortuné navigateur était tombé. Les cocotiers environnants attestaient la véracité de ce récit, car ils portaient encore les marques des balles qui avaient été tirées des bateaux sur les Sauvages. Les pèlerins entourèrent le vieillard et lui firent raconter toutes les particularités de ce mémorable événement, tandis que l'honnête Capitaine se tenait à l'écart, et rongeait ses ongles d'impatience. Pour ajouter à sa mauvaise humeur, nos curieux voyageurs se mirent à couper les écorces des arbres, et à casser les morceaux de rocher, encore marqués par les balles, afin de les emporter au vaisseau comme de précieuses reli-

ques. Il se crut donc bien heureux lorsqu'il les eut rembarqués avec leurs trésors. Quittant aussitôt cet endroit peu profitable, il se dirigea vers la baie de Tocaigh. Là résidait le Gouverneur de l'île, et le Capitaine espérait y trouver plus de provisions. Après avoir jeté l'ancre il descendit sur le rivage avec MM. Mac Dougal et Mac Kay, et rendit visite au Gouverneur. Il se trouva que ce dignitaire était un vieux marin, nommé John Young, qui, après avoir été ballotté sur les mers comme un autre Sindbad, avait été élevé, par une fantaisie de la fortune, au gouvernement d'une île sauvage. Il reçut ses hôtes avec plus de familiarité et de cordialité qu'on n'en trouve ordinairement dans un rang si élevé; mais il leur déclara bientôt que les provisions étaient rares à Tocaigh, et qu'il n'y avait pas de bonne eau, car il n'était pas tombé de pluie dans le voisinage depuis trois ans.

Le Capitaine voulait rompre la conférence et prendre congé immédiatement; mais les Partners n'étaient point disposés à se séparer sitôt du Gouverneur, qui semblait fort communicatif, et dont ils espéraient obtenir quelques utiles informations. Une longue conversation s'ensuivit, dans le cours de laquelle ils firent beaucoup de questions sur les affaires de l'île, sur ses productions naturelles, et sur la possibilité d'en tirer

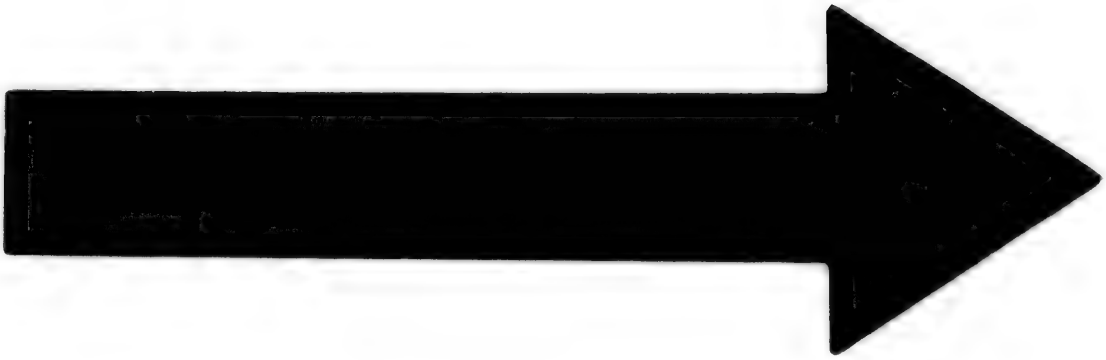
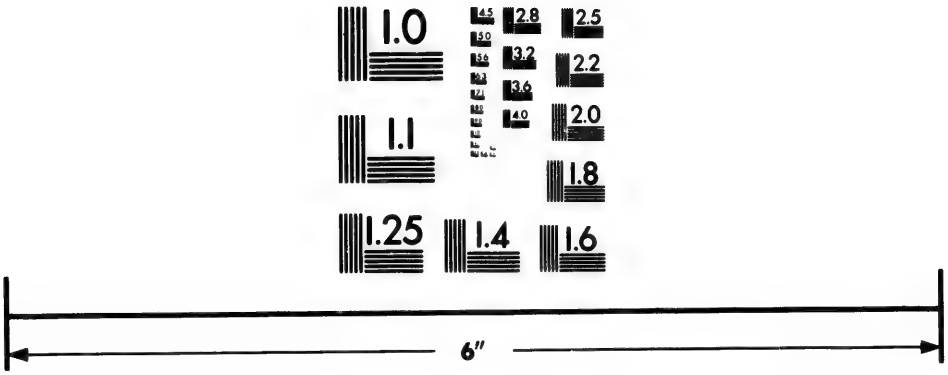


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

parti pour le commerce. Ils ne manquèrent pas non plus de s'enquérir de l'histoire personnelle de John Young, et de la manière dont il était devenu Gouverneur. Celui-ci les en instruisit avec grande condescendance, leur racontant toutes ses aventures « à partir du berceau. »

Il était natif de Liverpool, en Angleterre, et avait été sur mer dès son enfance. Grâce à sa bonne conduite, il s'était élevé dans sa profession jusqu'à devenir maître d'équipage d'un vaisseau américain, nommé l'Eleanor, et commandé par le capitaine Metcalf. En 1789, il avait fait dans ce vaisseau un voyage pour recueillir des pelleteries sur la côte du Nord-ouest. Pendant l'expédition le Capitaine avait laissé à Nootka un petit schooner, nommé le Bel-Américain, dont l'équipage, composé de cinq hommes, était commandé par son propre fils, âgé de dix-huit ans. Ce schooner devait suivre la même route que l'Eleanor.

Au mois de février 1790, le capitaine Metcalf toucha à l'île de Mowee, l'une des Sandwich. Tandis qu'il y était à l'ancre un bateau de l'Eleanor fut volé, et le marin qui le gardait massacré. Les Naturels désavouèrent généralement cet attentat et rapportèrent les débris du bateau, ainsi que le corps du marin. Supposant qu'ils avaient ainsi apaisé la colère du Capitaine, ils vinrent en foule, comme à l'ordinaire, trafiquer autour du

navire. Cependant le Capitaine Metcalf était déterminé à se venger d'une manière sanglante ; son vaisseau portait dix canons ; il les fit charger à mitraille, et les fit tirer sur les Naturels, en même temps que toutes les petites armes à feu de l'équipage. Le massacre fut terrible, et, suivant le récit de Young, plus de cent Indiens furent tués.

Après cet acte exécrable de vengeance, le Capitaine Metcalf mit à la voile et se rendit à l'île d'Hawaïi, où il fut bien reçu par Tamaahmaah. La fortune de ce chef guerrier était alors ascendante. Après avoir régné seulement sur un ou deux districts de Hawaïi, il était parvenu à se rendre maître de l'île tout entière.

L'Eleanor y resta quatre jours, pendant lesquels des relations amicales, en apparence, s'établirent entre son équipage et les habitants. Le 17 mars John Young obtint la permission de passer la nuit à terre. Le lendemain matin un coup de canon tiré du vaisseau lui donna le signal d'y revenir.

Il gagna le rivage pour s'embarquer. Tous les canots étaient tirés sur le sable et mis sous un rigoureux *tabou* ou interdiction. Il allait en lancer un lui-même, mais il fut informé par Tamaahmaah qu'il serait mis à mort s'il osait le faire.

Young fut obligé de se soumettre. Durant tout

le jour il resta dans une grande perplexité à cause de ce mystérieux tabou. Il craignait que les Sauvages ne projetassent quelques hostilités. Le soir il en apprit la cause, et son inquiétude augmenta. La cruelle vengeance du capitaine Metcalf était retombée sur sa propre tête. Le schooner commandé par son fils, et qui voguait dans ses eaux, était tombé entre les mains des Naturels, au midi de la baie de Tocaigh : le jeune Metcalf avait été massacré avec quatre hommes de l'équipage.

En recevant la nouvelle de cet événement, Tamaahmaah avait immédiatement taboué tous les canots et interdit toute communication avec le vaisseau, de peur que le Capitaine n'apprît le destin du schooner et n'en voulût tirer vengeance. Pour la même raison il empêcha Young de rejoindre ses compatriotes. Pendant deux jours les gens de l'Eleanor continuèrent à faire des signaux de temps en temps; puis ils mirent à la voile, concluant sans doute que le maître avait déserté.

Ce fut avec désespoir que John Young vit son vaisseau s'éloigner, et se trouva abandonné parmi des Sauvages dont le caractère sanguinaire était enflammé par la vengeance. Il fut agréablement surpris toutefois en ne recevant que de bons traitements de Tamaahmaah et de son peuple. Il est vrai qu'on le gardait étroitement lorsqu'un vaisseau venait en vue, dans la crainte qu'il ne s'échap-

pât et n'allât raconter ce qui s'était passé; mais le reste du temps il était traité avec beaucoup de confiance et de distinction. Il devint le favori, le conseiller intime, l'actif coadjuteur de Tamaahmaah. Il le suivait dans toutes ses excursions, soit d'affaires, soit de plaisir, et l'aidait dans ses entreprises guerrières. Il s'éleva par degrés au rang de chef, épousa une des beautés de l'île, et se réconcilia avec son nouveau genre de vie, pensant, peut-être, qu'il valait mieux commander à des Sauvages que de servir des hommes civilisés; être un chef couronné de plumes qu'un marin enduit de goudron. Sa faveur auprès de Tamaahmaah ne déclina jamais, et quand ce chef habile et entreprenant se fut rendu maître de tout l'archipel et eut transporté sa résidence à Woahoo, il laissa son fidèle adhérent John Young pour le représenter à Hawaïi.

Telle est l'histoire sommaire du gouverneur Young, d'après son propre récit. Nous regrettons de ne pouvoir donner aucun détail sur la cour de cette illustration maritime, ni sur la manière dont il remplissait ses hautes fonctions; seulement il nous paraît évident qu'il se conduisait avec la cordiale familiarité d'un marin plutôt qu'avec la dignité d'un gouverneur.

Ces longues conférences étaient d'amères épreuves pour la patience du Capitaine, qui n'avait

aucun respect ni pour le gouverneur, ni pour son île, et qui était fort empressé de s'éloigner pour continuer sa recherche d'eau et de provisions. Aussitôt qu'il eut ramené sur son bord ses inquisitifs compagnons, il leva l'ancre et fit voile pour l'île de Woahoo, résidence royale de Tamaahmaah.

Cette île est la plus belle de l'archipel des Sandwich. Elle a quinze lieues de longueur sur huit de largeur. Une chaîne de montagnes volcaniques la domine de ses pics élevés, qui viennent s'unir par des coteaux ondulés à de riches plaines, ornées de bouquets d'arbres verdoyants. Le 21, le Tonquin jeta l'ancre dans une belle baie où s'élève le village de Waïtiti, résidence de Tamaahmaah. Les cabanes, au nombre d'environ deux cents, étaient entourées chacune d'un bosquet de cocotiers. Elles étaient formées de perches enfoncées dans la terre, attachées ensemble au sommet et recouvertes de gazon. Le palais royal de Tamaahmaah était une grande maison de deux étages : le premier, bâti en pierre, le second, en bois. Autour de ce Louvre veillait une garde du corps composée de vingt-quatre hommes, armés chacun d'un mousquet et vêtus de satin bleu doublé de jaune.

Tant que le vaisseau resta à l'ancre dans cet endroit, des visites cérémonieuses et de longues

conférences eurent lieu entre le potentat de l'archipel et les Partners de la Compagnie. Tamaahmaah, environné d'une pompe royale, vint au navire dans une double pirogue. Il avait entre cinquante et soixante ans. Il était grand, robuste et bien fait, quoique un peu corpulent. Il était vêtu d'un vieil uniforme, avait un sabre à son côté, et paraissait quelque peu embarrassé de sa magnifique toilette. Trois de ses femmes l'accompagnaient. Elles étaient presque aussi grandes et presque aussi corpulentes que lui ; mais elles ne pouvaient pas lui être comparées pour la majesté du costume, car elles n'en portaient pas d'autre que le *pau*. Avec lui vint aussi son grand favori, son conseiller intime Kraimaker, appelé familièrement Billy-Pitt par les Anglais, parce qu'il remplissait un poste équivalent à celui de premier ministre.

Le souverain fut reçu avec un cérémonial convenable : on arbora le pavillon américain, on tira quatre coups de canon. Les Partners se montrèrent avec des habits d'écarlate, et conduisirent leur hôte illustre dans la cabine, où ils le régalèrent de vin. Dans cette entrevue, ils s'efforcèrent de lui faire comprendre toute leur importance et celle de l'association à laquelle ils appartenaient. Ils lui firent savoir qu'ils étaient des Eris d'une grande Compagnie qui allait s'établir sur la côte

du Nord-ouest, et lui parlèrent du commerce qu'ils feraient probablement dans l'archipel, et des vaisseaux qu'ils y enverraient de temps en temps. Tout cela était fort intéressant, fort agréable pour le Monarque, car il connaissait les avantages du commerce et désirait établir de fréquentes relations avec les Blancs. Il encourageait les Européens et les Américains à s'établir dans ses domaines et à se marier avec ses sujettes. Il y avait à cette époque vingt ou trente Blancs qui résidaient dans son île; mais beaucoup d'entre eux étaient des vagabonds qui ne restaient là que dans l'espérance de mener une vie oisive et sensuelle. Tamaahmaah avait pour eux le plus grand mépris, et ceux-là seulement jouissaient de son estime et de sa protection qui étaient sobres, laborieux, et qui connaissaient quelque métier ou quelque art mécanique.

Le lendemain de la visite du Monarque les Partners débarquèrent et se rendirent chez lui, à leur tour. Connaissant l'influence de la représentation sur les Sauvages, et désirant faire une favorable impression comme Eris de la grande Compagnie américaine des Fourrures, quelques-uns d'entre eux avaient revêtu des costumes de montagnards écossais, à la grande admiration des Naturels.

Tandis que les visites de cérémonie et les

grandes conférences diplomatiques occupaient les Partners et le Roi, le Capitaine, dominé par ses idées matérielles, entamait une négociation qu'il regardait comme bien plus importante, c'est à savoir l'acquisition d'un renfort de cochons. Il s'aperçut bientôt que le Roi avait profité de plus d'une manière de ses rapports avec les Blancs. Par-dessus tous les autres arts, il avait appris celui de faire un bon marché. C'était un monarque magnanime, mais en même temps un rusé marchand de porcs. Il paraissait vouloir tirer le meilleur parti possible de ses futurs alliés de la Compagnie américaine. Plusieurs entrevues furent nécessaires, et il fallut marchander long-temps avant de pouvoir le décider à se défaire d'une seule barde de lard. Encore insista-t-il pour être payé en dollars espagnols, donnant pour raison qu'il avait besoin d'argent pour acheter une frégate à son frère George, comme il appelait tendrement le roi d'Angleterre[1].

[1] D'après le récit de voyageurs plus modernes, il paraît que Tamaahmaah réussit dans son désir d'acquérir un grand vaisseau. Sachant que les marchands étrangers qui trafiquaient avec lui faisaient de grands profits sur le bois de Sandal qu'ils lui achetaient pour le revendre en Chine, il en envoya une cargaison à Canton, dans son nouveau navire. L'équipage qui le conduisait était composé de Naturels, mais les officiers étaient anglais. Le vaisseau accomplit son voyage et revint heureusement dans l'archipel, le pavillon hawaïien flottant majestueusement

A la fin le marché royal fut conclu. Une provision de cochons fut obtenue, ainsi que plusieurs chèvres, deux moutons, une quantité de volailles et des végétaux en abondance. Les Partners voulurent alors recruter leurs gens parmi les habitants de l'île. Ils déclarèrent n'avoir jamais vu de bateliers qu'on pût leur comparer, même parmi les Voyageurs du Nord-ouest. En effet, ces Indiens gouvernent leur petite barque avec une adresse remarquable : ils nagent et plongent comme des poissons. Les Partners étaient donc disposés à en emmener avec eux trente ou quarante, qu'ils auraient employés au service de la Compagnie ; mais le Capitaine objecta qu'il n'y avait pas de place dans son vaisseau pour un aussi

dans les airs. Le Roi se hâta de se rendre à bord, espérant trouver son bois de Sandal métamorphosé en crêpe, en damas, et en autres précieuses marchandises de Chine : mais, à son grand étonnement, il apprit que sa cargaison avait disparu, par un escamotage commercial, et qu'il ne restait à sa place qu'un mémoire de frais montant à 15,000 fr. Il fallut un certain temps pour lui faire comprendre quelques-uns des articles les plus importants de ce mémoire, tels que pilotage, ancrage, droit de douanes ; mais quand il découvrit que les États maritimes se faisaient ainsi de vastes revenus, au grand détriment des marchands : « Eh bien ! s'écria-t-il, j'aurai aussi mes droits ! » Il les établit en effet. Pilotage, cinq francs par pied de tirant d'eau de chaque vaisseau : ancrage, de 300 à 350 francs. De cette manière il augmenta grandement ses revenus royaux, et tourna à profit sa mauvaise spéculation de Chine.

grand nombre. En conséquence, on enrôla seulement douze Indiens pour le service du vaisseau, et autant pour celui de la Compagnie. Ces derniers s'engageaient pour trois années, pendant lesquelles ils devaient être nourris et vêtus : à la fin de leur engagement ils devaient recevoir cinq cents francs en marchandises.

Ayant embarqué son eau, ses cochons, ses végétaux, ses Indiens, le Capitaine se prépara à mettre à la voile. Une lettre qu'il écrivit de Woahoo à M. Astor, et qui contient ses commentaires sur les scènes que nous venons de décrire, montre combien le pauvre homme avait peu compris les goûts et les intentions de ses passagers ; combien il avait souffert de ce qu'il regardait comme des boutades et des extravagances.

« Il serait difficile, écrit il, d'imaginer les folles mascarades que font tous les jours vos Partners. Tantôt ils rassemblent autour d'eux une troupe de Sauvages ignorants, et leur disent qu'ils sont les grands Eris du Nord-ouest, tantôt ils font des arrangements pour envoyer ici de la côte trois ou quatre vaisseaux chargés d'esparres, etc., etc., quoique les Naturels ne puissent pas même fournir un cochon en échange ; parfois ils s'habillent avec des plaids et des jaquettes écossaises, ou de quelque autre manière fantasque, et font aux Sauvages des présents de rhum, de vin, ou de la

première chose qui leur tombe sous la main ; ensuite ils conduisent les Clercs et les hommes sur le rivage, à l'endroit même où le capitaine Cook a été tué, et chacun d'eux rapporte un morceau d'écorce ou de rocher touché par une balle ; puis ils s'asseyent avec quelque Blanc ou quelque Naturel, qui peut être un peu compris, et recueillent l'histoire de l'archipel, des guerres de Tamaahmaah, des curiosités de l'île, etc., etc., afin d'en orner apparemment le journal de leur voyage, cette belle relation aussi ridicule qu'inutile. Pour raconter les mille preuves de leur ignorance, de leur malpropreté, etc., ou pour particulariser toutes les sottes mascarades qu'ils font tous les jours, il faudrait écrire des volumes. »

Avant de s'embarquer, les grands Eris de la Compagnie américaine des Fourrures prirent pompeusement congé de leur illustre allié, échangeant avec lui de nombreuses assurances de relations futures et d'éternelle amitié ; tandis que le positif Capitaine l'anathématisait dans son cœur comme un Sauvage avide et intéressé, aussi sordide et aussi rusé qu'un traficant blanc. Le cours des événements devant obliger un des vaisseaux de la Compagnie à faire un appel à la justice et à la magnanimité du potentat de l'archipel, nous verrons jusqu'à quel point l'honnête Capitaine avait raison.

CHAPITRE VII.

Départ des îles Sandwich. — Mésintelligences. — Misères d'un homme soupçonneux. — Arrivée devant la Colombia. — Service dangereux. — Sombres appréhensions. — Barres et brisants. — Péril du vaisseau. — Naufrage d'un bateau. — Enterrement d'un insulaire sandwichien.

Le Tonquin leva l'ancre pour quitter les îles Sandwich, le 28 février. Pendant deux jours il fut retenu dans leur voisinage par les vents contraires; mais à la fin une brise favorable s'éleva, et bientôt les riants bosquets, les coteaux verdoyants, les pics neigeux de ces îles heureuses s'abaissèrent l'un après l'autre ou s'effacèrent dans l'horizon bleuâtre. Le Tonquin dirigeait sa course vers des régions plus sévères.

Les mésintelligences entre le Capitaine et ses passagers continuaient encore, ou plutôt augmentaient de gravité. Par ses altercations avec eux et par son humeur sombre, il s'était privé de toute communauté de pensées, de toute liberté de conversation avec eux. Il dédaignait de faire aucune question sur leur conduite ; et se contentant de conjecturer le but de leurs actions, il se laissait aller aux soupçons les plus extraordinaires, et se tourmentait lui-même de la manière la plus fantasque.

Ainsi, dans une de ses disputes avec eux relativement à quelques articles de vêtements qu'ils désiraient prendre parmi les marchandises pour habiller les engagés ou pour faire des présents aux Naturels, il se comporta d'une manière si péremptoire, si rêche, qu'ils perdirent patience et lui firent entendre qu'ils étaient les plus forts, et pourraient le mettre dans une position fort ridicule, en lui ôtant le commandement du vaisseau.

Aussitôt l'imagination du Capitaine se frappa de l'idée qu'ils pouvaient avoir réellement le dessein de le déposer; qu'ayant reçu à Hawaïi quelques informations secrètes, comme par exemple d'une déclaration de guerre entre l'Angleterre et les États-Unis, ils avaient envie de changer la destination du navire, ou peut-être même de s'en emparer pour leur propre usage.

Ayant une fois conçu ce soupçon, tout servit à le fomenter. Ils avaient distribué des armes à feu à quelques-uns de leurs hommes, précaution ordinaire aux pelletiers quand ils se trouvent au milieu des Sauvages : le Capitaine en prit l'alarme. Plusieurs des Partners, des Clercs et des Engagés étaient écossais, parlaient le gaélique, et avaient ensemble de grandes conversations dans ce langage. Ces conversations paraissaient au Capitaine « d'une nature mystérieuse, perfide »,

et relatives, sans aucun doute, à quelque conspiration. Il avoue franchement ses soupçons dans sa lettre à M. Astor, ajoutant qu'il est prêt à résister à toute attaque, et paraissant croire que ses mesures de défense ont déjà intimidé les conspirateurs.

Le fait est que plusieurs des Partners et des Clercs, qui étaient jeunes alors, s'amusaient de l'humeur soupçonneuse du Capitaine, comme nous l'avons appris depuis d'un des acteurs de ces scènes. On peut donc attribuer à cette cause plusieurs de leurs propositions absurdes, de leurs actions fantasques, et, par-dessus tout, leurs mystérieux colloques en gaélique.

Le Capitaine continua sa route dans cette mauvaise disposition, épiant d'un œil soupçonneux tous les mouvements de ses passagers, et s'effarouchant chaque fois que le son détesté du langage gaélique venait écorcher ses oreilles. Excepté une violente tempête, rien n'arriva cependant pour troubler le reste du voyage, et le 22 mars le Tonquin se trouva devant l'embouchure de l'Orégon ou Colombia.

L'aspect de la rivière et des côtes voisines est sauvage et menaçant. L'embouchure de la Colombia, large de plus d'une lieue un tiers, est bornée d'un côté par une péninsule et un promontoire; de l'autre, par une langue de terre

longue et basse. Une barre de sable et une chaîne de brisants en bouchent presque l'entrée. Dans l'intérieur du pays s'élèvent des rangées successives de montagnes, qui étaient couvertes de neige lors de l'arrivée du Tonquin.

Un vent frais du nord-ouest envoyait vers la côte de longues vagues houleuses qui se brisaient sur la barre d'une manière effrayante, et qui couvraient d'une nappe d'écume presque toute l'entrée de la rivière. Dans ces circonstances, le Capitaine jugea prudent de s'en tenir éloigné d'au moins trois lieues, jusqu'à ce qu'on eût sondé la barre et reconnu le chenal. Le lieutenant, M. Fox, fut commandé pour ce service, avec John Martin, vieux marin qui avait déjà visité la rivière, et avec trois Canadiens. Fox paraît avoir perdu toute sa fermeté dans cette occasion et avoir regardé cette entreprise avec découragement. Connaissant les différends des Partners avec le Capitaine, il vint les trouver, et leur représenta les larmes aux yeux le danger qu'il allait courir. « Je suis envoyé, dit-il, par un gros temps, sur la partie la plus dangereuse de la côte du nord-ouest et sans même avoir de marins pour conduire mon bateau. Mon oncle a été perdu il y a peu d'années sur cette même barre, et je vais laisser mes os à côté des siens. » Les Partners sympathisèrent avec ses appréhensions et firent des remontrances

au Capitaine; mais il resta inébranlable. Il avait été mécontent de la conduite de M. Fox dans la première partie du voyage, le regardant comme indolent et inactif. Il pensait probablement que sa présente répugnance provenait de ce qu'il n'avait pas l'esprit véritablement marin. D'ailleurs l'intervention des Partners dans une affaire de vaisseau ne pouvait pas produire un effet favorable sur un homme aussi jaloux de son autorité.

A une heure après-midi, Fox et ses camarades partirent donc dans un canot qui était, à ce qu'il paraît, petit et en mauvais état. Pendant que cette faible barque se dirigeait vers le rivage, s'élevant et retombant avec les énormes vagues, tous les yeux étaient fixés sur elle, jusqu'au moment où elle entra comme un point noir parmi les brisants blanchissants, et cessa d'être visible. Le soir vint : la nuit tomba et s'écoula. Le matin reparut; mais le bateau ne revenait pas.

Le vent s'étant modéré, le vaisseau s'approcha de la terre afin de découvrir l'embouchure de la rivière. Rien n'était visible qu'un effroyable chaos de vagues, qui roulaient et se brisaient sur la barre, formant, en apparence, une barrière écumante de l'un à l'autre rivage. Sur le soir, le vaisseau retourna vers la pleine mer, et l'on voyait l'inquiétude obscurcir tous les visages. Le Capitaine lui-même partageait l'anxiété générale, et

regrettait probablement ses ordres péremptoires. Une autre nuit se passa, pleine d'inquiétude et de vigilance, mais enfin le vent s'apaisa et le temps redevint serein.

Le jour suivant, le vaisseau s'étant approché de la terre, jeta l'ancre par quatorze brasses au nord-ouest de la longue péninsule, ou promontoire, qui forme le côté nord de l'entrée de la rivière, et que l'on appelle Cap Désappointement. La pinasse fut alors équipée, et deux des Partners, MM. David Stuart et Mac Kay s'y embarquèrent, dans l'espérance d'apprendre quelque chose sur le destin du canot. Cependant le ressac brisait avec tant de violence sur le rivage qu'ils ne trouvèrent pas d'endroit pour aborder. Plusieurs des Naturels se montrèrent sur la plage et leur firent signe de ramer autour du cap; mais ils crurent qu'ils était plus prudent de retourner au vaisseau.

Le vent s'étant élevé, le Tonquin mit à la voile et s'avança pour chercher le chenal. Arrivé à une lieue des brisants, leur aspect effrayant l'empêcha d'en approcher davantage. Il mit donc en travers, et M. Mumford, le second lieutenant, fut dépêché avec quatre hommes, dans la pinasse, pour sonder le chenal jusqu'à ce qu'il trouvât quatre brasses de profondeur. La pinasse entra dans les brisants, mais il s'en fallut de peu qu'elle ne fût

perdue, et elle regagna le vaisseau avec peine. Le Capitaine assura que M. Mumford avait gouverné trop au Midi. Il se tourna alors vers M. Aiken, habile marin, qui devait commander le schooner destiné au cabotage, et lui ordonna de prendre avec lui John Coles, le voilier, Stephen Weekes, l'armurier, avec deux insulaires sandwichiens, et d'aller en avant pour sonder, tandis que le vaisseau suivrait sous peu de voiles. Les marins désignés s'avancèrent de cette manière dans le petit canot, jusqu'à ce qu'Aiken eût reconnu le chenal. On lui fit alors le signal de revenir au vaisseau. Il en était à une portée de pistolet; mais le courant était si furieux, et les brisants si tumultueux, que le canot devint ingouvernable; il fut entraîné, tandis que ceux qui le montaient poussaient de lamentables cris. En peu d'instants, il ne fut plus possible de l'apercevoir de dessus le pont. Quelques-uns des passagers grimpèrent au mât de misaine, et le virent qui s'efforçait encore de rejoindre le vaisseau : mais bientôt après il se trouva en travers des vagues et sa position sembla désespérée. En ce moment l'attention de ceux qui étaient sur le navire fut rappelée à leur propre situation. Le vaisseau, qui avait continué d'avancer, se trouvait sur des bas-fonds. Il toucha plusieurs fois : les vagues se brisaient sur lui, et il était en danger de couler. A la fin, cependant,

il arriva par sept brasses de profondeur, et le vent s'étant apaisé en même temps que la nuit venait, l'ancre fut jetée. Les craintes de l'équipage s'augmentèrent avec les ténèbres. Le vent sifflait; la mer mugissait; le navire était enveloppé d'obscurité, et l'on n'apercevait que la lueur effrayante des brisants. L'esprit des marins était rempli d'appréhensions, et quelques uns d'entre eux s'imaginaient entendre les cris de leurs malheureux camarades mêlés au tumulte des éléments. Pendant quelque temps la mer, qui montait rapidement, menaça de les entraîner de leur ancrage précaire. A la fin cependant le reflux et le vent qui s'élevait leur permirent de quitter cette dangereuse situation, et de s'abriter dans une petite baie, située en dedans du cap Désappointement. Là ils se trouvaient en sûreté, et pendant le reste d'une nuit orageuse, ils purent prendre un peu du repos dont ils avaient tant besoin.

Avec la lumière du jour revinrent leurs anxiétés. Du haut du mât ils examinaient la côte sauvage, la mer menaçante, mais sans pouvoir y découvrir aucune trace des deux bateaux, ni des hommes qui les montaient. Quelques Indiens vinrent sur le rivage avec des pelleteries : on n'était point disposé à trafiquer. On leur demanda par signes des nouvelles des deux bateaux, mais

ils ne purent comprendre les questions qu'on leur faisait.

Plusieurs détachements descendirent sur le rivage pour explorer les environs. L'un d'eux était commandé par le Capitaine. Il n'avait pas encore fait beaucoup de chemin, lorsqu'il aperçut un homme vêtu en marin. En s'en approchant on reconnut que c'était Weekes, l'armurier. Des transports de joie éclatèrent dans la petite troupe, car on espérait que ses camarades n'étaient point éloignés. Cependant son histoire était désastreuse. Ses compagnons et lui n'avaient pu gouverner leur bateau, qui n'avait pas de gouvernail, et qui avait été emporté par des vagues impétueuses, par des courants rapides et tourbillonnants. Après d'inutiles efforts, il l'avaient laissé aller à la merci des vagues, leur présentant tantôt l'avant, tantôt le flanc, menacé à chaque instant d'être écrasé, et pourtant échappant toujours, jusqu'à ce qu'une vague énorme, se brisant sur lui, le coula bas. Weekes fut emporté par les flots bouillonnants, mais ils revint à la surface et regarda autour de lui. Ses compagnons, Aiken et Coles, avaient disparu; à côté de lui étaient les deux Sandwichiens, qui se dépouillaient de leurs vêtements pour pouvoir nager avec plus de facilité. Il en fit autant. Le bateau renversé flottait près de lui; il le saisit. Les deux insulaires se joignirent à lui, et en réu-

nissant leurs forces, ils parvinrent à le retourner sur sa quille. Ensuite, le prenant par sa poupe et le balançant, ils en firent sortir assez d'eau pour qu'il pût porter le poids d'un homme sans enfoncer. Alors l'un des insulaires monta dedans ; en peu de temps il en eut vidé l'eau avec ses mains. L'autre, nageant aux environs, recueillit les rames, et tous les trois se retrouvèrent encore une fois embarqués.

Cependant la marée les avait amenés au delà des brisants. Weekes ordonna à ses compagnons de ramer vers la terre. Ils étaient engourdis par le froid : ils perdirent courage et refusèrent absolument d'obéir. Weekes était également glacé, mais il avait plus de sagacité et plus de force morale pour combattre l'assoupissement et la stupeur que le froid produit. Il se tenait constamment en mouvement, et voyant que le vaisseau continuait d'avancer et que tout reposait sur lui, il se mit à ramer pour amener le bateau dans une eau plus tranquille.

Vers minuit, l'un des pauvres insulaires expira. L'autre se jeta sur son corps et ne put être persuadé de le quitter. Cette nuit affreuse se passa au milieu de ces horreurs. Quand le jour parut, Weekes se trouva près de la terre. Il s'y dirigea directement, et avec l'aide du ressac, échoua son bateau sur une plage sablonneuse.

S'apercevant que l'un des insulaires donnait encore des signes de vie, il l'aida à quitter le bateau et se dirigea avec lui vers la baie voisine. Cependant, le pauvre diable était trop faible pour suivre Weekes, qui fut bientôt obligé de l'abandonner à son destin pour pourvoir à son propre salut. Ayant trouvé un sentier battu, il le suivit, et au bout de quelques heures arriva sur une partie de la côte où, à sa grande surprise et à sa grande joie, il aperçut le vaisseau et rencontra la troupe du Capitaine.

Lorsque Weekes eut raconté ses aventures, trois détachements furent envoyés à la recherche du malheureux insulaire. Ils revinrent à la nuit sans avoir réussi à le trouver. Le jour suivant, on recommença les recherches, et à la fin on rencontra le pauvre diable couché au pied d'un rocher. Ses jambes étaient enflées, ses pieds sanglants et déchirés par les ronces; enfin il était à moitié mort de froid, de faim et de fatigue. Weekes et cet insulaire étaient les seuls survivants de l'équipage du petit canot. Quant à Fox et à ses gens, on n'en découvrit jamais aucune trace. Ainsi, huit hommes avaient été perdus aux premières approches de la côte. Un début aussi affreux remplit tous les esprits de tristesse, et fut regardé, par quelques individus superstitieux,

comme un présage qui ne promettait rien de bon pour l'entreprise.

Vers le soir les insulaires sandwichiens descendirent sur le rivage pour enterrer le corps de leur malheureux compatriote. Arrivés à la place où il avait été laissé, ils creusèrent une fosse dans le sable, et y déposèrent le cadavre, en plaçant un biscuit sous un de ses bras, un peu de saindoux sous son menton, et une petite quantité de tabac à côté de lui : provision qui devait lui servir dans son voyage à la terre des esprits. Ayant couvert le corps de sable et de cailloux, ils s'agenouillèrent sur un double rang autour de la tombe, le visage tourné vers l'est, tandis que l'un d'eux officiait, comme une sorte de prêtre, et arrosait les assistants avec de l'eau qu'il avait puisée dans un chapeau. En même temps il récitait une sorte de prière ou d'invocation, à laquelle les autres faisaient par intervalle des réponses. Tels étaient les simples rites qu'accomplissaient ces pauvres Sauvages sur la tombe de leur camarade, enseveli dans une terre étrangère. Lorsqu'ils eurent terminé ils se levèrent et revinrent en silence au vaisseau, sans jeter un regard derrière eux.

CHAPITRE VIII.

Embouchure de la Colombia. — Tribus aborigènes. — Leurs pêches. — Leurs canots. — Hardis navigateurs. — Indiens chasseurs et Indiens pêcheurs ; différence dans leur organisation physique. — On cherche un emplacement pour l'établissement. — Expédition de Mac Dougal et de David Stuart. — Comcomly, le chef borgne. — Influence de la richesse chez les Sauvages. — Esclavage. — Aristocratie des Têtes-plates. — Hospitalité des Chinooks. — Conquête de la fille de Comcomly.

La Colombia, jusqu'à dix ou douze lieues de son embouchure dans l'Océan, n'est à proprement parler qu'un bras de mer, dentelé par des baies profondes, et dont la largeur varie d'une lieue à deux lieues un tiers. Des bas-fonds qui s'étendent presque d'un rivage à l'autre, et sur lesquels les vents et les courants produisent quelquefois des brisants tumultueux, en rendent l'entrée difficile et dangereuse. Le cours de la rivière véritable, lorsque les rives du bras de mer se resserrent, n'a guère qu'un sixième de lieue de largeur. Comme nous l'avons déjà dit, l'embouchure de ce bras de mer est bornée, du côté du midi, par une langue de terre basse et sablonneuse qui s'avance dans l'Océan, et qu'on appelle communément la Pointe Adams. A l'opposite, du côté du nord, s'élève le

Cap Désappointement. C'est une espèce de péninsule, terminée par une éminence escarpée, couverte de pins, et jointe au continent par un col bas et étroit. En dedans de ce promontoire est une baie vaste et ouverte, qui se termine à la Pointe Chinook, ainsi appelée du nom d'une tribu voisine. La baie fut nommée baie de Baker. C'est là que le Tonquin était ancré.

Les Indiens qui habitaient vers l'embouchure de la rivière, et avec qui la Compagnie devait avoir les plus fréquents rapports, étaient divisés, à cette époque, en quatre tribus : Les Chinooks, les Clatsops, les Wahkiacums et les Cathlamets. Ils se ressemblaient pour le physique, pour le costume, pour le langage, pour les manières, et étaient probablement de la même race : mais ils se trouvaient divisés en tribus, ou plutôt en hordes, par les scissions si fréquentes parmi les Sauvages.

Ils vivaient généralement de la pêche : quelquefois, à la vérité, ils chassaient l'élan et le daim, et prenaient au piége les oiseaux des étangs et des rivières, mais c'étaient là des régals accidentels. Leur principale subsistance était basée sur le saumon, et sur les autres poissons qui abondent dans la Colombia ainsi que dans ses affluents. Ils y joignaient des racines et des herbes, et en particulier du wappatoo, qui se trouve dans les îles de la rivière.

De même que les Indiens de la Plaine, qui vivent de leur chasse, sont des cavaliers hardis et habiles, tout fiers de leurs chevaux ; de même les Indiens pêcheurs de la côte excellent dans la conduite des canots, et ne se trouvent jamais plus à leur aise que lorsqu'ils sont balancés par les vagues. Leurs canots varient de forme et de grandeur. Quelques-uns, taillés dans un seul arbre de sapin ou de cèdre blanc, ont plus de cinquante pieds de long, et peuvent contenir trente personnes; ils sont soutenus par des traverses d'environ trois pouces d'épaisseur, et leurs plats-bords se renversent en dehors de manière à repousser les vagues. La poupe et la proue sont décorées de figures grotesques d'homme et d'animaux, qui ont quelquefois cinq pieds de hauteur.

Pour conduire ces canots, les Sauvages se servent de rames de quatre à cinq pieds de longueur : ils sont agenouillés par couple et accroupis sur leurs talons, tandis que l'un d'eux, placé à la poupe, gouverne avec une rame semblable. Les femmes sont aussi habiles que les hommes à nager les canots, et prennent généralement le gouvernail.

On ne peut voir sans surprise avec quelle intrépide tranquillité ces Sauvages se hasardent dans leurs légères barques sur la mer la plus orageuse. Ils semblent voler sur la houle comme des oiseaux marins. Si une vague jette le canot sur un flanc

et menace de le renverser, ceux qui sont du côté du vent se penchent sur le plat-bord qui est en l'air, enfoncent profondément leurs rames dans les flots, et non seulement regagnent l'équilibre, mais donnent à leur barque une vigoureuse impulsion en avant.

Les effets produits sur le corps et sur l'esprit humain par les différents genres de vie se reconnaissent d'une manière frappante dans le contraste qui existe entre les Indiens chasseurs des Prairies et les Indiens pêcheurs de la côte. Les premiers, parcourant toujours les plaines à cheval, gagnant leur nourriture par des exercices hardis, et subsistant principalement de viande, sont généralement grands, musculeux, bien faits, quoique maigres, et d'un naturel fier et courageux. Les derniers, restant en embuscade sur les bords de la rivière, ou s'accroupissant dans leurs canots, sont ordinairement petits et mal conformés; ils ont des jambes cagneuses, des chevilles épaisses, de larges pieds plats. Ils sont également inférieurs en force musculaire et en activité à leurs confrères des Prairies.

Ayant fait connaître ces particularités concernant les Indiens des environs, nous allons revenir aux intérêts immédiats du Tonquin et de son équipage.

On chercha de nouveau M. Fox et sa troupe,

mais avec aussi peu de succès, et l'on y renonça enfin. Cependant le Capitaine et quelques-uns des Partners remontèrent la rivière, dans la grande chaloupe, jusqu'à une certaine distance, afin de trouver un emplacement convenable pour l'établissement projeté. Leurs vieilles jalousies et leurs différends continuaient. Ils ne pouvaient s'accorder dans leur manière de voir, et le Capitaine s'opposait absolument à ce qu'on choisît un endroit situé trop haut sur la rivière. Ils revinrent donc d'assez mauvaise humeur à la baie de Baker. Les Partners proposèrent d'aller visiter le rivage opposé, mais le Capitaine était impatient de continuer sa route : il pensait que toutes ces excursions ne servaient qu'à perdre du temps. Il se décida donc à débarquer tout d'un coup ; à construire un abri pour y déposer la partie de la cargaison qui était destinée à l'établissement, et, ayant débarrassé son vaisseau de ses hôtes incommodes, à poursuivre son voyage côtier, conformément aux instructions.

En conséquence, le jour suivant, et sans se donner la peine de consulter les Partners, il débarqua dans la baie de Baker, et commença à élever un hangar pour y déposer la charpente, le gréement, l'équipement et l'approvisionnement du schooner, qui devait être construit pour l'usage de l'établissement.

Cette soudaine détermination de l'obstiné Capitaine offensa grièvement M. Mac Dougal, qui, étant le procurateur et le représentant de M. Astor, se regardait maintenant comme le chef de la colonie. Dès le même jour (5 avril) il partit pour le rivage méridional avec M. David Stuart. N'ayant plus à disputer contre le Capitaine, ils trouvèrent bientôt un endroit qui leur parut convenable pour l'établissement de leur comptoir. C'était une pointe de terre appelée la Pointe George, où il y avait un bon havre, et où des vaisseaux de deux cents tonneaux pouvaient approcher à moins de cent cinquante pieds du rivage.

Une journée fut ainsi profitablement employée. Le lendemain les Partners repassèrent la rivière et débarquèrent sur le côté septentrional, afin de visiter le village des Chinooks, situé plusieurs milles au-dessus de l'endroit où le Tonquin était mouillé. Ils furent reçus avec grande hospitalité par le chef de ces Indiens. C'était un vieux Sauvage rusé, qui n'avait qu'un œil, et qui se nommait Comcomly. Il figurera souvent dans cette narration. Chaque village forme une sorte de petite souveraineté gouvernée par un chef, qui n'a cependant que peu d'influence, excepté quand il possède de grandes richesses, c'est-à-dire des canots, des esclaves et des femmes. Plus un chef, en effet, a de femmes, plus c'est un grand chef.

Nous ne savons pas combien en possédait le potentat borgne, mais il avait certainement une influence considérable, non seulement sur sa propre tribu, mais sur celles du voisinage.

Puisque nous avons parlé d'esclaves, nous remarquerons que l'esclavage existe parmi plusieurs tribus à l'ouest des Montagnes Rocheuses Les esclaves sont bien traités tant qu'ils sont en bonne santé, seulement on les occupe à toute sorte de travaux bas et pénibles; mais s'ils deviennent inutiles par maladie ou par vieillesse, ils sont tout-à-fait négligés; on les laisse périr de besoin, et après leur mort on ne rend aucun devoir à leurs restes.

Une singulière coutume existe, non seulement parmi les Chinooks, mais aussi chez la plupart des tribus de cette partie de la côte; elle consiste à aplatir le front des enfants. L'opération nécessaire pour produire cette difformité commence aussitôt après la naissance. L'enfant est couché dans une auge de bois, faisant office de berceau. L'endroit où sa tête repose est plus élevé que le reste : on place un bourrelet sur son front, on met par-dessus un morceau d'écorce, et on serre le tout avec des cordes qui passent dans des trous percés de chaque côté de l'auge. Comme la pression de la tête entre le bourrelet et la planche est graduelle, il ne paraît pas qu'elle soit fort péni-

ble ; mais la figure de l'enfant, dans cet état, est ridiculement hideuse. « Ses petits yeux noirs étant forcés à saillir par l'étroitesse des bandages, ressemblent, dit-on, à ceux d'une souris étranglée dans une trappe. »

Une année de compression, environ, est suffisante pour produire l'effet désiré. Au bout de ce temps, l'enfant sort de ses ligamens avec une tête tout à fait aplatie, et la conserve ainsi conformée jusqu'à la fin de ses jours. Il faut remarquer que cet aplatissement de la tête a une certaine signification aristocratique, comme la mutilation des pieds chez les dames chinoises; c'est, pour le moins, un signe de liberté, car il n'est permis à aucun esclave de gratifier ses enfants de cette difformité désirable. Les esclaves sont tous, par conséquent, des *Têtes-rondes*.

Les deux Partners passèrent très agréablement une partie de la journée avec ces dignes Sauvages. Mac Dougal, qui était quelque peu vain de son rang officiel, leur avait fait entendre qu'ils étaient deux chefs d'une grande compagnie commerçante qui devait s'établir dans le pays. Le chef aborigène, qui malgré la perte de son œil avait la vue fort pénétrante, et qui avait quelquefois trafiqué avec des Blancs, aperçut immédiatement l'avantage qu'il trouverait à gagner l'amitié de deux hôtes aussi importants. Il les régala donc de son

mieux avec du saumon et du wappatoo. Le lendemain les Partners se préparèrent à retourner au vaisseau, selon leurs promesses. Ils avaient à traverser près de trois lieues d'une baie ouverte ; le vent était frais, les vagues fortes. Comcomly leur fit des représentations sur le danger auquel ils allaient s'exposer ; mais ils étaient décidés et lancèrent leur bateau. L'habile chef les suivit, à quelque distance, dans son canot. A peine avaient-ils ramé un quart de lieue, quand une vague brisa sur le bateau et le renversa. Ils étaient en danger imminent de se noyer, surtout Mac Dougal, qui ne savait pas nager, lorsque Comcomly vint en bondissant sur les vagues, dans son léger canot, et les arracha de leur tombe humide.

Ils furent conduits sur la rive. On y alluma du feu, leurs vêtements furent séchés, et ensuite Comcomly les ramena dans son village. Là il fit tout ce qu'il put pour les amuser, pendant trois jours qu'ils y furent retenus par le mauvais temps. Ses gens dansèrent en leur présence ; ses femmes et ses filles s'efforcèrent, par toutes les séductions de leur sexe, de trouver grâce devant eux ; quelques-unes même se peignirent avec de l'argile rouge et s'oignirent d'huile de poisson, pour donner plus de lustre à leurs charmes. Il paraît que M. Mac Dougal avait un cœur susceptible de céder à l'influence du beau sexe. Nous ne

savons pas au juste s'il fut ou non touché ce jour là, mais on verra dans le cours de cet ouvrage que l'une des filles de l'hospitalier Comcomly fit la conquête du grand Éri de la Compagnie américaine des Fourrures.

Quand le vent fut apaisé et que la mer fut devenue tranquille, le chef borgne des Chinooks fit équiper son canot de cérémonie, et conduisit ses hôtes au vaisseau. Ils y furent reçus avec joie, car on avait ressenti des appréhensions sur leur destinée. Comcomly et ses gens furent régalés à bord du Tonquin, et libéralement récompensés de leur hospitalité ainsi que de leurs bons services. Ils retournèrent chez eux grandement satisfaits, après avoir promis de rester amis et fidèles alliés des hommes blancs.

CHAPITRE IX.

Pointe George. — Fondation d'Astoria. — Visiteurs indiens. — Leur réception. — Le Capitaine taboue le vaisseau. — Départ du Tonquin. — Réflexions sur la conduite du capitaine Thorn.

D'APRÈS les rapports des deux Partners explorateurs, on décida que le comptoir serait établi sur la Pointe George. Il est vrai qu'eux-mêmes n'étaient point parfaitement satisfaits de cette situation et désiraient continuer leurs recherches, mais le capitaine Thorn, impatient de débarquer sa cargaison et de continuer son voyage, protesta résolument contre ce qu'il appelait de « nouvelles parties de plaisir. »

En conséquence, le 12 avril, la chaloupe fut chargée de toutes les choses nécessaires, et seize personnes s'y embarquèrent pour commencer l'établissement. Le Tonquin devait les suivre aussitôt que le havre aurait été sondé.

Ayant traversé la vaste embouchure de la rivière, nos aventuriers débarquèrent et campèrent au fond d'une petite baie située en dedans de la Pointe George. La situation choisie pour le poste fortifié était sur une élévation qui faisait face au nord; de là on découvrait tout le bras de mer, ses barres sablonneuses, ses brisants tumultueux, et sur la gauche, le Cap Désappointement, éloigné

de cinq lieues. Le pays environnant avait toute la fraîcheur du printemps ; les arbres étaient couverts de leurs jeunes feuilles ; le temps était superbe, et toute la nature semblait magnifique à des hommes qui sortaient d'une longue prison à bord d'un vaisseau. Peu de temps après, le Tonquin fit route à travers le difficile chenal et vint mouiller dans la petite baie ; il fut salué du camp par trois volées de mousqueterie et par trois acclamations : il rendit le salut par trois acclamations et trois coups de canon.

Une partie des hommes s'occupèrent alors d'abattre les arbres, d'arracher les buissons, et de déterminer l'emplacement sur lequel le magasin à poudre, la maison d'habitation et les magasins allaient être construits de troncs d'arbres, et couverts d'écorce. D'autres hommes débarquaient les pièces nécessaires pour la construction du vaisseau caboteur, et s'occupaient à les réunir ; d'autres, enfin, préparaient un jardin pour y planter les semences des divers végétaux. Il s'agit alors de donner un nom à cet embryon de métropole. Celui du fondateur et du soutien de l'entreprise se présenta naturellement, et la ville future fut appelée Astoria.

Les Indiens du voisinage arrivaient en foule. Quelques-uns apportaient, pour trafiquer, des peaux de loutre de terre et de mer ; d'autres

venaient pour observer et pour satisfaire leur curiosité, car on dit qu'ils la poussent jusqu'à l'impertinence : mais une portion assez considérable n'avait pas d'autre but que de dérober, les lois du *meum* et du *tuum* étant peu respectées par eux. Parmi ceux qui entouraient le vaisseau dans leurs canots, on distinguait le chef Chinook, Comcomly, et ses sujets liges. Ceux-ci étaient bien reçus par Mac Dougal, enchanté de commencer ses fonctions et d'acquérir de l'importance aux yeux de ses futurs voisins. La confusion qu'ils causaient sur le navire, et le désordre que ce petit trafic introduisait dans la cargaison, échauffaient la bile du Capitaine, qui avait un souverain mépris pour le chef borgne et pour toute sa suite. Il se plaignait hautement de ce que son vaisseau était encombré par une nuée de mendiants indiens qui n'avaient pas une peau à vendre. A la fin il défendit positivement tout commerce à bord. M. Mac Dougal se décida alors à débarquer et à établir ses quartiers au campement, où il pourrait sans contrôle exercer ses droits et jouir de sa dignité.

Cependant les discussions des deux pouvoirs rivaux continuaient, mais principalement par lettres. Les jours, les semaines s'écoulaient, et les magasins nécessaires pour recevoir la cargaison n'étaient pas encore prêts. Le vaisseau était re-

tenu dans le port, et le Capitaine était fatigué par des demandes répétées des différents articles nécessaires pour l'établissement ou pour le trafic avec les Naturels. Il s'ensuivit une correspondance pleine d'aigreur, dans laquelle le Capitaine se plaignait amèrement du temps perdu en parties de plaisir (nom qu'il donnait aux expéditions exploratrices), et de celui consumé à préparer le terrain d'un potager, au lieu de débarrasser son vaisseau. A la fin cependant ces différends furent ajustés sinon à la satisfaction, du moins à l'aquiescement de toutes les parties. La portion de la cargaison destinée à l'usage d'Astoria fut débarquée, et le vaisseau se trouva libre de continuer son voyage.

Le Tonquin devant suivre la côte vers le nord pour faire le commerce des pelleteries dans différents havres, et toucher à Astoria, à son retour en automne, il fut décidé à l'unanimité que M. Mac Kay s'y embarquerait, comme subrécargue, et emmènerait M. Lewis comme clerc. Le vaisseau appareilla, le 1er juin, mais il fut retenu pendant plusieurs jours dans la baie de Baker par les vents contraires. Cependant, dans la matinée du 5, une belle brise enfla ses voiles, et il partit légèrement pour son fatal voyage, d'où il ne devait jamais revenir!

En revisant la conduite du capitaine Thorn,

en examinant sa correspondance chagrine et quelquefois fantasque, l'impression totale qui en reste est décidément en sa faveur. On peut sourire de sa simplicité et du peu d'étendue de son esprit, qui lui faisaient regarder comme frivoles toutes les choses en dehors de sa profession, qui lui faisaient prendre en dédain la vanité de quelques uns de ses coadjuteurs et les recherches littéraires ou scientifiques de quelques autres : mais cependant on ne peut s'empêcher d'applaudir à son consciencieux dévouement pour les intérêts de son commettant, et pour ce qu'il considérait comme le véritable but de l'entreprise dans laquelle il était engagé. Il méritait certainement d'être blâmé, en quelques circonstances, pour l'aspérité de ses manières et la nature arbitraire de ses mesures; mais beaucoup de ce qu'il y aurait à reprendre dans cette partie de sa conduite peut être attribué aux rigides notions de devoir qu'il avait acquises dans l'école tyrannique d'un vaisseau de guerre, aussi bien qu'à la manière si différente dont ses compagnons et lui interprétaient les instructions de M. Astor. En outre son esprit semble avoir été presque dérangé par les soupçons qu'il avait conçus relativement à la loyauté de ses associés: et pourtant, sur ce point, il y avait encore des circonstances qui pouvaient en quelque sorte le justifier. Les relations des

États-Unis et de la Grande-Bretagne étaient en ce moment dans un état critique. Plusieurs des Partners étaient Anglais, et si la guerre venait à éclater, ceux-ci pouvaient être disposés à abandonner le pavillon sous lequel ils servaient momentanément. Leur démarche auprès du ministère anglais à New-York montre avec quels sentiments douteux ils s'étaient embarqués dans l'entreprise. Ils avaient été employés par la Compagnie du Nord-ouest et pouvaient vouloir se rallier à elle, si les événements venaient menacer dans son enfance la colonie de M. Astor. Nous avons appris, en outre, de la bouche même d'un des Partners, que quelques uns d'entre eux, qui étaient jeunes et étourdis, s'amusaient méchamment à tourmenter le soupçonneux Capitaine par des entretiens mystérieux et par des actions qu'il ne pouvait s'expliquer.

Nous citons ces circonstances pour excuser les suppositions du Capitaine Thorn, car autrement on pourrait les trouver étranges et extravagantes. Nous sommes convaincu que la plupart des Partners étaient parfaitement fidèles et méritaient la confiance qui avait été placée en eux. Cependant l'honnête Capitaine n'avait pas toujours tort, et la suite prouvera qu'il s'était formé une opinion assez juste concernant l'intégrité du superbe Mac Dougal.

CHAPITRE X.

Bruits inquiétants. — Une reconnaissance. — Préparatifs pour l'établissement d'un comptoir. — Une visite inattendue. — Un espion dans le camp. — Expédition dans l'intérieur. — Rives de la Colombia. — Mont des Cercueils. — Sépultures indiennes. — La terre des Esprits. — La vallée de la Colombia. — La Pointe Vancouver. — Chutes et Rapides. — Un grand marché aux poissons. — Le village de Wish-Ram. — Différence entre les Indiens pêcheurs et les Indiens chasseurs. — Effets des habitudes du commerce sur le caractère des Indiens. — Poste établi sur l'Oakinagan.

Tandis que les Astoriens étaient activement occupés à terminer leur comptoir et leur fort, un Indien de la partie supérieure de la rivière leur raconta qu'une trentaine d'hommes blancs avaient paru sur les rives de la Colombia et bâtissaient des maisons au second rapide. Cette dernière circonstance causa beaucoup d'inquiétude. Nous avons déjà dit que la Compagnie du Nord-ouest avait établi des postes à l'ouest des Montagnes Rocheuses, dans une contrée appelée par elle Nouvelle-Calédonie, et qui, s'étendant du 52e au 55e degré de latitude nord, appartient au territoire anglais. On craignait qu'elle ne cherchât à s'avancer maintenant dans les limites améri-

caines, et à s'emparer de la partie supérieure de la rivière, pour devancer la Compagnie américaine dans le commerce des environs. En ce cas on pouvait prévoir des disputes sanglantes, comme celles qu'avaient engendrées autrefois les rivalités des anciennes Compagnies de Fourrures.

Quelques hommes furent chargés de remonter la rivière et de s'assurer de la vérité de ce récit. Ils allèrent jusqu'au pied du premier rapide, éloigné d'environ 66 lieues; mais rien n'annonçait que des hommes blancs se fussent établis dans le voisinage.

Cependant, peu de temps après leur retour, on apprit positivement par deux Indiens errants que la Compagnie du Nord-ouest avait effectivement élevé un comptoir sur la rivière Spokan, qui tombe dans la branche septentrionale de la Colombia.

Ce qui rendait cette circonstance plus fâcheuse, c'était que les Astoriens, vu leur petit nombre actuel et les besoins de leur établissement, ne pouvaient pas détacher assez de monde pour pénétrer dans le pays de différents côtés, de manière à s'assurer le commerce de l'intérieur.

On résolut cependant de lancer un contre-poids à ce comptoir du Spokan, et l'un des Partners, M. David Stuart, se prépara à partir avec huit hommes et un petit assortiment de marchandises.

Deux Indiens, qui connaissaient le pays, promirent de le mener dans un endroit abondant en castors, et peu distant du Spokan. Si M. David Stuart trouvait les Indiens bien disposés, et la situation avantageuse, il devait s'y établir pour quelque temps.

Le 15 juillet, comme M. Stuart était prêt à s'embarquer, on aperçut un canot qui se dirigeait vers le havre et qui était conduit par neuf Blancs. On fit beaucoup de suppositions relativement à ces étrangers, car il était encore trop tôt pour qu'ils pussent appartenir à la caravane qui devait traverser les montagnes, sous la conduite de M. Hunt. Lorsque le canot se fut approché on distingua l'étendard britannique, et quand il eut abordé, un de ceux qui le montaient s'avança et s'annonça comme M. David Thompson, astronome et partner de la Compagnie du Nord-ouest. D'après son récit, il s'était mis en route l'année précédente pour traverser les Montagnes Rocheuses, avec une troupe assez forte et une provision de marchandises à l'usage des Indiens. Une portion de son monde l'avait abandonné avant de passer les Montagnes, et était retourné au comptoir septentrional le plus voisin, emportant la plus grande partie des marchandises. Il avait persisté cependant à pousser en avant avec huit hommes, qui lui étaient restés fidèles. Ils avaient dépassé les

régions les plus élevées, et étant arrivés auprès des sources de la Colombia, ils y avaient construit un canot de cèdre, dans lequel ils venaient d'atteindre Astoria.

C'était là, en effet, la troupe dépêchée par la Compagnie du Nord-ouest, pour prendre les devants sur M. Astor, en établissant un comptoir à l'embouchure de la Colombia. Il paraît, d'après ce qu'on apprit ensuite par d'autres voies, que M. Thompson avait fait ce voyage en grande hâte, entrant dans tous les villages indiens qu'il rencontrait sur son passage, y laissant des drapeaux anglais, les plantant même au confluent des rivières, et proclamant formellement qu'il prenait possession du pays pour la Compagnie du Nord-ouest et au nom du roi de la Grande-Bretagne. Comme son plan originaire avait été dérangé par la désertion de son monde, il est probable qu'il descendit la rivière pour reconnaître si l'établissement américain était commencé.

M. Thompson était, sans aucun doute, le premier Blanc qui eût parcouru la branche septentrionale de la Colombia, à partir d'un point aussi rapproché de sa source. Lewis et Clarke avaient suivi sa branche méridionale nommée rivière de Lewis, et n'avaient rejoint le cours principal de la Colombia qu'à la fourche, qui est éloignée de son embouchure d'environ cent trente lieues.

Quoique M. Thompson ne dût guère être considéré avec plus de faveur qu'un espion, il fut reçu avec grande cordialité par M. Mac Dougal, qui avait un faible caché pour toute la Compagnie du Nord-ouest. Il fut invité à loger dans l'établissement, et y fut parfaitement bien traité, ainsi que tout son monde. Bien plus : comme il se trouvait un peu à court, il fut approvisionné par M. Mac Dougal de marchandises et de vivres pour son retour à travers les Montagnes, malgré les observations de M. David Stuart, qui ne pensait pas que le but de sa visite lui donnât droit à aucune faveur.

Le 23 juillet M. Stuart s'embarqua pour son expédition dans l'intérieur. Sa brigade, suivant l'expression consacrée parmi les pelletiers canadiens, se composait de quatre Clercs, MM. Pillet, Ross, Mac Lennox et Montigny; de deux Voyageurs canadiens et de deux Naturels des îles Sandwich. Ils avaient trois canots bien chargés de provisions, de marchandises et des autres objets nécessaires pour un comptoir.

M. Thompson se mit en route avec eux, pour retourner directement à Montréal. Les Partners d'Astoria le chargèrent d'une courte lettre pour M. Astor, afin de l'informer qu'ils étaient arrivés à l'embouchure de la Colombia, et n'avaient point encore entendu parler de M. Hunt. La petite

escadrille de canots mit à la voile avec une brise favorable et dépassa bientôt Tongue-Point, promontoire long, élevé, rocailleux et boisé, qui s'avance beaucoup dans la rivière. En face de ce promontoire, sur la rive septentrionale, est une baie profonde où le vaisseau la Colombia avait mouillé lors de la découverte de la rivière, et qui, ayant pris le nom du commandant de ce navire, s'appelle encore la baie de Gray.

A partir de cet endroit, la rivière, pendant vingt-trois lieues, s'étend généralement vers le sud-est. Elle varie de largeur, mais elle est navigable pour des vaisseaux de trois cents tonneaux. Les rives, en quelques endroits, sont couvertes de rochers élevés, au pied desquels se trouvent des îles marécageuses, submergées de temps en temps, et ombragées de saules, de peupliers, et d'autres arbres qui aiment un sol d'alluvion. Quelquefois les montagnes s'éloignent et font place à de magnifiques plaines, à de nobles forêts. Tandis que les bords de la rivière sont parés d'arbres dont le feuillage est caduc, les hauteurs escarpées sont couvertes de pins majestueux, de sapins gigantesques, dont quelques uns ont deux ou trois cents pieds de hauteur, et une circonférence proportionnée. C'est avec ces arbres que les Indiens construisent leurs grands canots et leurs pirogues.

Nos voyageurs remarquèrent en passant, sur

le côté septentrional de la rivière, un rocher isolé qui s'élève du milieu d'un sol marécageux, à cent quarante pieds de hauteur, et qui ne se lie en aucune façon avec les montagnes environnantes. Ce rocher est fort révéré par les Indiens du voisinage : ils aiment à y placer leur sépulture. Les mêmes attentions qu'ont pour leurs morts les Indiens chasseurs des Prairies s'observent aussi chez les peuples ichthyophages des rivières et des bords de la mer. Les premiers enterrent dans le même *tumulus* le chasseur et son cheval favori. Son arc et ses flèches sont déposés à ses côtés, afin qu'il se trouve tout armé pour les *heureuses chasses* de la terre des Esprits : les derniers enveloppent le mort dans son manteau de peau, et le déposent dans son canot avec sa rame, son harpon et ses autres instruments de pêche : il est alors placé sur le sommet de quelque éminence afin qu'il puisse apercevoir encore la rivière, la baie ou le lac qu'il fréquentait. Il se trouve ainsi équipé de manière à pouvoir naviguer sur les cours d'eau tranquilles, sur les lacs riants, abondants en poisson et en gibier aquatique, qui sont réservés, dans l'autre monde, à ceux qui se sont conduits dans celui-ci comme de bons fils, de bons époux, de bons pères, et surtout comme de bons pêcheurs.

Le rocher isolé dont nous venons de parler

présentait un spectacle de ce genre. Le sommet était couvert de nombreux cadavres, déposés dans leurs canots, et autour desquels s'élevaient, sur des perches, des trophées, ou plutôt des offrandes funéraires, composées de colifichets, de vêtements, de paniers de racines, et d'autres objets à l'usage du défunt. Un sentiment de vénération protége ces lieux sacrés contre les vols et les insultes. Les amis du défunt, et principalement les femmes, s'y rendent le matin et le soir, pendant quelque temps après son trépas, chantant sa chanson de mort et poussant de bruyantes lamentations.

Les premiers explorateurs de la rivière donnèrent à ce rocher le nom de Mont des Cercueils (Mount Coffin), à cause du grand nombre de canots qu'ils aperçurent sur son sommet.

Au delà de ce roc, et sur la rive droite de la Colombia, se trouve l'embouchure d'une rivière qui semble prendre sa source dans une montagne couverte de neige, qu'on aperçoit au loin. Le nom indien de cette rivière est Cowleskee. Quelques lieues au delà, nos voyageurs atteignirent la grande vallée colombienne qui a reçu son nom de MM. Lewis et Clarke. Elle a vingt lieues de largeur, et s'étend au loin vers le sud-sud-ouest, entre deux rangées parallèles de montagnes qui la bornent à l'est et à l'ouest.

Au centre de cette vallée coule une rivière large et charmante, nommée le Wallamot; elle serpente pendant une centaine de lieues dans une solitude qui n'avait pas été explorée jusqu'alors. La position abritée de cette immense vallée modifie évidemment son climat. Elle est admirablement fertile, entrecoupée de lacs, d'étangs, de vertes prairies, ombragée de superbes bouquets de bois, et habitée par plusieurs tribus.

Environ trois lieues au-dessus de l'embouchure de cette rivière, l'escadrille arriva à la Pointe Vancouver, ainsi nommée en honneur de ce célèbre navigateur, lorsque son lieutenant Broughton explora la Colombia. Là se trouve, dit-on, un des plus beaux paysages de la contrée : c'est une charmante prairie, traversée par une eau limpide où se jouent mille oiseaux aquatiques. Des coteaux riants, couverts de forêts verdoyantes, l'entourent comme une ceinture, tandis qu'à l'horizon s'élèvent les pics majestueux du mont Hood, toujours blanchis par une neige éternelle. Le mont Hood est le dernier jalon signalé par les premiers explorateurs de la Colombia.

La Pointe Vancouver est à environ trente-trois lieues d'Astoria. Le reflux de la marée cesse d'y être perceptible, mais des vaisseaux de deux à trois cents tonneaux peuvent y remonter. Les canots commandés par M. Stuart avaient été trois

ou quatre jours à l'atteindre ; mais nous n'avons pas cru nécessaire de noter leur progrès jour par jour, ni leur campement de chaque nuit.

Après la Pointe Vancouver la rivière tourne vers le nord-est. Son cours, qui devient plus rapide, est alors resserré par quelques îles et par de fréquents bancs de sable. Les îles renferment ordinairement des étangs, et sont, en certaines saisons, peuplées de cygnes, d'oies, de grues, de mouettes, de pluviers et d'autres oiseaux sauvages. Les rives de ces îles sont basses et couvertes d'arbres entrelacés de vignes et de broussailles si serrées qu'on peut à peine y pénétrer.

Environ dix lieues au delà de la Pointe Vancouver, les montagnes se rapprochent encore, des deux côtés de la rivière, et l'encaissent entre d'épouvantables rochers couverts de sapins et de cyprès (*cupressus thuyoïdes,* Linn.), du milieu desquels s'échappent d'imposantes cascades, parmi des nuages de vapeur. Un de ces rochers, curieusement dégradé par le temps et par les pluies, a l'apparence d'une forteresse ruinée, s'avançant en saillie sur la rivière, avec ses tours et ses créneaux, du sommet desquels deux petites cascades tombent de cent quarante pieds de hauteur.

La turbulence et la rapidité du courant augmentant continuellement à mesure que les canots avançaient, nos voyageurs reconnurent qu'ils ap-

prochaient des grandes obstructions de la rivière. Ils arrivèrent enfin à l'île des Fraises (Strawberry), ainsi nommée par Lewis et Clarke, et qui est située au pied du premier rapide. Cette partie de la Colombia ayant été le théâtre de divers événements que nous devons rapporter, nous en allons donner immédiatement une description générale.

Les chutes ou cataractes de la Colombia sont situées à soixante lieues environ au-dessus de son embouchure. Quand on descend en aval de la source on rencontre d'abord une cascade perpendiculaire, d'une vingtaine de pieds, après laquelle la rivière coule rapidement pendant un tiers de lieue, entre des îles et des blocs de rochers. Elle fait alors un autre saut de huit pieds, divisé en trois nappes par deux rochers. Près d'une lieue au-dessous de cette chute, l'eau se répand dans un vaste bassin, qui semble barré par une rangée de rocs noirs et perpendiculaires. Cependant un courant se dirige diagonalement vers la gauche de cette digue, où se trouve une ouverture large de cent vingt pieds. Toute la masse de la rivière s'y précipite en rugissant, et continue, jusqu'à une certaine distance, à gronder et à tourbillonner de la manière la plus effrayante. Les intrépides explorateurs de la Colombia, Lewis et Clarke, passèrent sains et saufs, dans leurs bateaux,

à travers cet effroyable écluse : le danger qu'ils couraient ne provenait point des rochers, mais de l'agitation de l'eau et des tourbillons.

A la distance d'une demi-lieue de cet étroit canal, il y a un rapide, formé par deux îles rocheuses : une bonne demi-lieue plus loin se trouve une seconde grande chute, formée par une barrière de rochers de vingt pieds de haut, qui s'étendent presque d'une rive à l'autre. La rivière est ensuite comprimée de nouveau dans un canal de cinquante à cent pieds de large, qu'elle s'est ouvert à travers une masse de rochers noirs, et dans lequel elle bouillonne et mugit avec fureur pendant une lieue. Cet endroit s'appelle le Long Détroit.

Là se trouve la grande pêcherie de la Colombia. Au printemps, quand l'eau est haute, les saumons remontent la rivière en nombre incroyable. Lorsqu'ils passent par ce détroit, les Indiens, debout sur les rochers ou sur des échafauds de bois dressés en saillie sur la rive, les ramassent et les jettent sur le rivage, au moyen de petits filets, étendus sur des cerceaux et attachés à de longues perches.

Les saumons sont alors préparés et empaquetés d'une manière particulière. Après les avoir vidés on les expose au soleil, sur des échafauds élevés au bord de la rivière. Quand ils sont suffisamment

séchés on les pile entre deux pierres, on les comprime le plus possible, et on les met dans des paniers de gazon tressé, garnis de peaux de saumon, et longs d'environ deux pieds sur un de large. Douze de ces paniers sont empaquetés ensemble. On les serre étroitement, on les enveloppe de nattes, et on les ficelle. Enfin, ces paquets sont placés dans un endroit sec, et recouverts encore de nattes. Chacun d'eux contient de 90 à 100 livres (pounds) de saumon séché, qui, dans cet état, se conserve plusieurs années.

Nous avons répété les détails donnés à ce sujet par les premiers explorateurs, parce qu'il est bien rare de trouver chez les Naturels l'intelligence qui a présidé à l'arrangement de cet objet de trafic. Par la même raison, nous ferons une mention spéciale du village de Wish-Ram situé à l'entrée du Long Détroit, et qui est le seul exemple d'un *emporium* aborigène. Là, les saumons, pris dans les rapides voisins, sont *emmagasinés* pour attendre les chalands. Là, les tribus des bouches de la Colombia apportent les poissons de mer, les racines, les baies, et principalement le wappatoo, qu'elles ont recueillis dans leurs contrées; enfin les marchandises et les colifichets qu'elles ont obtenus des vaisseaux qui visitent de temps en temps leurs côtes. Là aussi, les tribus des Montagnes Rocheuses amènent des chevaux, de

l'herbe d'ours (bear-grass), du quamash [1], et diverses autres marchandises de l'intérieur. Les marchands pêcheurs des chutes, agissant comme courtiers ou facteurs, revendent les marchandises des montagnes aux habitants de la plaine, et *vice versâ*. Leurs paquets de saumon pilé entrent largement dans ce système d'échange. Transportés dans des directions différentes, ils parviennent jusqu'au camp des Indiens chasseurs de l'intérieur, et jusqu'au vaisseau des marchands blancs qui touchent accidentellement sur la côte.

Nous avons déjà remarqué certaines différences produites entre les tribus indiennes par leur régime et par leur manière de vivre; elles ne sont nulle part plus apparentes qu'aux chutes de la Colombia. Les Indiens de cette grande foire aux poissons sont représentés, par les premiers explorateurs, comme plus gras et plus polis, mais moins hardis et moins actifs que les habitants des montagnes et des prairies, qui vivent de leur chasse, et que ceux des parties plus élevées de la rivière, qui sont obligés, par la rareté du poisson, de déterrer des racines et de chasser le daim. Quand un Indien des pays supérieurs est trop paresseux pour chasser, et que cependant il aime

[1] Quamash, racine bulbeuse qui croît spontanément, et en grande abondance, dans les plaines.

à bien vivre, il se rend aux rapides pour y trouver l'abondance sans fatigue.

« Tels sont, dit un honnête pelletier dont le journal est sous nos yeux, tels sont les mauvais chiens dont la pêcherie est peuplée; de sorte qu'on peut la regarder, ainsi que nos grandes cités, comme le quartier général des mauvais principes. »

L'habitude du trafic et l'avidité du gain répandent jusque dans la solitude leur influence corruptrice, et cette influence se fait surtout remarquer chez les membres de cet *emporium* aborigène.

Le même pelletier les dénonce comme « des coquins impudents qui volent ce qu'ils peuvent, et pillent les faibles détachements qui tombent en leur pouvoir ».

On verra plus tard, quand nous aurons occasion de passer à Wish-Ram et de naviguer sur les rapides, que ce n'était point là une calomnie.

Pour le présent, nos voyageurs continuèrent sans être molestés le pénible passage de cette partie de la rivière et de ses différents portages, après quoi ils se trouvèrent dans une eau tranquille.

Pendant cent ou cent-trente lieues, les deux brigades remontèrent ensemble la Colombia sans empêchements matériels. M. Thompson semblait

prendre grand intérêt au succès de M. Stuart, et lui montrait de temps en temps des endroits favorables, à ce qu'il disait, pour l'établissement de son comptoir.

M. Stuart, qui se défiait de sa sincérité, feignit à la fin d'adopter son avis, et ayant pris congé de lui, s'arrêta comme pour s'établir, tandis que M. Thompson continuait sa course vers les Montagnes. Mais aussitôt qu'il le crut à une certaine distance, il se remit en marche, sous la conduite de deux Indiens, et il ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé à environ quarante-six lieues de la rivière Spokan. Là, il se crut assez rapproché de l'établissement rival pour pouvoir le tenir en bride.

L'endroit qu'il choisit pour son comptoir était une pointe de terre, formée par la jonction de l'Oakinagan avec la Colombia, et qui avait environ une lieue de longueur, sur deux tiers de lieue de largeur. L'Oakinagan prend sa source dans un grand lac situé à environ cinquante lieues à l'ouest de son embouchure dans la Colombia. A l'endroit de leur réunion, les deux rivières sont bordées par d'immenses prairies, couvertes d'herbages, mais dépourvues de bois. La presqu'île elle-même était ornée de fleurs sauvages de toutes les couleurs, dans lesquelles une multitude d'oiseaux mouches « festoyaient du matin jusqu'au soir. »

La situation de cette presqu'île paraissait favorable pour un comptoir : le climat était salubre, le sol fertile, les rivières bien empoissonnées, les Naturels paisibles et hospitaliers. Il y avait des communications faciles avec l'intérieur, par les eaux supérieures de la Colombia, et par le courant latéral de l'Oakinagan, tandis que la Colombia fournissait une grande route jusqu'à Astoria.

M. Stuart et ses compagnons ayant trouvé une grande quantité de bois flotté qui s'était arrêté dans les courbures de la rivière, commencèrent par construire une maison. Elle fut terminée en peu de temps, et ainsi se trouva établi le premier poste intérieur de la Compagnie. Nous y laisserons nos aventuriers pour revenir à ce qui se passait à l'embouchure de la Colombia.

CHAPITRE XI.

Alarme à Astoria. — Bruits de guerre. — Préparatifs de défense. — Destin tragique du Tonquin.

Le départ du Tonquin et celui du détachement de M. David Stuart avaient produit un changement frappant dans les affaires d'Astoria : les Naturels, qui avaient fourmillé autour de l'établissement, cessèrent successivement d'y venir, de sorte qu'à la fin on n'en apercevait plus un seul. On supposa d'abord qu'ils n'avaient plus de pelleteries à échanger; mais au bout de peu de temps le mystère fut expliqué d'une manière plus alarmante. On apprit que les tribus voisines complotaient de faire une attaque combinée contre les Blancs, maintenant que leur nombre se trouvait si fort réduit. Des guerriers s'étaient rassemblés dans une baie voisine, sous prétexte de pêcher des esturgeons; des flottes de canots devaient venir les rejoindre du nord et du midi. Comcomly lui-même, malgré son amitié déclarée pour M. Mac Dougal, était fortement soupçonné d'avoir pris part à cette ligue générale.

Alarmés par ces rumeurs, les Astoriens suspendirent leurs travaux ordinaires, pour construire

en toute hâte des ouvrages de défense. En peu de jours ils eurent entouré leur maison et leurs magasins d'une palissade de quatre-vingt-cinq pieds carrés, flanquée de deux bastions, sur lesquels ils montèrent quatre canons de quatre livres. Chaque jour ils faisaient l'exercice au de se rendre capables d'un service militaire. La nuit, ils rentraient dans leur forteresse, et plaçaient des sentinelles pour éviter toute surprise. De cette manière ils espéraient, en cas d'attaque, pouvoir tenir jusqu'à l'arrivée de la caravane que M. Hunt devait amener à travers les Montagnes, ou jusqu'au retour du Tonquin. Cependant ce dernier espoir devait être bientôt anéanti. Vers le commencement d'août une bande errante de Sauvages, du détroit de Juan de Fuca, vinrent à l'entrée de la Colombia pour pêcher des esturgeons. Ils apportaient de désastre ses nouvelles du Tonquin. D'abord les Astoriens ne voulurent pas les croire, mais elles furent malheureusement confirmées par une autre tribu, qui arriva quelques jours après. Nous raconterons les circonstances de cette fatale affaire, aussi exactement que nous le permettront les différentes versions qui nous en sont parvenues.

Nous avons déjà dit que le Tonquin était sorti, le 5 juin, de l'embouchure de la rivière. Le nombre total des personnes qui se trouvaient à bord

était de vingt-trois. Dans l'une des baies, le Capitaine trouva, sur un canot pêcheur, un Indien nommé Lamazee, qui avait déjà fait deux voyages le long de la côte, et qui connaissait un peu le langage des différentes tribus. Cet Indien consentit à s'embarquer sur le vaisseau en qualité d'interprète.

Le capitaine Thorn, cinglant vers le nord, arriva en peu de jours à l'île de Vancouver. Il mouilla dans le havre de Neweetee, malgré les avis de son interprète indien, qui insistait beaucoup sur le caractère perfide des habitants de cette partie de la côte. Un grand nombre de canots chargés de peaux de loutre marine arrivèrent aussitôt. Le jour était trop avancé pour commencer à trafiquer, mais M. Mac Kay débarqua accompagné de quelques hommes, tandis que six des Naturels restaient à bord pour servir d'otages. Mac Kay se rendit dans un grand village où résidait Wicananish, chef du territoire environnant. Il fut reçu avec de grandes protestations d'amitié, et traité de la manière la plus hospitalière. Le chef lui fit préparer, dans sa maison, une couche de peaux de loutres marines, et le décida à y passer la nuit.

Le lendemain matin, avant qu'il fût retourné au vaisseau, un grand nombre de Naturels s'y rendirent dans leurs canots pour trafiquer. A leur

tête étaient les deux fils de Wicananish. Comme ils apportaient une grande quantité de peaux de loutres marines, et qu'on pouvait espérer un commerce actif, le Capitaine n'attendit pas le retour de M. Mac Kay. Il fit déballer ses marchandises sur le pont, et ayant fait un séduisant étalage de couvertures, d'étoffes, de couteaux, de verroteries, d'hameçons, il se flattait d'en disposer promptement et avec profit. Cependant les Indiens n'étaient pas aussi empressés ni aussi simples qu'il l'avait supposé. Ils avaient appris des marchands qui passaient de temps en temps sur la côte la valeur des pelleteries et l'art de marchander. Ils étaient dirigés, d'ailleurs, par un chef rusé, nommé Nookamis, qui avait vieilli en trafiquant avec les marchands américains, et qui s'enorgueillissait de son habileté. Son opinion semblait régler le marché. Quand le Capitaine faisait, pour une peau, une offre qui lui semblait libérale, le malin vieillard la traitait avec mépris, et en demandait plus du double. Ses camarades prenaient tous exemple sur lui, et il n'était pas possible d'avoir une peau à un prix raisonnable.

Le vieux Sauvage, cependant, dépassa le but, faute de comprendre le caractère de l'homme avec lequel il traitait. Thorn était un honnête marin, rempli de franchise, qui n'avait jamais deux paroles ni deux prix, mais qui manquait de

patience, et qui ignorait complétement la petite chicane du commerce. Son caractère était plein d'une honnête fierté, et il regardait avec un souverain mépris toute la race sauvage. Renonçant donc à faire d'autres efforts pour s'entendre avec ses rusés chalands, il enfonça ses mains dans ses poches, et se mit à arpenter son pont dans un sombre silence. Le vieil Indien le suivait du haut en bas, lui présentant une peau de loutre à chaque tour, et le harcelant pour trafiquer. S'apercevant que cela ne servait à rien, il changea tout d'un coup de ton, et commença à railler le Capitaine sur les prix modiques qu'il avait offerts. C'en était trop pour la patience du loyal marin, qui n'avait jamais eu grand goût pour les plaisanteries, surtout quand elles se faisaient à ses dépens. S'étant retourné tout d'un coup vers son persécuteur, il lui arracha des mains la peau de loutre, la lui frotta sur le visage, et le chassa du vaisseau en accélérant sa retraite par des applications peu cérémonieuses. Cela fait, il renversa les pelleteries de droite et de gauche sur le pont, et rompit le marché de la manière la plus outrageante. Le vieux Nookamis retourna au rivage dans un accès de fureur. Shewish, l'un des fils de Wicananish, s'unissait à ses menaces de vengeance. Le vaisseau fut promptement abandonné par les Naturels.

Quand M. Mac Kay revint à bord, l'interprète

lui raconta ce qui s'était passé, et le supplia de persuader au Capitaine de mettre à la voile, parce que, d'après la connaissance qu'il avait du caractère orgueilleux de ces Indiens, il était sûr qu'ils voudraient tirer vengeance de l'affront qu'un de leurs chefs avait reçu. M. Mac Kay, qui lui-même avait quelque expérience des mœurs des Sauvages, alla trouver le Capitaine, qui se promenait encore sur le pont avec mauvaise humeur. Il lui représenta le danger auquel sa vivacité exposait le vaisseau, et le pressa de lever l'ancre. Le Capitaine reçut ce conseil avec légèreté, disant que ses canons et ses armes à feu étaient une garantie suffisante contre des Sauvages tout nus. De nouvelles remontrances ne servirent qu'à provoquer des répliques insultantes et de violentes altercations.

Cependant la journée se passa sans aucune apparence d'hostilités. Le soir venu, le Capitaine se retira dans sa cabine, sans prendre plus de précautions qu'à l'ordinaire.

Le lendemain, au point du jour, tandis que M. Mac Kay et le Capitaine dormaient encore, on vit arriver un canot dans lequel étaient vingt Sauvages commandés par le jeune Shewish. Ils n'avaient point d'armes; leurs manières étaient amicales; ils montraient des peaux de loutre, et faisaient signe de vouloir commercer. La précau-

tion recommandée par M. Astor, de n'admettre que peu d'Indiens à bord, avait été négligée depuis quelque temps : l'officier de garde, voyant que ceux-ci n'avaient pas d'armes, et n'ayant point reçu de nouveaux ordres, leur permit naturellement de monter sur le pont. Un autre canot arriva bientôt, dont l'équipage fut également admis. Peu après d'autres canots vinrent encore, et les Indiens grimpèrent sur le vaisseau de tous les côtés.

L'officier de garde commença à ressentir quelques inquiétudes. Il appela le Capitaine et M. Mac Kay. Lorsqu'ils arrivèrent sur le pont ils le trouvèrent encombré d'Indiens. L'interprète fit remarquer à M. Mac Kay que beaucoup d'entre eux portaient de petits manteaux de peaux, ajoutant qu'il les soupçonnait d'avoir des armes cachées. M. Mac Kay pressa le Capitaine de faire évacuer le vaisseau et de mettre à la voile. Celui-ci négligea encore cet avis, mais à la fin, voyant que de nouveaux canots quittaient sans cesse le rivage pour se joindre à tous ceux qui entouraient déjà le vaisseau, il commença à concevoir de la défiance et ordonna à quelques uns de ses gens de lever l'ancre, tandis que d'autres montaient dans les mâts pour déployer les voiles.

Les Indiens, décidés en apparence par le prochain départ du vaisseau, offrirent alors au Ca-

pitaine de trafiquer aux conditions qu'il lui plairait d'indiquer. Des échanges précipités commencèrent donc. Les couteaux étaient principalement recherchés. Aussitôt qu'un Sauvage en avait obtenu un, il s'éloignait et était remplacé par un autre chaland. Peu à peu ils se trouvèrent tous sur le pont, et tous avec une arme.

L'ancre était presque levée. Les voiles étaient déferlées, le Capitaine ordonna d'une voix haute et péremptoire de quitter le vaisseau. Un effroyable hurlement lui répondit. Des massues, des couteaux brillèrent de tous les côtés, et les Sauvages s'élancèrent sur leurs victimes.

Le premier qui tomba fut M. Lewis, le clerc du vaisseau. Il était appuyé, les bras croisés, sur un ballot de couvertures, lorsqu'il reçut dans le dos une blessure mortelle qui le jeta à bas du capot d'échelle.

M. Mac Kay, qui était assis sur le couronnement de la poupe, sauta sur ses pieds, mais fut immédiatement renversé par un coup de massue et jeté dans la mer, où il fut tué par les femmes qui se tenaient dans les canots.

Pendant ce temps, le Capitaine Thorn faisait une résistance désespérée. C'était un homme vigoureux autant que résolu, mais il était monté sans armes sur le pont. Shewish, le jeune chef, le choisit pour sa proie et s'élança sur lui dès le

commencement. Le Capitaine eut à peine le temps de saisir un couteau, avec lequel, d'un seul coup, il étendit le jeune Sauvage mort à ses pieds. Plusieurs des plus vigoureux guerriers de Shewish s'avancèrent alors pour le venger. Le Capitaine se défendit vigoureusement, donnant à droite et à gauche des coups formidables, et jonchant le gaillard d'arrière de morts et de blessés. Son but était de s'ouvrir un passage jusqu'à la cabine, où il y avait des armes à feu : mais il était entouré d'ennemis, couvert de blessures et affaibli par la perte de son sang. Il s'appuya un instant sur la roue du gouvernail : un coup de massue l'atteignit par-derrière et l'étendit sur le tillac. Il fut alors achevé à coup de couteaux et jeté à la mer.

Tandis que cela se passait sur le gaillard d'arrière, une effroyable mêlée avait lieu dans le reste du vaisseau. Les gens de l'équipage combattaient vigoureusement avec des couteaux, des piques et toutes les armes qu'ils avaient pu trouver dans le premier moment de surprise. Mais ils furent bientôt accablés par le nombre et massacrés sans merci.

Quant aux sept marins qui étaient montés dans les mâts pour déployer les voiles, ils contemplaient avec horreur le carnage qui se faisait au-dessous d'eux. N'ayant aucune arme, ils se laissè-

rent glisser par les manœuvres, dans l'espérance d'arriver entre les ponts. L'un d'eux tomba et fut immédiatement massacré; un second reçut un coup mortel dans le dos, en descendant ; un troisième, Stephen Weekes, l'armurier, fut mortellement blessé en pénétrant dans l'écoutille.

Les quatre restants parvinrent cependant dans la cabine, où ils trouvèrent M. Lewis encore vivant, quoique blessé à mort. Ayant barricadé la porte de la cabine, ils percèrent des trous dans la cloison, et avec les fusils et les munitions qui se trouvaient sous leur main, firent un feu bien nourri, qui débarrassa bientôt le pont.

Jusque là l'interprète indien, par qui furent rapportées ces particularités, avait été témoin oculaire du conflit; il n'y avait point pris de part, et avait été épargné par les Naturels comme étant de leur race. Dans la confusion du moment, il se réfugia avec eux dans les canots. Les restes de l'équipage sortirent alors, et déchargèrent quelques uns des canons, qui firent une exécution terrible parmi les canots, et forcèrent tous les Naturels de regagner le rivage.

Pendant le reste de la journée, épouvantés par l'effet des armes à feu, ils n'osèrent point retourner auprès du vaisseau ; la nuit même se passa sans qu'ils fissent aucune tentative. Quand le jour reparut, le Tonquin était encore à l'ancre

dans la baie; ses voiles détachées étaient ballottées par le vent, et il ne paraissait plus contenir personne. Au bout d'un certain temps, quelques Sauvages, prenant avec eux l'interprète, se hasardèrent à aller faire une reconnaissance. Ils ramèrent autour du vaisseau, en se tenant prudemment à distance, mais ils s'enhardirent peu à peu en le voyant tranquille et apparemment privé de vie. A la fin un homme se montra sur le pont, et l'interprète reconnut que c'était M. Lewis. Cet homme fit aux Sauvages des signes d'amitié, et les invita à monter sur le vaisseau. Ils furent long-temps à s'y décider; mais lorsqu'ils y grimpèrent enfin, ils n'y trouvèrent plus personne : M. Lewis était disparu après les avoir appelés. D'autres canots s'empressèrent alors d'entourer leur conquête. Les Sauvages montaient de tous les côtés; le pont en était encombré. Ils ne songeaient qu'au pillage, quand tout à coup, au milieu de leurs cris de triomphe, le vaisseau sauta en l'air avec une effroyable détonation. Des bras, des jambes, des corps mutilés, furent lancés de toutes parts, et les canots environnants furent horriblement maltraités. L'interprète était dans les grands haubans lors de l'explosion; il fut jeté dans l'eau sans blessures, et parvint à remonter dans un des canots. D'après son récit, la baie présentait un effrayant spectacle. Le vaisseau avait disparu, mais la mer

était couverte de débris, de canots brisés, d'Indiens nageant pour sauver leur vie, ou se débattant dans les agonies de la mort; tandis que ceux qui avaient échappé au désastre restaient immobiles et pétrifiés, ou regagnaient le rivage avec une folle terreur. Plus de cent Sauvages furent tués par l'explosion; beaucoup d'autres furent horriblement mutilés, et pendant plusieurs jours la mer rejeta, sur le rivage, des cadavres et des membres en lambeaux.

Les habitants de Neweetee furent remplis de consternation par cette étonnante calamité, qui avait éclaté sur eux au moment même de leur triomphe. Les guerriers restaient accroupis, sombres et silencieux, tandis que les femmes remplissaient l'air de bruyantes lamentations. Cependant leurs gémissements et leurs larmes se changèrent tout à coup en hurlements de furie, à la vue de quatre malheureux Blancs amenés captifs dans le village. Ils avaient été poussés sur le rivage dans un des bateaux du vaisseau, et avaient été saisis à quelque distance.

L'interprète reçut la permission de converser avec eux. C'étaient les quatre braves qui avaient fait une résistance si désespérée. L'interprète apprit d'eux quelques unes des particularités déjà rapportées. Ils lui dirent, en outre, qu'après avoir repoussé l'ennemi du vaisseau, Lewis leur avait

conseillé de couper le cable et d'essayer de mettre en mer. Mais ils n'avaient pas voulu suivre son avis, alléguant que le vent soufflait grand frais dans la baie et les pousserait sur le rivage. Ils résolurent de s'éloigner dans un des bateaux aussitôt qu'il ferait nuit, et de retourner le long de la côte jusqu'à Astoria. Lorsqu'ils furent prêts à partir, Lewis refusa de les accompagner. Dans l'état où l'avaient mis ses blessures, il désespérait de pouvoir se sauver, et était déterminé à se venger d'une manière terrible. Dans le cours du voyage, il avait souvent répété qu'il avait le pressentiment de mourir de ses propres mains, car il était décidé, s'il se trouvait dans un engagement avec les Naturels et en cas d'extrémité, à se suicider plutôt que de se laisser faire prisonnier. Il déclara donc alors que son intention était de rester sur le vaisseau, d'engager autant de Sauvages qu'il le pourrait à y monter, puis de mettre le feu aux poudres, et de terminer sa vie par un acte signalé de vengeance. On a vu comment il réussit. Ses compagnons lui firent de tristes adieux, et s'embarquèrent pour leur chanceuse expédition. Ils ramèrent de toutes leurs forces pour sortir de la baie, mais ils ne purent parvenir à doubler une certaine pointe de terre, et furent à la fin forcés de s'abriter dans une petite anse, où ils espéraient rester cachés jusqu'à ce

que le vent devint plus favorable. Épuisés de fatigue et de veilles ils tombèrent dans un profond sommeil, et en cet état furent surpris par les Sauvages. Il aurait bien mieux valu pour eux qu'ils fussent restés avec Lewis, et eussent partagé sa mort héroïque, car les Indiens assouvirent sur eux leur fureur, en les faisant périr dans de lentes et affreuses tortures. Quelque temps après leur mort, l'interprète, qui était resté comme une sorte de prisonnier sur parole, parvint à s'échapper, et apporta à Astoria ces tristes nouvelles.

Telle est la tragique histoire du Tonquin; telle fut la destinée de son brave, mais obstiné commandant et de son audacieux équipage. Cette catastrophe montre combien, dans une grande entreprise, il est important de suivre les instructions des esprits supérieurs qui l'ont conçue. M. Astor connaissait bien les dangers auxquels les vaisseaux sont exposés sur cette côte, par suite des querelles avec les Indiens, et par les complots perfides de ceux-ci pour les enlever dans un moment de négligence. Il avait à plusieurs reprises recommandé au capitaine Thorn, soit verbalement, soit dans sa lettre d'instruction, de traiter les Indiens avec politesse, avec bonté, mais de ne jamais se confier à leur amitié apparente, et de n'en admettre qu'un petit nombre à la fois sur le vaisseau.

Si le capitaine Thorn avait su régler sa conduite, il n'aurait point si cruellement blessé l'orgueil des Sauvages; s'il avait suivi ses instructions, leur fureur aurait été sans danger. Mais il était trop colérique pour avoir sur lui-même l'empire nécessaire, et ayant été élevé dans un orgueilleux mépris du péril, il regardait comme indigne de lui de prendre des précautions contre une bande de Sauvages sans armes.

Malgré les faiblesses et les défauts du capitaine Thorn, nous devons en parler avec estime, et nous ne pouvons nous empêcher de déplorer sa mort prématurée, car nous nous souvenons de lui comme du compagnon de bien des heures joyeuses de notre jeunesse. A terre, parmi ses amis, c'était un marin plein de franchise et de bonté; mais à bord de son vaisseau, il exagérait peut-être la sévérité inflexible que certaines personnes regardent comme essentielle au service maritime. Durant toute son expédition il se montra loyal, sincère, sans reproche et sans peur. Enfin si la perte de son navire peut être attribuée à son impétuosité et à son imprudence, rappelons-nous au moins qu'il a payé de sa vie les fautes qu'on peut lui reprocher.

La perte du Tonquin fut un coup terrible pour l'établissement naissant d'Astoria. M. Astor n'en reçut la nouvelle que long-temps après. Il

en comprit toute la gravité, et sentit que cet événement devait contrarier, sinon renverser entièrement, l'entreprise qui était l'objet de son ambition. Dans les lettres écrites par lui à cette époque, il en parle comme d'une calamité « dont il ne peut pas prévoir les suites. » Il ne se répandit pas cependant en vaines lamentations, mais il s'efforça de trouver un remède prompt et efficace. Le même soir, il parut au théâtre avec sa sérénité habituelle. Un de ses amis, connaissant la nouvelle désastreuse qu'il venait de recevoir, s'étonnait de ce qu'il pouvait avoir l'esprit assez calme pour supporter des amusements aussi légers. « Que voudriez-vous que je fisse, répondit-il d'une manière caractéristique ; voudriez-vous que je restasse chez moi à pleurer sur une chose à laquelle il n'y a point de remède? »

CHAPITRE XII.

Tristesse à Astoria. — Ingénieux stratagème. — Le chef de la Petite-vérole. — Le Dolly est lancé. — Un retour inattendu. — Un trappeur canadien. — Un homme libre de la forêt. — Un chasseur iroquois. — Saison d'hiver sur la Colombia. — Fêtes de la nouvelle année.

La nouvelle de la perte du Tonquin et du massacre de son équipage jeta la terreur dans le cœur des Astoriens. Ils étaient une poignée d'hommes, sur une côte sauvage, entourés de tribus hostiles qui allaient être, sans aucun doute, encouragées à des actes de violence par cette épouvantable catastrophe. Dans cette conjoncture, M. Mac Dougal, mettant à profit l'ignorance et la crédulité des Sauvages, eut recours à un stratagème qui fait certainement honneur à son imagination.

Les Indiens de la côte, comme tous ceux qui habitent à l'ouest des Montagnes, avaient une crainte extrême de la petite-vérole. Cette peste terrible était apparue parmi eux quelques années auparavant, et avait moissonné des tribus presque entières. Son origine et sa nature étaient enveloppées de mystère. Ils croyaient que ce fléau

leur était infligé par le Grand Esprit, ou apporté par les hommes blancs. La dernière idée fut saisie par M. Mac Dougal. Il rassembla plusieurs des chefs qu'il soupçonnait d'être entrés dans la conspiration. Quand ils furent tous assis en rond, il leur dit qu'il avait appris la trahison de leurs compatriotes du nord, et qu'il était déterminé à en tirer vengeance. « Les hommes blancs qui habitent parmi vous, ajouta-t-il, sont peu nombreux, à la vérité, mais ils sont forts par leur science en médecine. Voyez, continua-t-il en aveignant une fiole et en la leur faisant remarquer : dans cette petite bouteille, je tiens la petite-vérole soigneusement enfermée. Je n'ai qu'à retirer le bouchon, et à lâcher cette peste, en moins de rien elle fera disparaître de la surface de la terre, les hommes, les femmes et les enfants. »

Les chefs indiens furent frappés de crainte et d'horreur. Ils supplièrent Mac Dougal de ne point déboucher sa bouteille. Leur peuple, disaient-ils, était ami des Blancs, et le serait toujours. Mais si la petite-vérole était une fois lâchée, elle courrait à travers le pays, comme un feu dévorant, enlevant les bons aussi bien que les mauvais. Assurément, ajoutaient-ils, il ne serait point juste de punir ses amis pour le crime commis par ses ennemis.

M. Mac Dougal feignit d'être convaincu par leur raisonnement. Il leur promit que la bouteille vengeresse ne serait point débouchée, aussi longtemps qu'ils se conduiraient d'une manière amicale avec les Blancs; mais il jura qu'il retirerait le fatal bouchon au premier acte d'hostilité.

Depuis cette époque les Indiens le redoutèrent comme le maître de leur destinée, et le nommèrent « le grand chef de la petite-vérole. »

Cependant les travaux de l'établissement se continuaient avec assiduité. Le 26 septembre une maison assez spacieuse pour loger toute la colonie fut terminée. Elle était bâtie de pierre et d'argile, car il n'y avait pas dans le voisinage de pierre à plâtre ni à chaux. Le schooner fut aussi achevé. Il fut lancé, avec les cérémonies ordinaires, le 2 d'octobre, et amarré au pied du fort. On lui donna le nom de Dolly. C'était le premier navire américain construit sur cette côte.

Le 5 octobre, dans la soirée, la petite communauté d'Astoria fut animée par l'arrivée inattendue d'un détachement du poste de M. David Stuart, sur l'Oakinagan. C'étaient deux des Clercs et deux des Engagés. Ils apportaient des nouvelles favorables de l'établissement : mais M. Stuart, craignant d'avoir de la peine à faire subsister toute sa troupe pendant l'hiver, en avait renvoyé

la moitié à Astoria, ne retenant avec lui que Ross, Montigny et deux autres. Tel est le caractère audacieux des pelletiers américains. Dans le cœur d'une contrée sauvage et inconnue, à deux cents trente lieues du corps principal de l'expédition, Stuart avait renvoyé la moitié de sa petite troupe, et se préparait, avec le reste, à braver tous les périls de la solitude et tous les inconvénients d'un hiver long et rigoureux.

Avec le détachement qui revint ainsi inopinément, arrivèrent un chasseur iroquois, accompagné de sa femme et de deux enfants, et un créole canadien, nommé Régis Brugière. Comme ces deux personnages appartiennent à des castes qui tirent leurs caractères du commerce des pelleteries, nous pensons que quelques particularités à leur égard sont exigées par la nature de cet ouvrage.

Brugière appartenait à une classe de chasseurs et de trappeurs de castor appelés *Hommes libres*, dans le langage technique des pelletiers. Ce sont généralement des Canadiens de naissance, Français de race, qui ont été employés, durant un certain nombre d'années, par quelque Compagnie de fourrure, et qui, lorsque leur terme est expiré, continuant à chasser et à trapper pour leur propre compte, font le commerce avec les Compagnies de la même manière que les Indiens.

C'est pour cela qu'on les appelle *Hommes libres*, afin de les distinguer des trappeurs enrôlés pour un certain nombre d'années, qui reçoivent des gages, ou qui chassent pour une part.

Ayant passé leur jeunesse dans la solitude, presque entièrement séparés des hommes civilisés, ils retombent dans les habitudes de la vie sauvage avec une facilité commune à la nature humaine. Quoiqu'ils ne soient pas obligés par des engagements à résider dans l'intérieur, ils sont si bien habitués à la liberté des forêts et des prairies, qu'ils ne voient plus qu'avec répugnance les devoirs de la vie civilisée. La plupart se marient avec des Indiennes, et, comme les Naturels, ils ont souvent plusieurs femmes. Errants dans les solitudes suivant les vicissitudes des saisons, les migrations des animaux et l'abondance ou la rareté du gibier, ils mènent une existence précaire et vagabonde : exposés au soleil, à la pluie, à toutes sortes de vicissitudes, ils finissent par ressembler aux Indiens par leur teint aussi bien que par leurs habitudes et par leurs goûts. De temps en temps ils portent les pelleteries qu'ils ont rassemblées aux comptoirs des Compagnies au service desquelles ils ont été élevés. Là ils reçoivent, en échange, les marchandises ou les munitions dont ils ont besoin. Dans le temps où Montréal était le grand *emporium* des pelleteries, on y voyait

quelquefois un de ces *hommes libres* revenir parmi ses anciens camarades après une absence de plusieurs années. Il était reçu comme un ami sorti du tombeau, et d'autant mieux fêté qu'il était ordinairement tout cousu d'argent. Cependant un court intervalle passé en parties de plaisir suffisait pour épuiser sa bourse et pour le rassasier de la vie civilisée. Il retournait alors, avec une nouvelle jouissance, à la liberté sans bornes des forêts.

Un grand nombre d'hommes de cette espèce sont répandus sur les territoires du Nord-ouest. Quelques uns ont encore un peu de l'économie et de la prévoyance de l'homme civilisé. Ils deviennent riches parmi leurs prodigues voisins, et leur fortune s'annonce principalement par de nombreuses bandes de chevaux qui couvrent les prairies aux alentours de leurs demeures; mais la plupart ne sont pas longs à imiter les Peaux rouges, dans leur incurie de l'avenir.

Tel était Régis Brugière, homme libre, et vagabond de la solitude. Ayant été élevé au service de la Compagnie du Nord-ouest, il avait suivi une de ses expéditions au delà des Montagnes Rocheuses, et avait entrepris de trapper pour le poste établi sur la rivière Spokan. Dans le cours de ses expéditions chasseresses, il était arrivé, accidentellement ou à dessein, au poste de M. Stuart,

et avait été décidé par lui à descendre la Colombia, et à essayer « sa chance » à Astoria.

Ignace Shonowane, le chasseur iroquois, était un spécimen d'une autre classe. C'était un de ces aborigènes du Canada partiellement convertis aux usages de la civilisation et aux doctrines du christianisme, par l'influence des colons français et des prêtres catholiques, qui réussissent généralement mieux que leurs rivaux anglais et protestants à apprivoiser et à convertir les sauvages. Ces Indiens, à demi civilisés, retiennent quelques unes des bonnes et beaucoup des mauvaises qualités de leur race : ce sont d'excellents chasseurs, des bateliers habiles; ils peuvent supporter de grandes privations, et sont admirables pour le service des rivières, des lacs et des forêts, pourvu qu'on sache les maintenir dans un état de subordination et de sobriété convenable : mais une fois qu'ils sont enflammés par les liqueurs, qu'ils aiment avec fureur, toutes les passions endormies de leur nature se réveillent et les précipitent dans des actes violents et sanguinaires.

Quoiqu'ils professent généralement la religion catholique, ils y mêlent ordinairement quelques unes de leurs anciennes superstitions, et conservent surtout beaucoup de la confiance des Indiens dans les charmes et dans les présages. Un grand nombre de ces individus étaient employés par la

Compagnie du Nord-ouest comme trappeurs, chasseurs et *canotiers*, mais à un prix moindre que celui qui était payé aux Blancs. C'est ainsi qu'Ignace Shonowane avait suivi l'expédition de la Compagnie sur les bords du Spokan, et il était probablement un des premiers de sa tribu qui eût traversé les Montagnes Rocheuses.

Telle était une partie de la populace mélangée que le commerce des pelleteries avait graduellement attirée au nouvel établissement d'Astoria.

Le mois d'octobre commençait à annoncer, par divers signes, que l'hiver s'approchait. Les colons, jusqu'alors, n'avaient pas à se plaindre du climat. L'été avait été tempéré, et le thermomètre ne s'était guère élevé au-dessus de 21 degrés de Réaumur. Les vents d'ouest avaient prévalu durant le printemps et la première partie de l'été, après quoi de fraîches brises du nord-ouest les avaient remplacés. Dans le mois d'octobre les vents du midi s'établirent, amenant fréquemment de la pluie avec eux.

Les Indiens commencèrent alors à quitter le bord de l'Océan et à se retirer dans leurs quartiers d'hiver, abrités au sein des forêts, ou le long des rivières et des ruisseaux. La saison pluvieuse, qui arrive en octobre, continue avec peu d'intervalles jusqu'en avril, et quoique les hivers soient généralement doux (le mercure descendant rare-

ment au-dessous de glace), cependant les tempêtes de vent et de pluie sont terribles. Le soleil est quelquefois obscurci pendant des semaines entières; les ruisseaux débordent en torrents mugissants, et toute la campagne semble menacée d'un déluge.

Le départ des Indiens pour leurs quartiers d'hiver rendit graduellement les provisions rares, et obligea les colons à envoyer dans le Dolly des expéditions de fourrageurs. Cependant cette poignée d'aventuriers ne perdaient pas courage dans leur fort solitaire, et attendaient avec confiance le temps où ils seraient renforcés par la caravane qui devait traverser les Montagnes Rocheuses, sous le commandement de M. Hunt.

L'année s'écoula peu à peu. La pluie, qui était tombée presque constamment depuis le premier jour d'octobre, cessa dans la soirée du 31 décembre, et le 1er janvier se leva sous l'influence joyeuse d'un beau soleil.

Il est peu d'adversités qui puissent comprimer l'esprit jovial que les voyageurs canadiens ont hérité des Français. Dans la plus misérable situation, dans les circonstances les plus embarrassantes, ils peuvent venir à bout de monter une fête. Une double ration de rum et un peu de farine pour faire des gâteaux constituent un *régal*, qui suffit pour qu'ils oublient, en chantant et en

dansant, tous leurs soucis et tous leurs travaux.

Les Partners s'efforcèrent de célébrer la nouvelle année avec quelque solennité. Au lever du soleil les tambours battirent aux armes. Le pavillon fut arboré avec trois salves de mousqueterie et de canon. La journée tout entière se passa en exercices de force et d'agilité, et en amusements de toute espèce. Du grog fut distribué modérément, ainsi que du pain, du beurre et du fromage. A midi, le meilleur dîner qu'il fût possible de se procurer fut servi. Au coucher du soleil, le pavillon fut abaissé avec une autre décharge d'artillerie. Enfin, la soirée se passa en danses; et quoiqu'il n'y eût point de danseuses pour exciter leur galanterie, les Voyageurs, avec une ardeur vraiment française, firent durer le bal jusqu'à trois heures du matin.

Ainsi s'écoula le premier jour de l'année 1812 dans l'établissement naissant d'Astoria.

CHAPITRE XIII.

Expédition par terre. — Wilson Price Hunt. — Son caractère. — Donald Mac Kenzie. — Recrutement parmi les Voyageurs. — Canot d'écorce. — Chapelle de Sainte-Anne. — *Ex-voto*. — Pieuses débauches. — Une troupe de bons vivants. — Mackinaw. — Poste commercial. — Voyageurs en gaieté. — Fanfarons. — Dandies indiens. — Un homme du Nord. — Maquignonnage des Voyageurs. — Insuffisance de l'or. — Poids d'un plumet. — M. Ramsay Crooks. — Son caractère. — Ses dangers parmi les Indiens. — Ses avertissements concernant les Sioux et les Pieds-noirs. — Embarquement des recrues. — Scènes d'adieux.

Nous avons suivi jusqu'aux rivages de l'Océan-Pacifique la partie maritime de notre entreprise, et nous avons conduit les affaires de l'Établissement jusqu'à l'ouverture de la nouvelle année. Retournons maintenant vers la troupe aventureuse à qui avait été confiée l'expédition de terre, et qui devait s'ouvrir une route à travers des plaines sans bornes, de vastes rivières, et la barrière escarpée des Montagnes Rocheuses.

La conduite de cette expédition, comme nous l'avons déjà dit, était assignée à M. Wilson Price Hunt, de Trenton, dans le New-Jersey. C'était un des Partners de la Compagnie, et il devait se mettre à la tête de l'établissement fondé à l'em-

bouchure de la Colombia. On le représente comme un homme scrupuleusement probe et fidèle, aimable et conciliant. Toute sa conduite, en effet, est d'accord avec ce portrait. Il n'avait pas d'expérience pratique du commerce avec les Indiens, c'est-à-dire qu'il n'avait jamais fait d'expédition dans les profondeurs de la solitude, mais il avait été employé dans le commerce de Saint-Louis. Cette ville, située sur le Mississipi, était alors un établissement frontière, dont la principale industrie consistait à fournir de marchandises et d'équipements les marchands qui allaient trafiquer avec les Indiens. M. Hunt avait ainsi acquis beaucoup de lumières sur ce genre de commerce, sur les tribus variées qui s'y livrent, et sur les vastes contrées de l'intérieur qui en sont le théâtre.

Un autre Partner, M. Donald Mac Kenzie, était associé à M. Hunt pour l'expédition, et excellait dans ce qui pouvait manquer à celui-ci. Il avait été employé dans l'intérieur, pendant dix ans, par la compagnie du Nord-ouest, et se vantait de connaître toutes les ruses des Indiens, tant pour le commerce que pour la guerre. Son corps était endurci par les travaux et par les fatigues ; son esprit ne connaissait aucune crainte, et il passait pour un excellent tireur, ce qui, sur la frontière, est déjà un titre suffisant de renommée.

Vers la fin de juillet 1810, M. Hunt et son coadjuteur se rendirent à Montréal, afin de se procurer dans cette ancienne métropole du commerce des pelleteries tout ce qu'il fallait pour l'expédition. Un des premiers objets était de recruter un nombre suffisant de Voyageurs canadiens, parmi la troupe débandée qui flane ordinairement aux environs. Il faut pour cela un certain degré de maquignonnage, car un Voyageur canadien a souvent autant de vices cachés qu'un cheval; et quelquefois celui dont l'extérieur promet le plus, se trouve le moins bon au service. La Compagnie du Nord-ouest, qui maintenait encore à Montréal son ancien contrôle, et qui connaissait les qualités de chaque Voyageur, avait secrètement défendu aux plus habiles de s'engager dans cette nouvelle entreprise; de sorte que, malgré des offres libérales, il ne se présentait guère que ceux qu'on ne se souciait pas d'enrôler.

M. Hunt parvint cependant à engager le nombre qu'il jugea suffisant pour ses projets actuels. Il les embarqua avec ses munitions, ses provisions et ses marchandises, sur un des grands canots employés, à cette époque, par les marchands de pelleteries, pour naviguer sur leurs rivières difficiles et souvent obstruées. Le canot avait de trente à quarante pieds de longueur et plusieurs

pieds de largeur. Il était construit en écorce d'arbre et cousu avec les fibres de la racine du pin canadien; on l'avait enduit de résine de pin, au lieu de goudron. La cargaison était divisée en paquets de quatre-vingt-dix à cent livres, pour faciliter le chargement, le déchargement et le transport aux différents portages. Le canot lui-même, quoique capable de porter plus de quatre tonneaux, pouvait être aisément transporté sur les épaules des Voyageurs. Les canots de cette taille sont généralement conduits par huit ou dix hommes, deux desquels, vétérans éprouvés, reçoivent doubles gages, et sont placés à l'avant et à l'arrière pour découvrir et pour gouverner : les autres rament. Quand le vent est favorable, le canot déploie quelquefois une voile.

L'expédition s'embarqua à Sainte-Anne, près l'extrémité de l'île de Montréal. C'est le point de départ ordinaire des marchands de l'intérieur. Là s'élevait l'ancienne chapelle de Sainte-Anne, patronne des Voyageurs canadiens : là ils faisaient leurs confessions et offraient leurs vœux avant de partir pour leurs expéditions hasardeuses. La châsse de la Sainte était décorée d'offrandes et d'*ex-voto* suspendus par ces êtres superstitieux, soit pour obtenir sa protection, soit pour reconnaître quelque délivrance signalée dans le désert. Après avoir quitté la chapelle, ces pieux vaga-

bonds avaient l'habitude de boire copieusement, en l'honneur de la Sainte, et pour la prospérité du voyage. Les gens de M. Hunt se montrèrent pleins de ferveur pour cette espèce de dévotion; et il ne tarda pas à découvrir que ses recrues rassemblées avec tant de peine à Montréal, étaient dignes de figurer dans le régiment déguenillé de Falstaff. Les uns étaient vigoureux, mais sans expérience; les autres habiles, mais paresseux, tandis qu'une troisième classe d'individus avaient de la bonne volonté et de l'expérience, mais se trouvaient incapables de soutenir aucun travail, étant totalement usés par les fatigues.

Avec ce malencontreux équipage, M. Hunt se rendit à Michilimackinac, en remontant la rivière Ottawa, et en suivant l'ancienne route des pelletiers, le long d'une succession de petits lacs et de rivières. Ses progrès furent lents et fatigants. M. Hunt n'était pas habitué à conduire des Voyageurs, et ceux-ci étaient toujours empressés de faire une halte, de débarquer, de faire un grand feu, de mettre bouillir la marmite, de fumer, de commérer et de chanter pendant des heures entières.

On n'arriva à Mackinaw que le 22 juillet. Cet ancien et fameux comptoir français, situé sur l'île du même nom, au confluent des lacs Huron et Michigan, continuait à être le point de rallie-

ment d'une population flottante et bigarrée. La plupart des habitants étaient ou avaient été Voyageurs. C'était le grand rendez-vous pour l'arrivée et le départ des pelletiers du Sud-ouest. C'est là que la Compagnie de Mackinaw avait établi son comptoir principal, qui se trouvait ainsi en communication avec l'intérieur aussi-bien qu'avec Montréal; de là ses marchands, ses trappeurs s'embarquaient pour leurs destinations respectives; pour le lac Supérieur et ses affluents, ou pour le Mississipi, l'Arkansas, le Missouri et les régions de l'Ouest : là, après une ou plusieurs années d'absence, ils revenaient avec leurs pelleteries et réglaient leurs comptes. Les fourrures ainsi rapportées étaient transmises par des canots à Montréal. Mackinaw était donc fort peu peuplé pendant une partie de l'année; mais, à de certaines époques, les marchands arrivaient de tous les côtés avec leurs brigades de Voyageurs, et la ville se retrouvait, comme une ruche, pleine de mouvement et de bruit.

Mackinaw, dans ce temps-là, était un simple village, dominé par le vieux fort qui s'élevait sur une hauteur voisine. La principale rangée de maisons s'étendait le long d'une petite baie, sur une large plage qui formait une sorte de promenade publique. Toutes les extravagances qu'on remarque dans un port de mer à l'arrivée d'une

flotte après une longue croisière, avaient lieu aussi de temps en temps à Mackinaw. Les Voyageurs s'empressaient de manger leurs gages, dansant et baguenaudant dans toutes les cabines, achetant une infinité de babioles, s'habillant avec recherche, et paradant sur le quai comme de glorieux freluquets. Quelquefois les jeunes Indiens du rivage opposé venaient rivaliser de fatuité avec eux, et se promenant sur la rive, peints et décorés d'une manière fantasque, s'imaginaient avoir éclipsé leurs compétiteurs aux pâles visages.

De temps en temps une bande de pelletiers du Nord-ouest venaient à Mackinaw, de leur rendez-vous de Fort-William. Ils se regardaient comme la fleur de la chevalerie du commerce des fourrures. C'étaient des hommes de fer, à l'épreuve du froid, de la famine, des périls de tous les genres. Quelques-uns d'entr'eux portaient les boutons de la Compagnie du Nord-ouest, avaient à leur ceinture un formidable poignard, une plume à leur chapeau, et se donnaient des airs militaires. « Je suis un homme du Nord! » s'écriaient-ils d'un air de bravache, en mettant leurs poings sur leurs hanches, lorsqu'ils passaient près d'un pelletier du sud-ouest. Celui-ci, en effet, était regardé par eux comme un homme amolli par un climat plus doux et par une chère plus délicate; il se nourrissait de pain et de lard, et était stigmatisé par le

nom honteux de *Mangeur de* lard. La supériorité affectée par ces orgueilleux rodomonts était en général tacitement admise. Quelques-uns même avaient acquis une véritable célébrité par des actions courageuses, et le commerce des pelleteries avait ses héros dont le nom retentissait à travers l'immense solitude.

Tel était Mackinaw au temps dont nous parlons. Maintenant il présente, sans aucun doute, un aspect tout à fait différent. Les Compagnies de fourrures ne s'y rassemblent plus; la navigation des lacs est desservie par des bateaux à vapeur et par d'autres navires. La race des marchands, des trappeurs, des Voyageurs, et des dandies indiens n'a vécu qu'un instant, et est disparue. Tels sont les changements que produit le laps de peu d'années, dans ce pays où tout change continuellement.

M. Hunt resta quelque temps dans cet endroit pour compléter son assortiment de marchandises, pour augmenter le nombre de ses Voyageurs, et pour engager quelques personnages plus capables que ceux qu'il avait enrôlés à Montréal.

C'est alors que commença une autre scène de maquignonnage. Il y avait à Mackinaw beaucoup d'hommes robustes et expérimentés, mais pendant plusieurs jours aucun ne se présenta. Si on leur faisait des offres, ils ne les écoutaient qu'en

branlant la tête, si l'un d'eux semblait disposé à s'engager, quelque officieux tatillon, de cette classe de gens qui aiment à dissuader les autres de toute entreprise où eux-mêmes n'ont aucun intérêt, se trouvait toujours là, le tirait par la manche, le prenait à part, et lui soufflait à l'oreille mille difficultés.

On objectait que l'expédition aurait à naviguer sur des rivières inconnues, à traverser d'immenses contrées sauvages, où des Voyageurs aventureux avaient déjà été exterminés par les Indiens. Il faudrait ensuite gravir les Montagnes Rocheuses, et redescendre dans des régions désolées, où l'on était souvent obligé de manger des sauterelles, des grillons, et de tuer ses chevaux pour subsister.

Pourtant, un homme fut assez hardi pour s'engager, et l'on s'en servit alors comme d'un éléphant apprivoisé, pour en prendre d'autres. Mais plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il fût possible d'en décider aucun. A la fin, un petit nombre vint parlementer. Il aurait été bon de les enrôler pour cinq années, mais la plupart refusèrent de s'engager pour plus de trois. En outre, ils voulurent toucher d'avance une partie de leurs gages, ce qui leur fut aisément accordé; mais quand ils en eurent dépensé le montant en régals ou en préparatifs, ils commencèrent à parler d'obligations pécu-

niaires contractées par eux à Mackinaw, et qu'ils étaient obligés de solder avant de partir; ou bien d'engagements avec d'autres personnes, lesquels ne pouvaient être annulés que par une « compensation raisonnable. »

Il était inutile de discuter ou de faire des reproches, l'argent avancé était déjà dépensé; il se trouvait perdu, et il fallait laisser les recrues en arrière si on ne voulait pas les débarrasser de leurs dettes et de leurs engagements. En conséquence, une amende fut payée pour l'un, un jugement pour un autre, un mémoire de taverne pour un troisième, et il fallut les racheter presque tous de quelque engagement antérieur, réel ou supposé.

M. Hunt était désespéré par les assauts déraisonnables que ces honnêtes gens livraient continuellement à sa bourse; et cependant, malgré toutes ses avances, le nombre des recrues n'était pas encore suffisant : beaucoup des plus désirables se tenaient à l'écart, et ne se laissaient séduire ni pour or ni pour argent. M. Hunt essaya d'un autre moyen : il distribua des plumets et des plumes d'autruche parmi les hommes qu'il avait enrôlés. Ceux-ci en décorèrent leurs chapeaux, et se promenèrent dans Mackinaw en prenant des airs pleins d'importance, comme « Voyageurs pour une nouvelle Compagnie qui devait éclipser

celle du Nord-ouest. » L'effet fut magique. Un Canadien français est un être trop vain et trop léger pour résister à la beauté d'une plume. Un grand nombre se présentèrent immédiatement. L'un voulait avoir une plume d'autruche, l'autre un plumet blanc avec un bout rouge, un troisième un panache de plumes de coq. Ils se mirent à parader ainsi dans le village, plus enchantés des plumets qui décoraient leurs chapeaux que de l'argent qui remplissait leurs poches, et se regardant déjà comme les égaux, au moins, des fameux « hommes du Nord. »

Tandis que M. Hunt recrutait ainsi ses soldats, il fut joint par une personne qu'il avait invitée, par lettre, à s'engager dans l'expédition comme Partner. C'était M. Ramsay Crooks, jeune Écossais qui avait servi sous la Compagnie du Nord-ouest, et qui avait fait quelques expéditions pour son propre compte parmi les tribus du Missouri. M. Hunt le connaissait personnellement, et avait conçu une opinion distinguée et méritée de son jugement, de son courage, de son intégrité. Il fut donc fort satisfait d'apprendre qu'il l'aurait pour compagnon de voyage.

M. Crooks fit, d'après sa propre expérience, une peinture formidable des dangers qu'on aurait à braver, et insista sur la nécessité d'emmener une force considérable. En remontant le Haut-

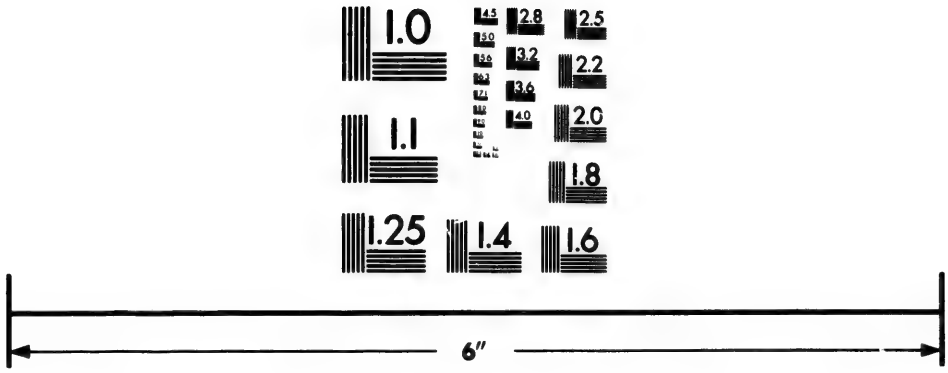
Missouri, il fallait passer à travers le pays des Indiens Sioux, qui avaient fréquemment commis des hostilités contre les marchands blancs, et qui rendaient leurs entreprises extrêmement périlleuses. Des bords escarpés de la rivière ils faisaient feu sur les bateaux qui passaient au-dessous d'eux, et attaquaient même parfois les campements des caravanes. Déjà M. Crooks, voyageant avec un autre marchand nommé Mac Lellan, avait été intercepté par ces maraudeurs; il s'était estimé heureux de pouvoir redescendre la rivière sans perdre ses marchandises, mais en renonçant totalement au but de son voyage.

Si l'on était assez heureux pour traverser sans accident le pays des Sioux, on devait trouver au-delà une tribu encore plus sauvage, et mortellement ennemie des Blancs, c'étaient les Indiens *Pieds noirs*, qui erraient dans une vaste étendue de pays qu'il fallait traverser.

Il était donc convenable d'augmenter considérablement la caravane. Elle excédait déjà le nombre de trente hommes qui avait été fixé originairement, et l'on décida de la porter à soixante en arrivant à Saint-Louis.

Tout étant ainsi arrangé, on se prépara à s'embarquer. Mais l'embarquement d'un équipage de Voyageurs canadiens pour une expédition lointaine, n'est pas une affaire aussi aisée qu'on pour-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

rait l'imaginer, principalement quand ces vaniteux personnages ont de l'argent dans leur poche et des plumes à leur chapeau. Comme les marins, les Voyageurs canadiens commençent toujours une longue croisière par une longue partie de débauche. Ils ont des compères, des frères, des cousins, des femmes, des maîtresses, qui tous doivent être régalés à leurs dépens. Ils festoient, ils boivent, ils chantent, ils dansent, ils s'amusent, ils se battent, jusqu'à ce qu'ils soient aussi exaltés qu'une troupe d'Indiens ivres. Les aubergistes sont pour eux toute obéissance, et n'hésitent jamais à leur fournir tout ce qu'ils demandent, sachant bien que quand leur bourse sera vidée, celle de leurs patrons devra solder le mémoire sous peine de voir le voyage retardé. Il n'était pas possible, en ce temps-là, d'avoir recours aux autorités judiciaires de Mackinaw. Dans cette communauté amphibie, on avait toujours une propension à contourner la loi en faveur des bateliers mutins ou débauchés. D'ailleurs, il était nécessaire d'entretenir les recrues en bonne humeur, vu la nouveauté du dangereux service qu'elles allaient entreprendre, et la facilité qu'elles avaient toujours d'y échapper en sautant dans un canot, et en se laissant emporter par le courant.

Telles étaient les difficultés qui donnaient à

M. Hunt un avant-goût de son commandement. Le long de la baie, les petits cabarets et les échoppes des vivandiers résonnaient du son des violons mêlé à de vieux refreins de chansons françaises, et aux cris de guerre, aux hurlements indiens. Tous ces vagabonds emplumés traînaient sur leurs talons une troupe de cousins et de camarades, et l'on avait la plus grande peine à les tirer des griffes des aubergistes, à les arracher aux embrassements de leurs compagnons de débauche, qui les suivaient jusqu'au bord de l'eau, qui les baisaient sur chaque joue, et qui leur donnaient des bénédictions larmoyantes, en patois franco-canadien.

Enfin, le 12 avril 1810, nos voyageurs quittèrent Mackinaw, suivirent la route habituelle, par la baie Verte, par les rivières Fox et Wisconsin, jusqu'à la prairie du Chien, et de là, descendant le Mississipi, arrivèrent à Saint-Louis le 3 septembre.

CHAPITRE XIV.

Saint-Louis. — Sa situation. — Sa population mélangée. — Marchands Créoles français et leurs dépendants. — Compagnie de fourrures du Missouri. — M. Manuel Lisa. — Bateliers du Mississipi. — Vagabonds indiens. — Chasseurs kentuckiens. — Vieilles maisons françaises. — M. Joseph Miller. — Recrues. — Voyage en remontant le Missouri. — Difficultés de la rivière. — Mérite des Voyageurs canadiens. — Arrivée à la Nodowa. — M. Robert Mac Lellan joint la caravane. — John Day, chasseur de Virginie. — M. Hunt retourne à Saint-Louis.

Saint-Louis, qui est situé sur la rive droite du Mississipi, peu de milles au-dessous de l'embouchure du Missouri, était, à cette époque, un établissement frontière, et la dernière place de ravitaillement pour le commerce avec les Indiens du sud-ouest. Sa population était mélangée : elle se composait de Créoles, descendants des premiers colons français; d'habiles marchands des États de l'Atlantique; de *forestiers* (habitants des forêts) du Kentucky et du Tennessee; d'Indiens et de métis des Prairies, et enfin d'une singulière race aquatique, les bateliers du Mississipi, qui avaient des mœurs, des manières et presqu'un langage

particulier. Extrêmement nombreux à cette époque, ils monopolisaient la navigation de l'Ohio et du Mississipi, comme les Voyageurs celle des eaux canadiennes. Cependant leur importance, comme celle des Voyageurs, s'évanouit rapidement, grâce à l'invasion générale des bateaux à vapeur.

Les vieilles Maisons françaises, engagées dans le commerce avec les Indiens, avaient réuni autour d'elles une longue suite de dépendants, qu'elles employaient à diverses expéditions par eau et par terre. C'étaient, pour la plupart, des métis provenant du mélange des deux races, française et indienne. Des négociants de différents pays en avaient encore augmenté le nombre en poussant leurs entreprises jusqu'aux sources du Missouri. Ces négociants venaient de former une Compagnie, composée de douze Partners, et dont le capital était d'environ deux cent mille francs. Ils l'avaient nommée *Compagnie de fourrures du Missouri*, leur but étant d'établir des comptoirs le long des eaux supérieures de cette rivière, afin d'en monopoliser le commerce. Un Espagnol de naissance, M. Manuel Lisa, était directeur de cette Compagnie. C'était un homme hardi, entreprenant, qui avait remonté le Missouri presque jusqu'à sa source, et qui s'était fait connaître et aimer de plusieurs des tribus riveraines. Grâce à

lui, des comptoirs avaient été établis, en 1808, dans le pays des Sioux, et parmi les tribus des Aricaras et des Mandans. Le poste principal, sous les ordres de M. Henry, l'un des Partners, était élevé aux fourches du Missouri. La Compagnie employait environ deux cent cinquante hommes, partie chasseurs américains, partie créoles et Voyageurs canadiens.

Toutes ces circonstances combinées amenaient à Saint-Louis une population encore plus bigarrée que celle de Mackinaw. Là, on pouvait voir, sur les bords de la rivière, le batelier du Mississipi, vantard, rodomont, extravagant, avec le Voyageur canadien, toujours gai, toujours grimaçant et chantant. Des Indiens vagabonds de différentes tribus flanaient dans les rues; parfois on voyait passer un vigoureux chasseur du Kentucky, avec son habit de cuir, avec son fusil sur son épaule et son couteau dans sa ceinture. Ici, des maisons de briques, toutes neuves, étalaient leurs boutiques, desservies par des trafiquants affairés, empressés, nouvellement arrivés des États de l'Atlantique. Là, de vieilles maisons françaises, avec leurs fenêtres ouvertes, conservaient encore l'air tranquille et indolent des colons originaires, tandis que de temps en temps le bruit d'un violon, d'un vieux refrain français ou des billes de billard, montrait que l'heureuse

disposition gauloise à l'amusement et à la gaîté n'était pas encore tout-à-fait disparue de la ville. Tel était Saint-Louis lorsque M. Hunt y arriva. L'apparition d'une nouvelle Compagnie de fourrures, à la tête d'un vaste capital, produisit une profonde sensation parmi les marchands de la place qui trafiquaient avec les Indiens, et éveilla une vive jalousie chez la Compagnie du Missouri. M. Hunt chercha à se fortifier contre tous les compétiteurs. Dans ce dessein, il associa aux intérêts de la Compagnie un de ces hommes entreprenants qui avaient fait individuellement le trafic avec les tribus du Missouri. Cétait un jeune homme d'une bonne famille de Baltimore, nommé Joseph Miller. Il avait reçu une éducation distinguée et avait été officier dans l'armée des États-Unis; mais, n'ayant pu obtenir un congé, il avait, de dépit, donné sa démission, et s'était mis à trapper le castor, et à trafiquer parmi les Indiens. Il fut aisément persuadé par M. Hunt de se joindre à la Compagnie comme Partner, et fut considéré par lui comme une excellente acquisition, à cause de son éducation et de son expérience dans le commerce indien.

Plusieurs hommes furent en outre enrôlés à Saint-Louis, quelques uns comme bateliers, quelques autres comme chasseurs. Ces derniers étaient engagés non-seulement pour tuer le gi-

bier qui devait servir de provisions, mais aussi, et même principalement, pour trapper le castor et les autres animaux dont les fourrures sont estimées dans le commerce. Ils s'enrôlaient à des conditions différentes : les uns devaient recevoir un salaire fixe de 1500 francs, les autres étaient équipés et approvisionnés aux dépens de la Compagnie, avec laquelle ils devaient partager les produits de leur chasse et de leur trappage.

M. Hunt ayant à lutter contre beaucoup d'opposition de la part des marchands rivaux, et principalement de la Compagnie du Missouri, eut besoin de plusieurs semaines pour compléter ses préparatifs. Les délais qu'il avait précédemment éprouvés à Mackinaw, à Montréal, et sur la route, ajoutés à ceux de Saint-Louis, lui avaient fait perdre beaucoup de temps, de sorte qu'il lui devenait impossible d'accomplir dans la même année le voyage du Haut-Missouri. Cette rivière se gèle de bonne heure, car elle prend sa source dans des latitudes élevées, et coule à travers de vastes plaines, ouvertes aux brises glacées. On peut dire que l'hiver commence pour elle vers le 1er novembre. Il était donc probable qu'elle serait fermée par les glaces long-temps avant que M. Hunt pût atteindre ses eaux supérieures. Pour éviter cependant la dépense d'hiverner à Saint-Louis, il se décida à remonter la rivière aussi loin que

possible au-delà des défrichements, afin de trouver quelque endroit où le gibier serait abondant, et où toute la troupe pourrait subsister de sa chasse, jusqu'à ce que la fonte des glaces, au printemps, permît de poursuivre le voyage.

En conséquence, il partit de Saint-Louis le 21 octobre. La caravane était distribuée en trois bateaux : l'un était le canot venu de Mackinaw ; le second, d'une plus grande dimension, était pareil à ceux qu'on employait autrefois sur la rivière Mohawk ; le troisième, enfin, était un grand bateau à quille, habituellement en usage, à cette époque, sur le Missouri.

C'est ainsi que la caravane partit de Saint-Louis avec joie et confiance. Elle arriva bientôt au confluent du Missouri. Cette vaste rivière, qui a mille lieues de longueur, et qui, avec ses affluents, arrose un bassin immense, n'était encore que rarement parcourue par la barque aventureuse des pelletiers. Jamais un bateau à vapeur n'avait dompté ses ondes turbulentes ; la voile même s'y déployait peu fréquemment, car il fallait un vent bien fort pour surmonter la rapidité du courant. On ne comptait guère, dans ces voyages, que sur la force du corps et sur l'adresse de la main. En général, les bateaux n'avançaient qu'au moyen de rames et de crocs. Quelquefois, cependant, ils se touaient sur un grappin accro-

ché de racine en racine, d'arbre en arbre; quelquefois encore ils étaient halés par une longue cordelle, quand les rives se trouvaient suffisamment dépouillées d'arbres et de buissons pour permettre aux hommes de marcher sur le bord.

Durant ces longues et ennuyeuses remontes, les bateaux étaient fréquemment mis en péril par de grands trains de bois flottant, ou par des troncs d'arbres dont un bout était tombé au fond de l'eau, tandis que l'autre, dentelé ou pointu, s'élevait à la surface et menaçait d'empaler les bâtiments. Comme le chenal de la rivière passait fréquemment d'une rive à l'autre, suivant les courbes et les bancs de sable, les bateaux étaient forcés d'avancer aussi en zig-zag. Souvent une partie des bateliers étaient obligés de sauter à l'eau sur les bas-fonds et de tirer les bateaux avec la cordelle, tandis que leurs camarades, restés à bord, les aidaient péniblement avec les rames et les crocs. Quelquefois les bateaux semblaient rester immobiles et comme enchantés, en face de quelque promontoire arrondi, où le courant redoublait de violence, et où les plus grands efforts avaient peine à produire un progrès visible.

C'est dans ces occasions qu'on pouvait apprécier le mérite des Voyageurs canadiens. Travaillant avec patience, ne se laissant décourager ni

par les obstacles ni par les désappointements, fertiles en expédients et savants dans l'art de surmonter la force des courants, toujours alertes, toujours de bonne humeur, ils déployaient toute leur vigueur, tantôt dans les bateaux, tantôt sur le rivage, tantôt dans l'eau, quelque froide qu'elle fût ; et si jamais ils paraissaient se fatiguer ou se rebuter, une de leurs chansons populaires, chantée par un batelier vétéran et répétée en chœur par les autres, suffisait pour les ranimer.

En travaillant ainsi avec assiduité et persévérance, nos voyageurs parvinrent, le 16 novembre, à l'embouchure de la Nodowa, après avoir fait cent-cinquante lieues sur le Missouri. Se trouvant alors dans un pays giboyeux, et voyant la saison s'avancer rapidement, ils se déterminèrent à faire halte pour établir en cet endroit leurs quartiers d'hiver. Il était temps, car deux jours après, la rivière gela, et s'arrêta juste au-dessus de leur campement.

Il n'y avait pas long-temps que la caravane était dans cet endroit lorsqu'elle fut rejointe par M. Robert Mac Lellan, autre marchand du Missouri. C'était lui qui avait été associé avec M. Crooks, dans la malheureuse expédition interceptée par les Sioux et forcée de faire une rapide retraite sur la rivière.

Mac Lellan était un homme remarquable. Il

avait été employé comme partisan sous le général Wayne, dans ses guerres avec les Indiens, et il s'y était distingué par son audace. On racontait des histoires merveilleuses de ses exploits. Son apparence répondait à sa renommée. Il était maigre, mais musculeux; toute sa tournure annonçait la force et l'activité. Ses yeux étaient noirs, perçants, et profondément encaissés. Il était plein de vigueur et de courage, mais son humeur était impétueuse et difficile à gouverner. Invité par M. Hunt à s'enrôler comme Partner, il y avait consenti avec empressement. Il était bien aise de passer par le pays des Sioux avec une force respectable, et de trouver peut-être une occasion de punir cette félonne tribu de ses injures passées.

Une autre recrue, qui rejoignit au camp de la Nodowa, mérite également une mention particulière. C'était un chasseur des forêts de la Virginie, qui avait été pendant plusieurs années employé, sur le Missouri, au service de M. Crooks et d'autres marchands. Il se nommait John Day, et était âgé d'environ quarante ans. Il avait cinq pieds neuf pouces, était droit comme un Indien, et avait la même élasticité de démarche. Sa physionomie était belle, mâle et ouverte. Il aimait à répéter que, quand il était plus jeune, rien ne pouvait lui nuire ni l'intimider. Mais il avait trop vécu, et il avait endommagé sa consti-

tution par ses excès. Cependant il était encore vigoureux et hardi; bien plus, il était excellent tireur; enfin il avait la franchise d'un Virginien, et le rude héroïsme d'un pionnier de l'Ouest.

Nos voyageurs se trouvant dans un pays peuplé de daims et de dindons sauvages, avaient des provisions en abondance, et tout le monde paraissait satisfait. Ils étaient alors arrêtés pour plusieurs mois, et M. Hunt se détermina à profiter de cet intervalle pour retourner à Saint-Louis afin d'y obtenir un renfort. Il désirait se procurer un interprète qui connût le langage des Sioux, car, d'après tous les récits, il appréhendait des difficultés en traversant leur pays. Il sentait également la nécessité d'avoir un plus grand nombre de chasseurs, non seulement pour abattre des provisions pendant le voyage, mais aussi pour se mieux pouvoir défendre en cas d'hostilités avec les Indiens. On pouvait peu compter pour se battre sur les Voyageurs canadiens; ce n'était point leur affaire. Les hommes qu'il fallait pour cela, c'étaient les chasseurs américains, habitués à la vie des Sauvages, à leur genre de guerre, et possédant l'esprit belliqueux des habitants des frontières de l'Ouest.

Laissant donc le camp sous les ordres des autres Partners, M. Hunt se mit en route, à pied, le 1er janvier 1811. Il fut accompagné de huit hom-

mes jusqu'au fôrt Osage, situé à environ cinquante lieues au-dessous de la Nodowa. Là il se procura des chevaux, et ayant renvoyé au camp six hommes de son escorte, poursuivit son voyage avec les deux autres. Il arriva à Saint-Louis le 20 janvier.

CHAPITRE XV.

Opposition de la Compagnie de Fourrures du Missouri. — Indiens Pieds-noirs. — Pierre Dorion, l'interprète métis. — Le vieux Dorion et sa progéniture hybride. — Querelles de famille. — Discussions entre Pierre Dorion et Lisa. — Renégats de la Nodowa. — Perplexités d'un commandant. — MM. Bradbury et Nuttall joignent l'expédition. — Embarras légaux de Pierre Dorion. — Départ de Saint-Louis. — Discipline conjugale. — Débordement annuel des rivières. — Daniel Boon, le patriarche du Kentucky. — John Colter. — Ses aventures parmi les Indiens. — Nouvelles alarmantes. — Fort Osage. — Fête guerrière. — Troubles dans la famille Dorion. — Bisons et vautours dorés.

Pendant cette seconde visite à Saint-Louis, M. Hunt fut encore traversé dans ses plans par la Compagnie de fourrures du Missouri. Les affaires de cette Compagnie étaient alors dans un état fort chanceux. Durant l'année précédente, son principal établissement aux fourches du Missouri avait été tellement harassé par les Indiens Pieds-noirs, que le commandant, M. Henry, l'un des Partners, avait été forcé d'abandonner ce poste et de traverser les Montagnes Rocheuses, avec l'intention de se fixer sur l'une des branches supérieures de la Colombia. Depuis lors on n'avait plus entendu parler de lui ni de sa brigade, et l'on craignait qu'ils n'eussent été exterminés par les Sauvages.

A l'époque de l'arrivée de M. Hunt à Saint-Louis, la Compagnie du Missouri préparait une expédition pour aller à leur recherche. Elle devait être dirigée par M. Manuel Lisa, le Partner entreprenant dont nous avons déjà parlé.

Deux expéditions se trouvant ainsi montées en même temps, les chasseurs et les Voyageurs, recherchés plus qu'à l'ordinaire, profitèrent de la circonstance pour stipuler des prix plus élevés. M. Hunt trouva dans M. Lisa un compétiteur subtil, et pour s'assurer de ses recrues fut obligé de leur faire de libérales avances d'argent.

La plus grande difficulté était de se procurer l'interprète sioux. Il n'y avait à Saint-Louis qu'un seul individu qui fût capable de ce service, mais il fallait beaucoup d'adresse pour s'en assurer. L'homme en question était un métis nommé Pierre Dorion. Nous raconterons sur son compte quelques particularités, car il figure souvent dans la suite de ce récit, et est, en outre, un spécimen frappant de la race hybride des frontières.

Pierre était fils de Dorion, l'interprète français qui accompagna MM. Lewis et Clarke, dans leur fameuse expédition exploratrice à travers les Montagnes Rocheuses. Le vieux Dorion était un de ces créoles français, descendant des anciens colons du Canada, qui abondent sur la frontière de l'Ouest et s'amalgament avec les Sauvages. Il avait sé-

journé parmi différentes tribus, et avait peut-être laissé de sa progéniture chez toutes; mais sa femme habituelle et régulière était une *squaw* Sioux [1]. Il avait eu d'elle une couvée de fils métis pleins d'espérance. Notre Pierre était un de ces enfants. Les affaires domestiques du vieux Dorion étaient conduites suivant le véritable système indien. Père et fils s'enivraient ensemble, chaque fois qu'ils le pouvaient, et alors leur cabane devenait le théâtre de grossières clabauderies, de disputes et de batailles, dans lesquelles le vieux Français était souvent fort maltraité par sa race croisée. Dans une de ces affreuses rixes l'un des enfants, ayant renversé le vieux homme par terre, était sur le point de le scalper. « Arrête, mon fils! s'écria le pauvre diable d'une voix suppliante; tu es trop brave, trop généreux pour scalper ton père! » Cet appel toucha le côté français du cœur du Métis, et il permit au vieillard de garder intact son cuir chevelu.

C'est un des membres de cette aimable famille que M. Hunt désirait engager comme interprète. Pierre Dorion avait été employé en cette qualité, l'année précédente, par la Compagnie du Missouri, et avait conduit ses marchands en sûreté à travers les différentes tribus des Sioux. Il s'était montré fidèle et utile tant qu'il était sobre; mais

[1] *Squaw* : c'est ainsi que les Indiens nomment leurs femmes.

l'amour des liqueurs, dans lequel il avait été nourri, se réveillait parfois avec fureur, et mettait à nu son naturel sauvage.

C'était cet amour des liqueurs qui l'avait brouillé avec la Compagnie du Missouri. Tandis qu'il était à son service, au fort Mandan, sur la frontière, il avait été saisi d'un manie de whiskey; et comme il ne pouvait s'en procurer que dans les magasins de la Compagnie, on le lui avait porté, dans son compte, à 50 francs le litre. Cet article, sujet de terribles disputes, n'avait jamais été réglé, et la simple mention en était suffisante pour mettre le Métis hors de lui.

Aussitôt que M. Lisa eut découvert que Pierre Dorion était en traité avec la nouvelle association rivale, il s'efforça de l'en empêcher par des menaces, aussi bien que par des promesses. Ses promesses auraient réussi peut-être, mais ses menaces, ayant rapport à la dette de whiskey, ne servirent qu'à jeter Pierre dans les rangs opposés. Cependant il prit occasion de cette concurrence pour exiger de M. Hunt les termes les plus avantageux. Après une négociation qui dura près de quinze jours, il capitula enfin, et consentit à servir dans l'expédition comme chasseur et interprète au taux de quinze cents francs par an, sur lesquels mille francs devaient être payés d'avance.

Quand M. Hunt eut tout préparé pour partir

de Saint-Louis, de nouvelles difficultés s'élevèrent. Cinq des chasseurs américains du camp de la Nodowa arrivèrent tout d'un coup. Ils dirent, pour s'excuser, qu'ils avaient été maltraités par les Partners, et qu'à la suite d'une dispute ils avaient quitté le camp clandestinement. On ne pouvait, vu les circonstances, employer avec ces déserteurs des moyens de contrainte. M. Hunt en décida deux, par la douceur, à retourner avec lui. Les autres refusèrent, et, ce qui était pire, répandirent de tels détails sur les fatigues et les dangers de l'expédition, qu'ils inspirèrent une terreur panique aux chasseurs nouvellement engagés, et qu'au moment du départ tous, excepté un seul, refusèrent de s'embarquer. Les remontrances et les prières ne servirent à rien; ils mirent leur fusil sur leur épaule et s'éloignèrent. M. Hunt fut donc obligé de quitter le rivage avec un seul chasseur et les Voyageurs qu'il avait enrôlés. Pierre Dorion lui-même, au dernier instant, refusa d'entrer dans le bateau, à moins qu'on ne consentît à emmener aussi sa femme et ses deux enfants. Ce n'était pas là encore la fin des perplexités que cet estimable individu devait causer à M. Hunt.

Parmi les différentes personnes qui allaient remonter le Missouri avec l'expédition se trouvaient deux savants. L'un, M. John Bradbury, homme

d'un âge mûr, mais fort actif et très entreprenant, avait été envoyé d'Angleterre par la Société linnéenne de Liverpool, pour faire une collection de plantes américaines. L'autre, M. Nuttall, également anglais, était plus jeune, et s'est fait connaître depuis comme l'auteur de deux ouvrages intitulés : *Voyages dans l'Arkansas;* et : *Genres des Plantes américaines*. M. Hunt leur avait offert la protection de sa caravane pour leurs recherches scientifiques sur le Missouri. Comme ils n'étaient pas tout-à-fait prêts au moment de l'embarquement, ils mirent leurs malles sur le bateau et restèrent à Saint-Louis jusqu'au jour suivant pour attendre la poste, se proposant de rejoindre l'expédition à Saint-Charles, peu au-dessus de l'embouchure du Missouri. Cependant, le soir même, ils apprirent qu'un mandat d'amener avait été obtenu par M. Lisa, agent de la Compagnie du Missouri, contre Pierre Dorion, pour sa dette du whiskey, et que cet agent avait l'intention de faire saisir le Métis polyglotte à son arrivée à Saint-Charles. Sur cet avis, MM. Bradbury et Nuttall partirent un peu après minuit, rejoignirent par terre le bateau, avant son arrivée à Saint-Charles, et avertirent Pierre Dorion des pièges légaux qui lui étaient tendus. Le rusé Pierre débarqua immédiatement et s'enfonça dans les bois, avec sa squaw chargée de leurs mori-

cauds et d'un gros paquet qui contenait leurs effets les plus précieux. Quoiqu'il eût promis de rejoindre la brigade à quelque distance au-dessus de Saint-Charles, il y avait peu de fond à faire sur la parole d'un aventurier de cette espèce, qui, en ce moment même, cherchait à échapper à ses anciens engagements. Il avait déjà reçu les deux tiers de sa paie d'une année; il avait son fusil sur son épaule, sa famille et toute sa fortune avec lui, et des bois immenses pour retraite. Cependant il n'y avait point d'alternative, et l'on se plaisait à espérer que sa pique contre ses anciens patrons le rendrait fidèle aux nouveaux.

La brigade atteignit Saint-Charles dans l'après-midi, et les harpies de la loi cherchèrent en vain leur proie. Les bateaux se remirent en route le lendemain matin. Ils n'avaient pas encore beaucoup cheminé lorsque Pierre Dorion parut sur la rive. Il fut reçu avec joie à bord, quoiqu'il revînt sans sa femme. Ils s'étaient querellés pendant la nuit : Pierre lui avait administré la discipline indienne du bâton, mais elle s'était enfuie dans les bois avec leurs enfants et toute leur fortune mondaine. Pierre était évidemment fort affecté par la perte de sa femme et de son havre-sac. Pour le consoler, M. Hunt dépêcha un des Voyageurs canadiens en quête de la fugitive. Toute la troupe campa bientôt après dans une île, pour

attendre leur retour. Le Canadien revint, mais sans la Squaw. Pierre Dorion passa une nuit solitaire, inquiète, regrettant amèrement la folie qu'il avait faite d'exercer son autorité si près du toit conjugal. Cependant avant le point du jour il entendit, sur le rivage opposé, une voix bien connue. C'était son épouse repentante qui avait erré dans les bois, pendant toute la nuit, pour chercher la caravane, et qui avait enfin aperçu la lueur de ses feux. Un bateau l'alla prendre; l'intéressante famille se trouva encore une fois réunie; et M. Hunt se flatta que ses perplexités avec M. Pierre Dorion étaient enfin terminées.

Le mauvais temps, des pluies violentes et le grossissement prématuré du Missouri, rendaient la remonte fatigante, lente et dangereuse. Le débordement du Missouri n'a pas ordinairement lieu avant le mois de mai ou de juin, et le grossissement de la rivière était causé, sans doute, par quelque dégel d'une de ses branches méridionales. Ce ne pouvait pas être la grande débâcle annuelle, car les branches les plus élevées devaient être encore gelées.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter ici pour remarquer les admirables arrangements de la nature, qui fait gonfler à de grands intervalles les différentes rivières qui se déchargent dans le Mississipi. Ainsi, le flot de la rivière

Rouge précède d'un mois celui de l'Arkansas. L'Arkansas, de son côté, prenant sa source dans une latitude beaucoup plus méridionale que le Missouri, devance celui-ci dans son débordement annuel; de sorte que le trop-plein de ses eaux est dégorgé long-temps avant que les barrières glacées du nord soient brisées. S'il en était autrement, et que tous ces puissants courants, s'élevant en même temps, déchargeassent ensemble leur flot printannier, l'inondation qu'ils produiraient serait assez violente pour submerger et dévaster toutes les contrées inférieures.

Dans l'après-midi du 17 janvier, le troisième jour depuis le départ, les bateaux touchèrent à Charette, l'un des anciens villages fondés par les colons français. La brigade y rencontra Daniel Boon, le célèbre patriarche du Kentucky, qui s'était avancé vers la solitude à mesure que la civilisation le suivait, et qui continuait à mener la vie d'un chasseur, quoiqu'il fût dans sa quatre-vingt-cinquième année. Il était revenu récemment d'une expédition de chasse et de trappage, et avait rapporté près de soixante peaux de castor, comme trophée de son adresse. Son corps était encore droit, ses membres vigoureux, son esprit intrépide. Lorsqu'il vit, du rivage, partir cette expédition aventureuse qui devait traverser les déserts jusqu'aux rives de l'Océan Pacifique, il sentit pro-

bablement se réveiller en lui son vieil esprit de pionnier, et le regret de ne pouvoir jouer un rôle dans une si grande entreprise. Ce Nestor des chasseurs vécut encore plusieurs années après cette rencontre. Il mourut en 1818, à quatre-vingt-douze ans, rassasié d'honneurs et de renommée.

Le lendemain matin, comme la brigade était encore campée, elle fut visitée par un autre héros de la solitude. C'était un certain John Colter qui avait accompagné Lewis et Clarke dans leur mémorable expédition. Il avait achevé récemment un de ces voyages intérieurs, particuliers à cette audacieuse classe d'hommes et aux immenses régions qu'ils parcourent dans leurs courses solitaires. Il était descendu des sources du Missouri à Saint-Louis, dans un petit canot, et avait accompli ce voyage de mille lieues en trente jours. Colter resta avec nos aventuriers toute une matinée et leur raconta beaucoup de particularités concernant les Indiens Pieds-noirs. Ces Sauvages turbulents et pillards avaient conçu une haine implacable contre les Blancs, depuis que le capitaine Lewis avait tué un de leurs guerriers, qui essayait de voler ses chevaux. L'expédition devait traverser la contrée qu'ils infestaient, et Colter insistait avec force sur les précautions qu'il fallait prendre pour leur échapper. Lui-même avait éprouvé leur cruauté vindicative, et son histoire

mérite une citation particulière, car elle fait connaitre les aventures périlleuses auxquelles sont exposés ces hôtes vagabonds de la solitude.

Avec l'audace d'un véritable trappeur, Colter s'était séparé de la troupe de Lewis et Clarke au milieu du désert, et était resté tout seul pour trapper le castor sur les eaux supérieures du Missouri. Là il avait rencontré un autre trappeur solitaire nommé Potts, et ils étaient convenus de chasser ensemble. Ils se trouvaient dans le pays même des terribles Pieds-noirs, brûlant en ce moment de venger la mort de leur compagnon, et ils savaient qu'ils n'avaient point de merci à espérer d'eux. Ils étaient obligés de rester cachés durant tout le jour sur les rives boisées des rivières, posant leurs trappes quand la nuit était tombée, et les relevant avant l'aube. C'était courir de terribles risques pour quelques peaux de castor, mais telle est la vie d'un trappeur.

Ils se trouvaient sur une branche du Missouri appelée la Fourche de Jefferson. Un jour, de bon matin, ils remontaient dans un canot une petite rivière, pour examiner leurs trappes qu'ils avaient posées, pendant la nuit, à environ deux lieues de distance. Les berges, de chaque côté, étaient élevées et perpendiculaires, et jetaient une ombre sur l'eau. Comme ils ramaient doucement ils entendirent le bruit de beaucoup de pas sur la rive.

Colter donna sur-le-champ l'alarme : « les Indiens ! » et opina pour une retraite immédiate. Potts se moqua de lui, disant qu'il avait peur du piétinement d'une troupe de bisons. Colter surmonta ses inquiétudes et continua à ramer. Ils n'avaient pas été beaucoup plus loin lorsque d'effroyables hurlements retentirent des deux côtés de la rivière. Plusieurs centaines d'Indiens parurent, en même temps, sur les deux rives et firent signe aux infortunés trappeurs d'aborder. Ils furent obligés d'obéir. Avant qu'ils eussent pu sortir de leur canot un Sauvage saisit la carabine de Potts. Colter sauta sur la plage, arracha la carabine à l'Indien et la rendit à son compagnon, qui était encore dans le canot, et qui le poussa immédiatement dans le courant. On entendit le retentissement aigu d'un arc, et Potts cria qu'il était blessé. Colter le pressa de revenir au rivage et de se soumettre, puisque c'était sa seule chance de salut : mais l'autre savait qu'il n'avait point à espérer de pitié, et il se détermina à mourir en brave. Couchant un des Sauvages en joue, il le jeta raide mort sur la place. L'instant d'après, lui-même tomba percé de flèches innombrables.

Les Pieds-noirs tournèrent alors leur vengeance sur Colter et commencèrent par le dépouiller de ses vêtements. Comme il comprenait

un peu leur langage, il les entendit se consulter sur la manière de tirer le plus grand amusement possible de sa mort. Quelques-uns voulaient en faire un but vivant, et essayer sur lui leur adresse. Le Chef opina pour un jeu plus noble : il saisit Colter par l'épaule et lui demanda s'il courait vite. L'infortuné trappeur connaissait trop bien les coutumes des Indiens pour ne pas concevoir où tendait cette question. Il vit qu'on lui permettrait d'essayer de sauver sa vie en courant, afin de fournir à ses persécuteurs une chasse à l'homme. Quoique en réalité il fût noté pour sa légèreté parmi les chasseurs ses camarades, il assura le Chef qu'il n'était qu'un fort mauvais coureur. Grâce à cet adroit mensonge on lui accorda quelque avantage. Il fut mené par le Chef dans la prairie, à environ trois cent soixante mètres du gros des Sauvages, et lâché alors pour se sauver, s'il le pouvait. Un épouvantable hurlement lui apprit que toute la meute, altérée de sang, était déchaînée après lui. Il volait plutôt qu'il ne courait et était étonné de sa propre vitesse; mais il avait deux lieues de prairie à traverser avant d'atteindre la Fourche de Jefferson, sur le Missouri. Comment pouvait-il espérer de tenir jusque-là avec les chances effrayantes de plusieurs centaines d'ennemis contre un seul homme. Pour comble de malheur la plaine était remplie de cactiers en

raquette (*cactus opuntia*) dont les épines blessaient ses pieds nus. Cependant il courait, craignant à chaque instant d'entendre le retentissement d'un arc, et de sentir une flèche s'enfoncer dans son corps. Il n'osait pas même regarder derrière lui, de peur de perdre un pouce de l'avance dont sa vie dépendait. Il avait parcouru presque la moitié de la plaine, quand le son de la poursuite devint plus faible. Il s'aventura à tourner la tête : le gros des Sauvages était beaucoup en arrière; plusieurs des meilleurs coureurs se trouvaient moins loin, mais à différentes distances, tandis qu'un agile guerrier, armé d'une lance, n'était pas à plus de quatre-vingt-dix mètres de Colter.

Sentant renaître quelque espoir, il redoubla de vitesse, mais en faisant de tels efforts que le sang ruisselait de sa bouche et de ses narines. Il arriva à un tiers de lieue de la rivière. Le bruit des pas de son persécuteur se rapprochait sans cesse. Un coup d'œil en arrière le lui montra, à vingt mètres de distance, et se préparant à lui jeter sa lance. Colter s'arrêta court, se retourna et étendit ses bras. Le Sauvage, étonné de cette action soudaine, voulut s'arrêter aussi; mais il tomba, et le fer de sa lance s'étant heurté contre le sol, le fût se brisa dans sa main. Colter s'élança, ramassa le fer, cloua le Sauvage sur la terre, et recommença

à fuir. A mesure que les Indiens arrivaient auprès de leur compagnon égorgé, ils s'arrêtaient pour gémir sur son corps. Colter profita de ce précieux délai, gagna la lisière de cotonniers qui bordent la rivière, et se plongea dans le courant. Il joignit, à la nage, une île voisine, à la partie supérieure de laquelle une quantité de bois de flottage s'était arrêtée, formant un immense radeau naturel. Il plongea par-dessous et nagea, sous l'eau, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à trouver un endroit pour respirer, entre les troncs d'arbres flottants, dont les branchages et les racines formaient un couvert élevé de plusieurs pieds au-dessus de sa tête. Il avait à peine commencé à reprendre haleine, quand il entendit ses persécuteurs, hurlant sur le bord de la rivière comme autant de démons. Ils se jetèrent à l'eau, et nagèrent vers le radeau. Le cœur de Colter cessait de battre lorsqu'il les voyait, à travers les fentes de sa cachette, passer et repasser, en le cherchant dans toutes les directions. A la fin ils renoncèrent à le trouver, et il commençait à se réjouir de leur avoir échappé, quand l'idée lui vint qu'ils pourraient mettre le feu au radeau. Ce fut une nouvelle source d'appréhension qui le tourmenta jusqu'à la nuit. Heureusement pour lui les Indiens n'y pensèrent pas. Aussitôt qu'il fit sombre, s'apercevant par le silence qui régnait autour de lui que ses cruels

ennemis s'étaient éloignés, Colter plongea de nouveau, et ressortit en dehors du radeau. Il nagea alors silencieusement en descendant la rivière, pendant une distance considérable, puis il aborda, et continua à marcher toute la nuit, afin de s'éloigner autant que possible de ses dangereux voisins.

Au point du jour il n'avait plus rien à redouter des Sauvages; mais d'autres sources d'inquiétude l'assaillaient alors. Il était seul et nu au milieu du désert sans bornes. Sa seule chance de salut était d'atteindre un comptoir de la Compagnie du Missouri, situé sur une branche de la rivière Pierre-jaune (Yellow-stone). Même s'il échappait aux Sauvages, des jours entiers devaient s'écouler avant qu'il pût atteindre ce poste, et il avait à traverser d'immenses prairies dénuées de tout abri, exposé sans aucun vêtement aux brûlants rayons du soleil durant le jour, aux brises fraîches et à la rosée, durant la nuit. Ses pieds étaient déchirés par les épines du cactier; quoiqu'il vit du gibier en abondance autour de lui, il n'avait aucun moyen de le tuer, et sa subsistance dépendait des racines de la terre. Malgré toutes ces difficultés il poussa résolument en avant, se réglant, dans sa route non frayée, sur des indications qui ne sont connues que des Indiens et des forestiers. Enfin, après avoir surmonté des dangers et des fatigues

qui auraient épouvanté tout autre qu'un pionnier de l'Ouest, il arriva sain et sauf au comptoir solitaire de la Compagnie.

C'était là un des chapitres de la rude expérience que Colter avait acquise de la vie sauvage, et cependant, quoique toutes ces terreurs et tous ces périls fussent encore frais dans sa mémoire, il ne put voir une caravane se diriger vers ces régions de dangers et d'aventures, sans ressentir un violent désir de s'y joindre. Un trappeur de l'Ouest est comme un marin; les hasards passés ne font que le stimuler à courir de nouveaux risques. La vaste prairie est pour l'un ce que l'Océan est pour l'autre, un champ sans bornes d'entreprises et d'exploits. Quelques souffrances qu'ils aient endurées dans leur dernière croisière, ils sont toujours prêts à se joindre à une nouvelle expédition, et plus elle est dangereuse, plus elle offre d'attraits à leur esprit aventureux.

Il paraît que Colter aurait accompagné la caravane jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique s'il n'avait pas été marié depuis peu. Il la suivit durant toute la matinée, balançant dans son esprit les charmes de sa nouvelle épouse et ceux des Montagnes Rocheuses. Les premiers l'emportèrent, cependant, car après avoir accompagné nos voyageurs pendant plusieurs lieues, il prit congé d'eux, quoique à regret, et retourna vers sa maison.

Continuant à remonter le Missouri, la brigade campa, le 21 mars au soir, dans le voisinage d'un petit village frontière de créoles français. Là, Pierre Dorion rencontra quelques-uns de ses anciens camarades, et ayant longuement causé avec eux, rapporta au camp force rumeurs de sanglantes querelles entre les Osages et les Ioways, les Potowatomies, les Sioux et les Sawkees. Du sang avait déjà été répandu, et des *scalps*[1] avaient été enlevés. Un parti de trois cents guerriers étaient aux aguets dans le voisinage; on en pouvait rencontrer d'autres plus haut sur la rivière, et il fallait, par conséquent, que les voyageurs fussent sur leurs gardes pour ne point se laisser voler ni surprendre; car des guerriers indiens en marche contre leurs ennemis sont enclins à commettre toutes sortes d'outrages.

En conséquence de ces avis, qui furent confirmés plus tard, on posa une garde, pendant la nuit, autour du camp, et tous nos aventuriers dormirent sur leurs armes. Comme ils étaient seize, bien pourvus de fusils de munition, ils se flattaient de pouvoir recevoir chaudement un parti de maraudeurs. Il ne leur arriva rien de fâcheux, cependant, et le 8 avril ils arrivèrent en vue du fort Osage. A leur approche le pavillon fut arboré :

[1] La peau du crâne avec les cheveux.

ils le saluèrent par une décharge d'armes à feu. A peu de distance du fort était un village osage, dont les habitants, hommes, femmes et enfants accoururent pour voir le débarquement. Une des premières personnes que les Blancs rencontrèrent sur le bord de la rivière fut M. Crooks, qui avait quitté les quartiers d'hiver de la Nodowa, pour venir, avec neuf hommes, au devant de la brigade.

Pendant deux fois vingt-quatre heures, nos voyageurs furent traités de la manière la plus hospitalière par le lieutenant Brownson, qui commandait la garnison du fort Osage. Ils furent aussi régalés au village d'une fête guerrière. Les Osages étant revenus triomphants d'une expédition contre les Ioways, à qui ils avaient enlevé sept scalps, ces trophées sanglants furent promenés sur des perches. Les guerriers vainqueurs marchaient derrière, chargés de tous leurs ornements sauvages et peints d'une manière hideuse, comme pour livrer bataille.

M. Hunt et ses compagnons furent encore avertis par ces guerriers d'être sur leurs gardes en remontant la rivière, parce que les Sioux se proposaient de les attaquer.

Le 10 avril, ils s'embarquèrent de nouveau, leur troupe se trouvant alors composée de vingt-six personnes par l'addition de M. Crooks et de ses gens. Ils n'avaient pas fait encore beaucoup

de chemin, lorsque de grands cris s'élevèrent dans un des bateaux. Ils étaient occasionnés par une petite discipline domestique, infligée par Dorion à sa femme. Il paraît que la squaw de ce digne interprète avait été si charmée de la danse guerrière et des autres fêtes du village osage, qu'elle avait été saisie d'un violent désir d'y demeurer. Son seigneur et maître s'y était résolument opposé, et l'avait forcée de s'embarquer; mais, depuis ce temps, la bonne dame était demeurée de mauvaise humeur. Pierre ne trouvant pas d'autre moyen d'exorciser le mauvais esprit qui la possédait, et étant peut-être un peu inspiré par le whiskey, avait eu recours au remède indien du bâton. Avant que ses voisins eussent pu s'interposer, il l'avait administré si solidement que la pauvre squaw ne donna pas le moindre signe de résistance durant le reste de l'expédition.

Pendant une semaine que dura leur voyage, ils furent exposés à des pluies presque incessantes. Ils rencontraient, flottant sur les eaux, les corps d'un grand nombre de bisons qui avaient été noyés. Beaucoup avaient été jetés sur les rives ou contre la partie supérieure des radeaux et des îles. De grandes bandes de vautours dorés se repaissaient de leurs carcasses, ou planaient au haut des airs, ou, perchés sur des arbres et chauffant leur dos au soleil, laissaient pendre leurs ailes

pour les faire sécher, comme les vaisseaux dans le havre étalent leurs voiles après la pluie.

Le vautour doré (*vultur aura*), pendant son vol, est un des oiseaux les plus imposants. Étendant ses ailes immenses, et décrivant lentement des cercles majestueux, sans avoir l'air de remuer un muscle ni d'agiter une plume, il semble se mouvoir par pure volition, et faire voile au sein de l'air comme un navire sur l'Océan. Usurpant sur l'aigle le royaume de l'empirée, il revêt, pour un instant, le port et la dignité de ce sublime oiseau, et il est souvent confondu avec lui par les ignorantes créatures qui rampent sur la terre. C'est seulement lorsqu'il descend des nuages pour se jeter sur une charogne, qu'il trahit ses vils penchants et son odieux caractère. De près, il est dégoûtant : son plumage est déguenillé, sa tournure ignoble, son odeur nauséabonde.

CHAPITRE XVI.

Retour du printemps. — Apparition des serpents. — Grandes volées de pigeons sauvages. — On se remet en voyage. — Campement de nuit. — La rivière Platte. — Cérémonies quand on la passe. — Traces de guerriers indiens. — Vue magnifique à Papillon-Creek. — Désertion de deux chasseurs. — Irruption d'Indiens dans le camp. — Village des Omahas. — Anecdote concernant cette tribu. — Guerres féodales des Indiens. — Histoire de l'Oiseau-noir, le fameux chef Omaha.

Le 17 avril M. Hunt et sa brigade arrivèrent au camp de la Nodowa, où le corps principal de l'expédition avait passé l'hiver.

Le temps continua à être pluvieux pendant quelques jours après leur arrivée. Cependant le printemps s'avançait rapidement, et la végétation se développait dans toute sa fraîcheur et toute sa beauté. Les serpents commençaient à revenir de leur torpeur et à se montrer au jour. Le voisinage de la maison semblait en être infesté. M. Bradbury, dans le cours de ses recherches botaniques, en trouva un nombre surprenant à moitié engourdis sous des pierres plates, et il s'en fallut même de peu qu'il ne fût piqué par un serpent à sonnettes qui se lança vers lui d'une fente de rocher, mais qui, heureusement, l'avertit par le bruit de ses écailles.

Les pigeons remplissaient les bois de leurs bandes voyageuses. Le nombre de ces oiseaux qui inondent les déserts de l'Ouest, semble presque incroyable. Ils forment de véritables nuages qui se meuvent avec une vitesse extraordinaire, au bruit d'une espèce de sifflement produit par leurs ailes. Rien n'est plus agréable à voir que leurs rapides évolutions, leurs cercles, leurs changements soudains de direction, comme s'ils n'avaient qu'un même esprit : rien n'est plus brillant que leurs couleurs qui varient à chaque instant, suivant qu'ils présentent aux spectateurs leur dos, leur poitrine ou la partie inférieure de leurs ailes. Quand ils s'abattent dans la plaine, ils couvrent des acres entières de terrain. Dans les bois, les branches des arbres cassent souvent sous leur multitude. S'ils sont soudainement épouvantés pendant leur repos, le bruit qu'ils font en s'envolant est semblable au mugissement d'une cataracte, ou d'un tonnerre lointain.

Une troupe de ces oiseaux, comme une nuée de sauterelles égyptiennes, dévorent en passant tout ce qui peut servir à leur subsistance. Leur nombre était si grand dans le voisinage du camp, que M. Bradbury, avec son fusil de chasse, en tua trois cents dans une matinée. Il fait un récit curieux, et apparemment fidèle, de l'espèce de discipline observée par ces immenses armées de pi-

geons, pour que chacun d'eux puisse se procurer sa nourriture. Comme les premiers rangs trouvent nécessairement la plus grande abondance, et comme l'arrière-garde n'a plus que peu de choses à glaner; aussitôt qu'un rang se trouve le dernier, il s'élève en l'air, passe par-dessus toute la troupe, et prend place en avant. Le rang suivant en fait autant à son tour, et ainsi les derniers devenant continuellement les premiers, toute la multitude s'assied successivement aux meilleures places du banquet.

La pluie s'étant à la fin apaisée, M. Hunt leva son camp et continua à remonter le Missouri.

La caravane, qui comprenait alors près de soixante personnes, était composée de cinq Partners, d'un Clerc nommé John Reed, de quarante Voyageurs ou engagés canadiens, et de plusieurs chasseurs. Ils étaient embarqués dans quatre bateaux, qui portaient un pierrier et deux obusiers. Tous étaient fournis de mâts et de voiles, qu'on pouvait employer quand le vent se trouvait assez fort pour vaincre le courant de la rivière. C'est ce qui arriva pendant les quatre ou cinq premiers jours, durant lesquels un bon vent du sud-est favorisa constamment la remonte.

Les campements, quand la nuit arrivait, étaient souvent agréables et pittoresques. On dressait les tentes sur une riante hauteur, sous quelques

beaux arbres, qui fournissaient un abri et du bois à brûler. Les feux s'allumaient, les mets étaient préparés par les Voyageurs; on racontait des histoires, on faisait des plaisanteries, on chantait de joyeux refreins autour des troncs d'arbres embrasés. Tou[illegible] monde [illegible]endant s'endorma[illegible] bonne heure : [illegible]s les tentes; d'autres, enve[illegible] [illegible]utour du f[illegible] ou sous les arbres; u[illegible]s les [illegible]teaux.

Le 28 avril ou [illegible]ans une [illegible]es îles qui se trouvent à l'embouch[illegible] [illegible]rivière Platte pl[illegible] deux cents lieues environ au-dessus du confluent du Mississipi et du Miss[illegible] La Platte est l'affluent le plus imposant de cette dernière rivière. Large, quoique fort peu profonde, elle coule, pendant une immense distance, à travers une verdoyante vallée, creusée dans des prairies sans bornes. Les branches diverses de la Platte tirent la majeure partie de leurs eaux des Montagnes Rocheuses. On regarde son embouchure comme le point de séparation entre le Missouri supérieur et le Missouri inférieur; aussi, dans leurs fatiguantes ascensions, les anciens Voyageurs pensaient-ils avoir accompli la moitié de leur travail quand ils l'avaient atteinte. Le passage de l'embouchure de la Platte équivalait, par conséquent, pour les bateliers, au passage de la Ligne pour les ma-

rins. Il était également célébré par des cérémonies grossièrement plaisantes, pratiquées aux dépens des non-initiés, et au nombre desquelles on retrouvait la vieille farce navale de la barbification. Les divinités de la rivière, comme celles de la mer, se laissaient adoucir par un présent, et l'on pouvait éviter leurs désagréables attentions, par un arrangement avec les adeptes.

A l'embouchure de la Platte on remarqua de nouveaux signes du voisinage d'une expédition guerrière. La carcasse d'un canot de peau, dans lequel les guerriers avaient traversé la rivière, était restée sur le bord. Pendant la nuit le ciel, embrâsé par le reflet d'immenses conflagrations, faisait voir qu'on avait mis le feu à de grandes portions de prairies. Or, les chasseurs ne font pas de tels incendies aussi tard dans la saison ; on supposait donc qu'ils étaient produits par quelque troupe errante de guerriers indiens. Ceux-ci, en effet, prennent souvent la précaution d'enflammer la prairie derrière eux, afin de cacher leurs traces à leurs ennemis. C'est surtout quand ils ont été repoussés et craignent d'être inquiétés dans leur retraite, qu'ils agissent ainsi. En de telles circonstances il n'est pas sûr, même pour des amis, de les approcher ; car dans leur humeur farouche ils sont capables de se livrer aux outrages les plus odieux. Ces signes qu'une

bande de guerriers erraient dans le voisinage inspirèrent donc à nos aventuriers un certain degré de vigilance.

Après avoir passé la Platte, la caravane s'arrêta, pendant vingt-quatre heures, un peu au-dessus de Papillon-Creek, pour prendre une provision de rames et de perches dans un bois épais de frênes, car on n'en trouve plus au-delà de cet endroit. Tandis que les Voyageurs étaient ainsi occupés, les naturalistes erraient aux environs pour recueillir des plantes. Du sommet d'une rangée de hauteurs situées sur le côté opposé de la rivière, ils avaient une de ces vues immenses et magnifiques qui se déploient quelquefois dans ces régions sans bornes. Au-dessous d'eux s'étendait la vallée du Missouri, large d'environ deux lieues et demie, et revêtue de toute la fraîche verdure du printemps, embellie de toutes les couleurs variées des fleurs. Des bouquets de bois, des arbres solitaires s'élevaient çà et là, des deux côtés du bassin où la majestueuse rivière roulait ses flots turbulents et limoneux. L'intérieur du pays présentait un spectacle singulier. L'immense plaine était semée d'innombrables buttes verdoyantes qui n'avaient pas quatre-vingts pieds de haut, mais dont la pente était extrêmement rapide et le sommet très aigu. Une longue ligne de falaises s'étendait pendant plus de dix lieues, parallèlement

au Missouri. A leur base dormait un lac peu profond, qui était évidemment un ancien lit de la rivière. Une multitude de plantes aquatiques en recouvraient la surface, et sur leurs larges feuilles une quantité de serpents d'eau, attirés par la douce chaleur du printemps, s'étalaient aux rayons du soleil.

Le 2 mai, à l'heure habituelle de l'embarquement, deux chasseurs nommés Harrington, jetèrent quelque confusion dans le camp, en annonçant qu'ils voulaient quitter l'entreprise et retourner chez eux. L'un d'eux, qui avait déjà chassé sur le Missouri pendant deux années, s'était joint à la caravane l'automne précédent; l'autre s'était engagé à Saint-Louis, dans le mois de mars suivant, et était venu de là avec M. Hunt. Il déclara alors que sa mère, remplie d'inquiétudes en apprenant de quelle dangereuse entreprise son frère allait faire partie, lui avait ordonné de s'enrôler, mais seulement pour le rejoindre, et pour le déterminer à revenir auprès d'elle.

La perte de deux chasseurs habiles et vigoureux était fort grave, en approchant de la région où on devait s'attendre à des hostilités avec les Sioux; et durant le reste du voyage même leurs services étaient extrêmement importants, car on pouvait peu compter sur la valeur des Canadiens,

en cas d'attaque. M. Hunt s'efforça donc d'ébranler la résolution des deux frères, par des raisonnements et par des prières. Il leur représenta qu'ils étaient à plus de deux cents lieues au-dessus de l'embouchure du Missouri; qu'avant d'atteindre l'habitation d'un homme blanc, ils auraient cent trente lieues à parcourir, et que dans ce trajet ils seraient exposés à toutes sortes de risques, car, s'ils s'obstinaient à l'abandonner et à trahir leurs promesses, il était décidé à ne leur fournir aucune munition. Tout fut inutile; ils persistèrent dans leur résolution, et M. Hunt, incité en partie par son indignation, en partie par la nécessité d'empêcher le reste de son monde d'imiter leur désertion, exécuta ses menaces, et les laissa regagner les établissements sans avoir, à ce qu'il supposait, une seule charge de poudre.

Pendant plusieurs jours les bateaux continuèrent leur lente et pénible lutte contre le courant de la rivière. Les signes de guerre, qu'on avait récemment rencontrés, forçaient la caravane à beaucoup de vigilance pendant les campements nocturnes. Ce n'était pas sans motifs, car, dans la nuit du 7, on entendit retentir tout-à-coup des hurlements effrayants, et l'on vit onze guerriers sioux, complétement nus et le tomahawk à la main, se précipiter dans le camp. Ils furent à l'instant même entourés et saisis. Leur chef

leur cria de ne commettre aucune violence, et prétendit que ses intentions étaient parfaitement pacifiques. On apprit, cependant, qu'ils faisaient partie de la troupe de guerriers dont on avait trouvé le canot à l'embouchure de la Platte, et dont on avait vu les feux réverbérés dans l'air. Ils avaient été désappointés ou défaits, et dans leur rage, ces onze guerriers *avaient dévoué leurs habits à la médecine*. C'est un acte de désespoir des braves Indiens, quand ils sont malheureux dans la guerre et qu'ils craignent d'être raillés à leur retour dans leurs cabanes. Quelquefois, alors, ils jettent leurs habits et leurs ornements, se dévouent au Grand-Esprit, et tentent quelques exploits éclatants pour couvrir leur disgrâce. Malheur aux Blancs sans défense qui tombent dans ce moment entre leurs mains.

Telle fut l'explication que donna Pierre Dorion, l'interprète métis, de cette sauvage intrusion dans le camp. Les Blancs furent si exaspérés en apprenant les intentions sanguinaires des prisonniers, qu'ils voulaient les fusiller sur-le-champ. M. Hunt, cependant, avec sa modération habituelle, ordonna de les transporter de l'autre côté de la rivière, après les avoir menacés d'une mort certaine, s'ils étaient repris à commettre le moindre acte d'hostilités.

Le 10 mai, la caravane campa près du village

Omaha, situé à environ 270 lieues au-dessus de l'embouchure du Missouri. Le village, placé au bas d'une colline et sur le bord de la rivière, était composé d'environ quatre-vingts loges; c'étaient de simples tentes qui avaient à peu près quinze pieds de diamètre. Elles étaient formées par de longues perches inclinées les unes vers les autres, et qui se croisaient à peu près vers la moitié de leur longueur. La partie inférieure était recouverte de peaux de bisons cousues ensemble, et si le haut des perches en avait été également revêtu, chaque tente, composée de deux cônes opposés par le sommet, aurait eu exactement la figure d'un sablier.

La forme des loges indiennes est digne d'attention. Chaque tribu ayant une manière différente de les dresser et de les ranger, il est facile, en voyant de loin une loge ou un camp, de dire à quelle tribu les habitants appartiennent. Les loges des Omahas ont, à l'extérieur, une apparence fantastique et coquette. Elles sont peintes de bandes ondées rouges et jaunes, ou de visages humains, ressemblant à des pleines lunes et larges de quatre à cinq pieds, ou enfin de grossières représentations de chevaux, de daims et de bisons.

Les Omahas étaient autrefois une des puissantes tribus des Prairies, et rivalisaient de prouesse avec les Sioux, les Pawnees, les Sauks, les Konsas et

les Iatans. Cependant, leurs guerres avec les Sioux avaient diminué leurs rangs, et, en 1802, la petite-vérole en avait enlevé les deux tiers. A l'époque de la visite de M. Hunt, ils se glorifiaient encore d'environ deux cents guerriers, mais leur nombre diminue rapidement, et d'ici à peu de temps, comme tant d'autres nations de l'Ouest, ils n'existeront plus que dans les traditions.

Dans la lettre que M. Hunt écrivit de cet endroit à M. Astor, il fait une triste peinture des tribus indiennes qui bordent la rivière. Elles se trouvaient continuellement en guerre les unes avec les autres, et ces hostilités fatigantes ne se composaient pas seulement de combats, d'expéditions passagères, entraînant le sac, l'incendie, le massacre des villages, mais encore d'actes individuels de trahison, de froides cruautés, d'assassinats, exploits orgueilleux de simples guerriers, entrepris pour venger des injures personnelles ou même pour gagner le vain trophée d'un scalp. Le chasseur solitaire, le voyageur égaré, la pauvre squaw coupant du bois ou récoltant du grain, étaient exposés à être surpris et massacrés. Ainsi des tribus entières étaient exterminées à la fois, ou graduellement affaiblies, et l'existence des Sauvages se trouvait entourée d'horreurs et d'alarmes continuelles. Il n'est donc nullement surprenant que la race des hommes rouges diminue d'année

en année, et qu'il reste si peu de descendants des nombreuses nations qui peuplaient évidemment les vastes régions de l'Ouest. Il faut plutôt s'étonner qu'il en survive encore autant, car la vie d'un Sauvage, dans ce pays, n'est guère qu'une mort prolongée et toujours présente. C'est une sorte de caricature des temps si vantés de la féodalité, c'est la chevalerie errante dans son état grossier et primitif.

Dans leurs jours de prospérité, les Omahas se regardaient comme les mortels les plus puissants et les plus parfaits de la terre. Ils considéraient toutes les choses créées comme destinées à leur usage et à leur bénéfice particulier. C'est de leur chef, le fameux Wash-ing-guh-sah-ba, ou l'*Oiseau-noir*, qu'on raconte tant d'histoires sauvages et romantiques. Il était mort environ dix ans avant l'arrivée de M. Hunt, mais ses peuples se rappelaient encore son nom avec terreur. Parmi les chefs indiens du Missouri il avait été un des premiers à trafiquer avec les Blancs, et il avait montré beaucoup de sagacité en levant ses droits royaux. Quand un marchand arrivait dans son village, il était obligé de porter et d'étaler dans sa loge toutes les marchandises dont il s'était pourvu. Le Chef choisissait alors ce qui convenait à son royal plaisir, couvertures, tabac, whiskey, poudre, balles, grains de verroteries, vermillon.

Il mettait ces articles de côté, sans daigner rien donner en échange ; ensuite, appelant son héraut ou crieur, il lui ordonnait de monter sur le sommet de sa loge, et d'inviter tous les chasseurs de la tribu à apporter leurs pelleteries pour trafiquer avec l'homme blanc. La loge se remplissait d'Indiens chargés de peaux d'ours, de castor, de loutre, et d'autres animaux à fourrures. Personne n'avait la permission de discuter les prix fixés par le marchand blanc, qui prenait soin de s'indemniser cinq ou six fois pour les marchandises que le chef s'était administrées. De cette manière, l'Oiseau-noir s'enrichissait tout en enrichissant les Blancs, et il devint excessivement populaire parmi les marchands du Missouri. Ses guerriers, cependant, n'étaient pas également satisfaits d'un système commercial qui leur était si manifestement désavantageux ; et ils commencèrent même à montrer quelques signes de mécontentement. Dans cette conjoncture, un marchand rusé et sans principes révéla à l'Oiseau-noir un secret à l'aide duquel il pourrait obtenir un pouvoir sans bornes sur ses superstitieux sujets ; il l'instruisit des qualités mortelles de l'arsenic, et lui fournit une ample provision de cette drogue homicide. Depuis ce temps l'Oiseau-noir sembla doué du don de prophétie, et du pouvoir surnaturel de disposer de la vie et de la mort de ses guerriers.

Malheur à celui qui osait mettre en question son autorité ou résister à ses ordres. L'Oiseau-noir prophétisait qu'il mourrait dans une certaine période, et il avait des moyens secrets d'accomplir sa prophétie. Avant l'époque prédite, le guerrier, attaqué d'un mal étrange et soudain, disparaissait de la surface de la terre. Chacun restait épouvanté de ces exemples multipliés du pouvoir surhumain du chef; chacun craignait de mécontenter un être si puissant et si vindicatif; et l'Oiseau-noir jouissait d'une autorité incontestée et sans bornes.

Ce n'était pas cependant par la terreur seulement qu'il gouvernait son peuple : l'Oiseau-noir était un grand guerrier, et ses exploits dans les combats servaient de thême favori aux vieux et aux jeunes. Sa carrière avait commencé au milieu des périls, car dans sa jeunesse il avait été fait prisonnier par les Sioux. Depuis qu'il commandait la tribu des Omahas, elle avait obtenu une grande renommée militaire. Jamais il ne laissait sans vengeance une insulte faite à quelqu'un des siens. Les républicains pawnees avaient flétri d'une grave injure un des plus braves Omahas, un des favoris du chef. Aussitôt l'Oiseau-noir rassemble ses guerriers, les conduit contre le village des Pawnees, l'attaque avec une furie irrésistible et l'incendie, après en avoir massacré la plupart des

habitants. Il fit, pendant beaucoup d'années, une guerre terrible et sanglante aux Ottoes, jusqu'à ce que la paix fût établie entre eux par la médiation des Blancs. Sans crainte dans les combats et brûlant de se signaler, il électrisait ses partisans par ses actions audacieuses. En attaquant un village kanza, il en fit plusieurs fois le tour, à cheval, chargeant son fusil et le déchargeant sur les habitants, en passant auprès d'eux au galop. Il se vantait aussi de posséder dans la guerre un pouvoir mystérieux et surnaturel. Un jour, suivant les traces d'un parti ennemi à travers la prairie, il déchargea plusieurs fois sa carabine dans les empreintes faites par les sabots des chevaux de ses adversaires, assurant ses guerriers qu'il ralentissait ainsi la vitesse des fugitifs, et qu'il les atteindrait facilement. Il les joignit en effet et les détruisit presque tous : aussi sa victoire fut-elle regardée comme miraculeuse, tant par ses amis que par ses ennemis. C'est par de semblables exploits qu'il devint l'orgueil et l'amour de son peuple, nonobstant ses inévitables prédictions de mort.

Malgré tout ce qu'il y avait de sauvage et de terrible dans son caractère, il était sensible au pouvoir de la beauté, et capable d'aimer constamment. Une troupe de guerriers poncas avaient fait une irruption sur les terres des Omahas et

avaient enlevé un certain nombre de femmes et de chevaux. L'Oiseau-noir devint furieux et se mit en campagne avec tous ses braves, jurant « de manger la nation des Poncas » ; serment indien qui annonce une guerre d'extermination. Les Poncas, cruellement pressés, se refugièrent derrière un grossier boulevard de terre ; mais l'Oiseau-noir dirigeait sur leur retraite un feu si bien nourri que, suivant toutes les probabilités, il allait être à même d'exécuter sa menace. Dans leur désespoir les Poncas députèrent un héraut, portant le calumet de paix ; il fut fusillé par ordre de l'Oiseau-noir. Un second messager, envoyé de la même manière, partagea le même destin. Le chef Ponca, alors, pour tenter une dernière ressource, para sa charmante fille de ses plus beaux ornements, et l'envoya avec un calumet pour implorer son ennemi. Les charmes de la vierge indienne touchèrent le cœur farouche de l'Oiseau-noir. Il accepta la pipe de ses mains et la fuma. Depuis ce temps la paix se maintint entre les Poncas et les Omahas.

Suivant toutes les apparences, cette belle damoiselle était la femme favorite dont la destinée forme un incident si tragique dans l'histoire de l'Oiseau-noir. Sa jeunesse et sa beauté lui avaient valu un empire absolu sur l'esprit sauvage de son époux, et il la préférait à ses autres femmes.

Cependant l'habitude de satisfaire tous ses sentiments vindicatifs l'avait rendu incapable de maîtriser les transports de sa colère. Dans un de ces accès, sa femme chérie eut le malheur de l'offenser : il tira sur le champ son couteau, et d'un seul coup l'étendit morte à ses pieds.

A l'instant même sa frénésie fut calmée. Il contempla quelque temps sa victime, dans un silencieux égarement, puis, s'enveloppant la tête de sa robe de bison, il s'assit auprès du cadavre, et demeura absorbé dans la contemplation de son crime et de sa perte. Trois jours s'écoulèrent : il continuait à rester immobile et silencieux, ne prenant aucune nourriture, et, en apparence, ne goûtant aucun sommeil. On craignait qu'il ne voulût se laisser mourir de faim. Son peuple l'entourait en tremblant, et le suppliait de découvrir son visage et de se consoler : mais il demeurait immuable. A la fin un des guerriers apporta un petit enfant, et, le posant sur la terre, plaça le pied de l'Oiseau-noir sur son cou. Le cœur du farouche Sauvage fut touché par cet appel. Il jeta sa robe de côté, fit une harangue sur son action, et depuis ce temps parut avoir déchargé son esprit de tout remords et de tout souci.

Il conservait encore son mystérieux, son fatal secret, et en même temps son terrible pouvoir;

mais, quoique capable de donner la mort à ses ennemis, il ne pouvait en garantir ses amis, ni lui-même. En 1802, la petite vérole, cette horrible peste qui se répandit sur la terre des Sauvages, comme le feu dans les prairies, fit son apparition dans le village des Omahas. Les pauvres Indiens voyaient avec accablement les ravages de cette maladie affreuse, qui défiait la science de leurs jongleurs. En peu de temps, les deux tiers de la population furent enlevés, et la sentence des survivants semblait irrévocable. Le stoïcisme des guerriers était vaincu : ils devinrent furieux. Quelques-uns mettaient le feu à leur village, comme un dernier moyen d'éviter la contagion. D'autres, dans une frénésie de désespoir, immolaient leurs femmes et leurs enfants pour leur épargner les lentes agonies d'une mort inévitable, et pour aller du moins tous ensemble dans une plus heureuse région.

L'horreur et la stupeur étaient à leur comble, lorsque l'Oiseau-noir fut frappé par la maladie. Les pauvres Sauvages, en voyant leur chef en danger, oublièrent leurs propres misères et se rassemblèrent autour de son lit de mort. Son esprit de domination et son amour pour les hommes blancs se montrèrent encore, à ses derniers moments, quand il désigna le lieu qu'il avait choisi pour sa sépulture. C'était une colline

pyramidale d'environ quatre cents pieds de hauteur, qui domine au loin le cours du Missouri. L'Oiseau-noir avait coutume de s'y asseoir pour guetter les barques des hommes blancs qui venaient trafiquer avec son peuple. La rivière lave la base de ce promontoire, et après avoir fait dans la plaine mille tours et détours, revient passer tout auprès; de sorte que, pendant dix lieues, le voyageur qui navigue à la voile ou à la rame, se trouve toujours, comme par enchantement, en vue de cette pyramide singulière.

L'Oiseau-noir ordonna, en mourant, que sa tombe fût élevée au sommet de cette colline, afin de contempler encore ses anciens domaines, et de voir passer les barques des marchands.

On exécuta fidèlement ses dernières volontés. Son cadavre fut placé au sommet de la colline, à cheval sur son plus beau coursier, et l'on éleva un monticule par-dessus tous les deux. Un bâton, enfoncé dans le tombeau, supportait la bannière du Chef et les scalps qu'il avait enlevés à ses ennemis. Quand M. Hunt visita cet endroit, le bâton subsistait encore avec des fragments de bannière, et les Omahas plaçaient de temps en temps des vivres sur le monticule, suivant leurs coutumes superstitieuses. Ce rite antique est tombé depuis en désuétude, car la tribu est presque éteinte. Cependant la montagne de

l'Oiseau-noir continue à être un objet de vénération pour le Sauvage errant, un signe indicateur pour le voyageur du Missouri, et lorsqu'un étranger arrive en vue de cette cime enchantée, on lui montre, de loin, le monticule qui renferme le squelette du guerrier indien et de son cheval.

CHAPITRE XVII.

Menaces des Sioux Tetons. — Caractère cruel de ces pirates. — Leur affaire avec Crooks et Mac Lellan. — Expédition commerciale interrompue. — Vœu de vengeance de Mac Lellan. — Inquiétude dans le camp. — Désertion. — On quitte le village Omaha. — On rencontre John et Carson, aventuriers trappeurs. — Recherches scientifiques de MM. Nuttall et Bradbury. — Zèle d'un botaniste. — Aventure de M. Bradbury avec un indien Ponca. — La boussole de poche et le microscope. — Messager de Lisa — Motifs pour pousser en avant.

Pendant que M. Hunt et ses compagnons séjournaient au village des Omahas, ils virent arriver trois Sioux, de la tribu Yankton Ahna. Ils apportaient des nouvelles fâcheuses. Suivant eux, certaines bandes de Sioux Tetons, qui habitaient beaucoup plus haut sur le Missouri, étaient venues dans les environs, et attendaient la caravane, dans le dessein avoué de s'opposer à son passage.

Les Sioux Tetons étaient dans ce temps une sorte de pirates du Missouri, et considéraient comme de bonne prise les barques bien chargées des marchands américains. Comme ils trafiquaient avec les négociants anglais du Nord-ouest, qui

leur apportaient régulièrement des marchandises par la route de la rivière Saint-Pierre, ils se trouvaient indépendants des marchands du Missouri. Ils n'avaient donc aucun égard pour eux, et les pillaient chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion. On a insinué qu'ils avaient été poussés à ces pillages par les marchands anglais, qui désiraient empêcher leurs rivaux de commercer avec les Indiens; mais on cite encore un autre motif, qui indique une politique plus profonde. Les Sioux, par leurs relations avec les marchands anglais, avaient acquis l'usage des armes à feu, ce qui leur donnait une grande supériorité sur les tribus du Missouri supérieur. Ils s'étaient aussi, en quelque manière, rendus les facteurs de ces tribus, leur procurant de seconde main, et à des prix fort avantageux, les marchandises qu'ils achetaient aux Blancs. Ils voyaient donc avec inquiétude les marchands américains s'avancer sur le Missouri, prévoyant que les tribus supérieures seraient ainsi affranchies de la dépendance où ils les tenaient pour leurs marchandises, et, ce qui était pire, qu'elles seraient approvisionnées d'armes à feu, et deviendraient par conséquent de formidables rivales.

Nous avons déjà parlé d'un voyage commercial, dans lequel MM. Crooks et Mac Lellan s'étaient vu arrêter par ces brigands aquatiques. Comme

cet épisode est en quelque façon lié à des événements qui seront rapportés ci-après, nous allons le raconter plus au long.

Environ deux années avant l'époque de notre expédition, Crooks et Mac Lellan, à la tête d'une quarantaine d'hommes, remontèrent le Missouri dans des bateaux, afin d'aller trafiquer chez les tribus supérieures. Dans un endroit de la rivière où le chenal fait une courbe brusque, sous des bords qui surplomblent, ils entendirent tout-à-coup des cris et des hurlements au-dessus d'eux. Ils levèrent les yeux : les berges de la rivière étaient couvertes de Sauvages armés. C'était une bande de guerriers sioux, forte de plus de six cents hommes. Ils brandissaient leurs armes d'une manière menaçante, et ordonnèrent aux bateliers de rebrousser chemin et d'aborder un peu plus bas. Il n'y avait pas moyen de résister à leurs ordres, car, sans risques pour eux-mêmes, ils pouvaient répandre la mort sur la tête des Blancs. Crooks et Mac Lellan obéirent donc avec un empressement affecté. Ils débarquèrent, et eurent une entrevue avec les Sioux. Ceux-ci leur défendirent de remonter plus loin la rivière, sous peine d'une guerre d'extermination, mais en même temps leur offrirent de trafiquer pacifiquement avec eux s'ils voulaient faire halte où ils étaient. La caravane, composée principalement de Voyageurs, se trou-

vait trop faible pour lutter contre une force aussi considérable, et qui pouvait être si facilement augmentée. On feignit donc de se soumettre de bon cœur à cet ordre dictatorial, et on commença immédiatement à couper des arbres pour élever un comptoir. Les guerriers indiens partirent alors pour leur village, qui n'était guère éloigné que de sept lieues, afin d'y rassembler les objets nécessaires pour trafiquer. Ils laissèrent cependant sept ou huit des leurs pour observer les Blancs, et l'on voyait ces éclaireurs aller et venir presque sans interruption.

M. Crooks reconnut qu'il était impossible de poursuivre son voyage sans courir le danger de faire piller ses bateaux et massacrer une grande partie de son monde. Pourtant il ne voulut pas perdre entièrement les fruits de son expédition : c'est pourquoi, tout en continuant à construire sa maison avec un empressement apparent, il dépêcha ses chasseurs et ses trappeurs dans un canot, avec ordre de remonter la rivière et de se rendre à leur destination originaire, pour y trapper et y rassembler des pelleteries. M. Crooks devait les aller rechercher à quelque époque future.

Dès qu'il se fut écoulé assez de temps pour que le détachement pût être remonté au-delà du pays hostile des Sioux, M. Crooks détruisit soudainement son établissement prétendu, embarqua ses

hommes et ses effets, donna à l'arrière-garde étonnée des Sauvages un message provoquant pour leurs compatriotes, et se remit au courant de la rivière, n'épargnant ni rames, ni perches, de nuit comme de jour, jusqu'au moment où il fut complètement hors de la portée de ces flibustiers du Missouri.

Ce qui augmentait l'irritation de MM. Crooks et Mac Lellan en voyant ainsi entraver leur lucrative entreprise, c'est qu'ils avaient été informés qu'au fond de l'affaire se trouvait un marchand rival. Les Sioux, leur avait-on dit, avaient été poussés à cet outrage par M. Manuel Lisa, le Partner-directeur et l'Agent de la Compagnie des fourrures du Missouri. Cet avis, vrai ou faux, excita l'esprit violent de Mac Lellan, et il jura que si jamais il rencontrait Lisa sur le territoire indien, il lui mettrait une balle dans la tête. C'était une manière d'obtenir satisfaction tout-à-fait en harmonie avec le caractère du plaignant, et avec le code d'honneur qui règne au-delà de la frontière.

Cependant si MM. Crooks et Mac Lellan avaient été indignés par la conduite insolente des Sioux Tetons, et par le dommage qu'elle leur avait causé, ces brigands n'avaient pas été moins furieux de se voir vaincus en ruse par des hommes blancs, et d'être obligés de renoncer au gain dont

ils s'étaient flattés. On craignait donc qu'ils ne fussent particulièrement hostiles à l'expédition de M. Hunt, lorsqu'ils apprendraient que leurs anciens antagonistes s'y trouvaient engagés.

On cachait autant qu'on le pouvait toutes ces causes d'inquiétude aux Voyageurs canadiens, de peur qu'ils n'en fussent intimidés. Il était impossible cependant d'empêcher de circuler quelques-unes des rumeurs apportées par les Indiens, et elles devenaient le sujet de mille commérages et de mille exagérations. Le chef des Omahas, en revenant d'une expédition de chasse, rapporta que deux hommes avaient été tués à quelque distance par les Sioux. Cela ajouta aux frayeurs qui avaient déjà été excitées. Les Voyageurs croyaient voir, sur chaque bord de la rivière, des bandes de féroces guerriers, prêts à les occire dans leurs bateaux ; et s'imaginaient que des troupes d'ennemis invisibles viendraient, la nuit, les massacrer dans leurs campements. Quelques-uns perdirent courage et proposèrent de retourner, plutôt que de jeter, pour ainsi dire, le gant à toutes ces tribus de maraudeurs. Trois hommes désertèrent même avant de quitter le village des Omahas ; heureusement deux chasseurs qui s'y trouvaient furent décidés à se joindre à l'expédition, grâce à de libérales promesses et au don immédiat d'un équipement complet.

L'irrésolution et le mécontentement qui se montraient chez quelques individus, et qui allaient presque jusqu'à la mutinerie, les désertions partielles qui avaient lieu de temps en temps, pendant qu'on était encore parmi les tribus armées, augmentaient grandement les anxiétés de M. Hunt, et son impatience de pousser en avant; car une fois qu'il aurait derrière lui une région ennemie, il comptait que personne n'oserait plus déserter, puisqu'il serait aussi périlleux de reculer que d'avancer.

En conséquence, il partit le 15 mai du village des Omahas, et s'enfonça dans le formidable pays des Sioux Tetons. Pendant les cinq premiers jours on fut favorisé par une bonne brise, et les bateaux avancèrent considérablement; mais au bout de ce temps le vent changea, la rivière grossit, devint plus rapide, et annonça ainsi le commencement du flux causé annuellement par la fonte des neiges des Montagnes Rocheuses, et par les pluies printanières qui tombent dans les prairies supérieures. Comme on entrait alors dans une région où des ennemis pouvaient être embusqués sur chaque rive, il fut décidé qu'on ne chasserait, autant que possible, que dans les îles qui s'étendent quelquefois pendant une longueur considérable, et sont couvertes de bois et d'abondants pâturages. Dans une de ces îles on tua, un jour, trois

bisons et deux élans. Toute la caravane, s'arrêtant alors sur le bord d'une magnifique prairie, fit un somptueux repas de venaison. On était à peine remonté dans les bateaux, lorsqu'on vit s'approcher un canot qui suivait le courant. Deux hommes s'y trouvaient, qu'on reconnut avec grande surprise être de couleur blanche. C'étaient les nommés Benjamin Jones et Alexander Carson, deux de ces étranges et intrépides vagabonds qui explorent la solitude. Après avoir passé deux années à chasser et à trapper près des sources du Missouri, ils redescendaient ainsi pendant un millier de lieues, dans une coquille de noix, sur un fleuve turbulent, à travers des régions infestées de tribus sauvages; et cependant ils étaient aussi tranquilles, aussi peu soucieux, que s'ils avaient navigué en sûreté au centre de la civilisation.

L'acquisition de deux chasseurs ayant autant de courage et d'expérience était singulièrement désirable. Ils ne furent pas bien difficiles à persuader, car la solitude est le domicile du trappeur. Comme le marin, il s'inquiète peu de quel côté il se dirige. Jones et Carson abandonnèrent donc leur voyage à Saint-Louis, et retournèrent de bon cœur vers les Montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique.

Les deux naturalistes qui avaient joint l'expé-

dition à Saint-Louis, MM. Bradbury et Nuttall, l'accompagnaient encore, et poursuivaient leur récolte dans toutes les occasions. Il paraît que M. Nuttall se dévouait exclusivement à ses recherches scientifiques. C'était un zélé botaniste, et il était rempli d'enthousiasme en voyant un nouveau monde s'ouvrir devant lui dans ces prairies immenses, revêtues de leur robe printanière, et toutes semées de fleurs inconnues. Chaque fois que les bateaux débarquaient, à l'heure des repas ou pour une cause quelconque, il sautait sur le rivage et se mettait en quête de nouveaux échantillons. Il saisissait avidement chaque plante rare ou inconnue. Enchanté des trésors étalés devant lui, il allait furetant et ramassant une multitude de fleurs, oubliant toute autre chose que ses découvertes; si bien qu'il fallait souvent le chercher lorsque les bateaux étaient prêts à repartir. Alors on le trouvait chargé d'herbes de toutes espèces, bien loin dans la prairie, ou sur le bord de quelque ruisseau dont il avait remonté le cours.

Les Voyageurs canadiens, qui ne connaissent rien au delà de leurs occupations, et que leur légèreté naturelle dispose à plaisanter sur tout ce qu'ils ne comprennent pas, étaient singulièrement étonnés de cette passion pour rassembler ce qu'ils regardaient comme de mauvais foin. Quand ils voyaient le digne botaniste revenir avec ses

échantillons et les enfermer comme un trésor, ils ne manquaient pas de s'amuser entre eux à ses dépens, le regardant comme une curieuse espèce de maniaque.

M. Bradbury était moins exclusif dans ses goûts et dans ses habitudes. Il combinait le chasseur avec le naturaliste. Dans ses recherches géologiques, il emportait sa carabine ou son fusil de chasse, conformément aux usages guerriers de ses compagnons, ce qui lui avait gagné leur faveur. Il aimait beaucoup les aventures, se plaisait à observer les coutumes des Sauvages, et était toujours prêt à se joindre à toute espèce d'expédition. Alors même que la caravane se trouvait dans un périlleux voisinage, il ne pouvait restreindre son humeur vagabonde. Dans la soirée du 22 mai, ayant observé que la rivière faisait en avant une grande courbe presque circulaire qui devait employer la navigation de tout le jour suivant, il se détermina à profiter de la circonstance. Au lieu donc de s'embarquer, dans la matinée du 23, il remplit son sac à plomb de blé grillé, et partit pour traverser à pied le col de la presqu'île, se proposant de rejoindre le bateau à l'autre extrémité de la courbe. M. Hunt éprouvait quelque inquiétude en le voyant ainsi s'aventurer, tout seul, et lui rappela qu'il était dans un pays ennemi; mais M. Bradbury, traitant le danger avec

légèreté, partit gaiement pour son excursion. Il passa agréablement la journée à se promener dans une belle contrée, à faire des recherches de botanique et de géologie, à observer les mœurs d'un vaste village de chiens des prairies, auxquels il tira plusieurs coups de fusil inutiles, sans penser au risque d'attirer l'attention des Sauvages. Au fait, il avait totalement oublié les Sioux Tetons et tous les périls du pays. Dans l'après-midi, il était debout sur le bord de la rivière, cherchant à découvrir le bateau, quand il sentit tout à coup une main se poser sur son épaule. Tressaillant et se retournant, il vit un Sauvage nu dont l'arc était bandé et la flèche dirigée sur sa poitrine. En un clin d'œil il l'eut couché en joue : l'Indien banda son arc encore plus, mais ne lâcha pas le trait. M. Bradbury réfléchissant, avec une grande présence d'esprit, que le Sauvage aurait pu le tuer sans se montrer s'il avait eu des intentions hostiles, s'arrêta et lui tendit la main. L'Indien la prit, en signe d'amitié, et demanda dans la langue osage si M. Bradbury était un *grand couteau*, c'est-à-dire un Américain. Il répondit affirmativement et s'enquit, à son tour, si l'autre était un Sioux. A son grand soulagement, il apprit que c'était un Ponca. Pendant ce temps, deux autres Indiens étaient venus en courant, et tous les trois saisissant M. Bradbury, paraissaient vou-

loir l'emmener de force avec eux sur les collines. Il résista, et s'asseyant sur une butte de sable, parvint à les amuser avec une boussole de poche. Quand l'intérêt de cet instrument fut épuisé, les Indiens saisirent de nouveau M. Bradbury, mais il tira alors un petit microscope. Cette nouvelle merveille fixa encore l'attention des Sauvages, qui ont bien plus de curiosité qu'on ne le croit généralement. Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, l'un d'eux sauta tout à coup sur ses pieds, en poussant son cri de guerre. La main du hardi naturaliste se posa aussitôt sur son fusil, et il se préparait à livrer bataille, quand l'Indien lui montra du doigt le bas de la rivière, et lui révéla ainsi la véritable cause de son cri. C'était le mât d'un des bateaux qui paraissait au-dessus du sol peu élevé de la rive. M. Bradbury se sentit infiniment soulagé à cette vue. Les Indiens, de leur côté, donnaient des signes d'appréhension et étaient disposés à s'enfuir. Il les assura qu'ils seraient bien traités et qu'il leur donnerait quelque chose à bord s'ils voulaient l'accompagner. Ils hésitèrent pendant quelque temps, puis ils disparurent avant que les bateaux eussent abordé.

Le lendemain matin, ils arrivèrent au camp, accompagnés de plusieurs individus de leur tribu. Avec eux vint aussi un homme blanc, qui s'annonça comme porteur de dépêches pour M. Hunt.

Effectivement, il était chargé d'une lettre de M. Manuel Lisa, Partner et Agent de la Compagnie de fourrures du Missouri. Comme nous l'avons déjà dit, il allait à la recherche de M. Henry et de sa troupe, qui avaient été délogés des Fourches du Missouri par les Indiens Pieds-noirs, et qui avaient transporté leur poste de l'autre côté des Montagnes Rocheuses. M. Lisa avait quitté Saint-Louis trois semaines après M. Hunt, et ayant entendu parler des intentions hostiles des Sioux, avait fait les plus grands efforts pour le rejoindre, afin de passer ensemble les endroits dangereux de la rivière. Il avait à son service vingt solides rameurs, et ils avaient ramé si vigoureusement, qu'ils avaient atteint le village Omaha quatre jours après le départ de M. Hunt. De cet endroit, il avait dépêché le messager en question pour ratrapper les bateaux qui remontaient péniblement le courant et étaient retardés par les détours de la rivière. Dans sa lettre, il priait M. Hunt de l'attendre jusqu'à ce qu'il pût le rejoindre, afin d'unir leurs forces et de se servir mutuellement de protection dans leur périlleux trajet à travers la contrée des Sioux. En réalité, comme on l'apprit ensuite, Lisa craignait que M. Hunt ne lui rendît quelque mauvais office auprès des Sioux, assurant son propre passage en leur disant que celui qui avait l'habitude de trafiquer avec eux

était en route pour leur apporter une ample quantité de marchandises. Il craignait surtout que Crooks et Mac Lellan ne profitassent de cette occasion pour se venger de la perfidie dont ils l'accusaient de s'être rendu coupable envers eux, deux années auparavant, parmi ces mêmes Sioux. A cet égard, cependant, il leur faisait une injustice signalée. Il n'y avait rien dans leur pensée qui approchât d'une trahison. Seulement, quand Mac Lellan apprit que Lisa remontait la rivière, il renouvela ouvertement la menace de lui lâcher son coup de fusil au premier moment où il le rencontrerait.

Les discours de Crooks et de Mac Lellan sur la prétendue perfidie de Lisa, eurent d'autant plus de poids auprès de M. Hunt qu'il n'avait pas oublié quels obstacles ce même personnage lui avait suscités à Saint-Louis. Il ne voulut donc pas se fier à lui, craignant que s'ils entraient ensemble dans le pays des Sioux, le rusé traficant ne se servît de son influence sur leur tribu pour la pousser à s'opposer au passage de la caravane, comme il était accusé de l'avoir déjà fait dans le cas de Crooks et de Mac Lellan.

M. Hunt, dans sa réponse, chercha donc à amuser Lisa. Il le fit assurer qu'il l'attendrait au village des Poncas, situé un peu plus haut sur la rivière : mais à peine le messager eut-il les talons

tournés qu'on se remit en route avec diligence. On ne s'arrêta au village que le temps d'y prendre une provision de bison séché, et on s'empressa de laisser l'autre parti en arrière ; car on redoutait beaucoup moins les hostilités ouvertes des Indiens que la tranquille stratégie d'un marchand des frontières.

---

igence.
prendre
npressa
redou-
rtes des
archand

CHAPITRE XVIII.

Commérages. — Déserteurs. — Recrues. — Chasseurs du Kentucky. — Un forestier vétéran. — Nouvelles de M. Henry. — Périls à craindre chez les Pieds-noirs. — Changement de plan. — Spectacle de la rivière. — Routes des bisons. — Mines de fer. — Pays des Sioux. — Terre de dangers. — Appréhensions des Voyageurs. — Eclaireurs indiens. — Menaces d'hostilités. — Conseil de guerre. — Ordre de bataille. — Pourparlers. — La pipe de paix. — Discours.

La caravane ayant quitté le village des Poncas vers le milieu de la journée, dépassa, au bout d'une lieue environ, l'embouchure de la rivière Quicourt. Au bivouac du soir les Voyageurs bavardèrent, comme d'usage, sur les événements de la journée, et principalement sur les nouvelles recueillies parmi les Poncas. Ces Indiens avaient confirmé ce qu'on avait déjà appris des intentions hostiles des Sioux, et avaient assuré que cinq de leurs tribus étaient rassemblées plus haut sur la rivière pour exterminer l'expédition. Ce commérage du soir, orné de terribles histoires des cruautés indiennes, produisit un fâcheux effet sur l'esprit des irrésolus. Les deux hommes qui avaient joint la caravane au village des Omahas et qui avaient été si généreusement équipés, déser-

tèrent pendant la nuit, emportant avec eux tout leur équipement. Comme on avait appris que l'un d'eux ne savait pas nager, on espéra qu'il serait arrêté par la rivière Quicourt, et l'on fit en conséquence une poursuite générale, mais elle resta sans succès.

Le lendemain, 26 mai, on était en train de déjeuner dans un endroit charmant, sur une des berges de la rivière, lorsqu'on aperçut deux canots qui descendaient du côté opposé de l'eau. Grâce aux lunettes d'approche, on reconnut qu'il y avait un homme blanc dans un de ces canots et deux dans l'autre. On tira un coup de fusil pour éveiller leur attention, et ils traversèrent le courant. C'étaient trois chasseurs de la véritable souche du Kentucky. Ils se nommaient Edward Robinson, John Hoback et Jacob Rizner. Robinson était un vétéran forestier, âgé de soixante-six ans. Il avait été un des premiers défricheurs du Kentucky et avait pris part à beaucoup de combats avec les Indiens sur le *Terrain Sanglant* (Bloody Ground). Dans une de ces actions il avait été scalpé, et portait encore un mouchoir autour de sa tête pour protéger la partie dont la peau avait été enlevée. Ces trois hommes avaient passé plusieurs années dans les régions supérieures de la solitude. Engagés par la Compagnie du Missouri, ils avaient traversé les Montagnes Rocheuses avec

M. Henry, quand il avait été chassé de son poste du Missouri par les hostilités des Pieds-noirs. M. Henry s'était établi alors sur une des branches supérieures de la Colombia, et nos trois aventuriers avaient chassé et trappé avec lui pendant quelques mois. Cependant, ayant satisfait leur goût d'aventures et de voyages, ils s'étaient sentis disposés à revoir leur famille et à retourner dans leurs comfortables demeures du Kentucky. Ils avaient donc retraversé les Montagnes, redescendu les rivières, et étaient en route pour Saint-Louis, lorsqu'ils furent ainsi soudainement arrêtés. La vue d'une puissante brigade de marchands, de trappeurs, de chasseurs et de Voyageurs, bien armés et bien équipés, approvisionnés de toutes les choses nécessaires, en parfaite santé et banquetant gaîment sur les bord fleuris de la rivière, était un spectacle aussi entraînant pour ces vétérans des bois, que le pourrait être pour un vieux soldat l'apparition d'une armée leste et brillante, prête à se mettre en campagne. Mais quand ils apprirent la vaste importance de l'entreprise projetée, ils ne purent plus résister. Leur maison, leur famille et tous les charmes du vert Kentucky s'évanouirent de leur pensée : ils abandonnèrent leurs canots au courant et s'enrôlèrent joyeusement avec les autres chasseurs. Il fut convenu que la Compagnie les équiperait,

leur fournirait toutes les munitions, toutes les choses nécessaires, et qu'en retour ils lui donneraient une moitié des produits de leur chasse et de leur trappage.

L'acquisition de trois hardis chasseurs était extrêmement satisfaisante dans cette partie dangereuse de la rivière. D'ailleurs la connaissance qu'ils avaient acquise de l'intérieur du pays était d'une grande importance. Ils engagèrent M. Hunt à changer la direction de sa route. Il s'était d'abord proposé de suivre les traces de MM. Lewis et Clarke dans leur fameuse expédition exploratrice, c'est-à-dire de remonter le Missouri jusqu'à ses Fourches, et une fois là d'aller gagner par terre les Montagnes Rocheuses. Les trois chasseurs lui firent observer, qu'en suivant cette route il serait obligé de passer à travers un pays infesté par les Pieds-noirs, et se trouverait exposé à leur vengeance ; on a déjà vu qu'ils avaient juré une haine mortelle aux Blancs à cause de la mort d'un de leurs guerriers, tué par le capitaine Lewis. Nos aventuriers conseillèrent donc à M. Hunt de faire route plus au midi, vers les sources des rivières Platte et Pierre-jaune. C'était par là qu'ils étaient revenus, en franchissant les Montagnes par un défilé beaucoup plus praticable que celui de Lewis et Clarke. En prenant cette route, M. Hunt devait traverser un pays abondant en gi-

bier, où il aurait plus de chances de se procurer constamment des provisions, et où il courrait moins de risques d'être molesté par les Pieds-noirs. S'il adoptait ce projet, il ferait bien d'abandonner la rivière au village des Aricaras, où on allait arriver sous peu de jours. Comme les Indiens de ce village possédaient des chevaux en abondance, il pourrait en acheter un nombre suffisant pour son grand voyage par terre, qui commencerait en cet endroit.

Après avoir réfléchi sur cet avis et avoir consulté ses associés, M. Hunt se détermina à le suivre : les chasseurs s'engagèrent à le piloter.

La caravane continua son voyage par un temps charmant du mois de mai. Les prairies qui bordaient la rivière, étaient gracieusement peintes de mille fleurs, qui offraient à l'œil la confusion variée d'un tapis de Turquie. Les belles îles sur lesquelles on s'arrêtait de temps en temps offraient un agréable mélange de bosquets et de pelouses. Les arbres étaient souvent entrelacés de vignes en fleurs, qui parfumaient l'air. Entre les masses majestueuses des bois s'étendaient des nappes de gazons verts, semées de mille fleurs et brodées de touffes de roses épanouies. Les bisons, les élans, les antilopes, qui se réfugiaient souvent dans ces îles, y avaient tracé parmi les buissons et les arbres d'innombrables sentiers, pareils aux

allées tortueuses d'un parc. Quelquefois, quand la rivière passait entre des collines et sous des rivages élevés, on croyait voir des grandes routes établies sur la pente des hauteurs ; c'étaient les traces laissées, durant des siècles, par le piétinement des bisons. En certaines places les berges, coupées perpendiculairement par les eaux, étaient zébrées de longues veines de mine de fer. Dans un de ces endroits la rivière coulait pendant cinq lieues, en ligne presque droite. Les plages qui, s'abaissaient graduellement, n'étaient bordées d'aucun arbre, mais étaient revêtues de gazons du vert le plus frais. Le long de chaque berge, dans cet espace de cinq lieues, une bande de couleur de rouille foncée, haute de 90 mètres, révélait une inépuisable mine de fer, à travers laquelle le Missouri avait creusé son lit. On rencontra plus loin d'autres signes indiquant que ce riche dépôt de minerai s'étendait plus haut sur la rivière. C'est en effet l'un des magasins métallurgiques que la nature a formés dans le cœur de cette vaste et fertile contrée. Ils semblent avoir été mis en réserve, avec les énormes lits de houille de la même rivière, pour servir d'éléments à la richesse et à la puissance future des régions immenses de l'Ouest.

La vue de ces trésors minéralogiques excitait vivement la curiosité de M. Bradbury. Il était

bien cruel pour lui d'être arrêté dans ses recherches scientifiques, et obligé de renoncer à ses courses sur les rives : mais on entrait alors dans le pays des Sioux Tetons, et il était dangereux d'y descendre sans être en force.

Ce pays, qui consiste en vastes prairies, s'étend le long de la rivière durant plusieurs journées de marche : il est accidenté par des collines, et coupé par des ravins qui servent de lit à des torrents limoneux lors de la saison des pluies, mais qui sont presque à sec pendant les chaleurs de l'été. Çà et là, sur la pente des collines ou sur le sol d'alluvion des ravins, s'élèvent des bocages et des avenues de bois ; mais la plus grande partie du pays ne présente à l'œil qu'une solitude sans bornes, dénuée d'arbres et couverte seulement d'herbages.

Le sol de cette immense région est fortement imprégné de soufre, de couperose, d'alun et de sel de glauber. Ces différentes substances donnent une teinte foncée aux eaux qui les traversent, et, jointes aux berges croulantes du Missouri, communiquent à cette rivière une grande partie des nuances dont elle est colorée.

Les bandes errantes des Sioux Tetons étendent sur cette vaste contrée leur incertaine domination. Ils font une guerre impitoyable à diverses autres tribus vagabondes, et chassent, pour leur

subsistance, le bison, l'élan, le daim et l'antilope.

Tandis que les bateaux remontaient le courant bordé par cette terre de danger, beaucoup de Voyageurs canadiens, dont les craintes avaient été éveillées, regardaient d'un air méfiant la solitude immense qui s'étendait de chaque côté. Tout cependant était silencieux, et rien n'annonçait la présence d'aucun être humain. Seulement on voyait de temps en temps une troupe de daims, paissant tranquillement parmi l'herbe fleurie, ou bien une longue ligne de bisons qui se mouvaient comme une caravane sur le profil lointain de la prairie. Les Canadiens néanmoins commençaient à craindre qu'il n'y eût une embûche dans chaque buisson : ils observaient la plaine vaste et tranquille de l'œil soupçonneux avec lequel un marin regarde une mer peu profonde, dont la surface est unie, mais dont le sein recèle des rochers perfides. Le nom seul de Sioux devint un signal de terreur. Si un élan, si un loup ou quelque autre animal paraissait sur les collines, les bateaux résonnaient aussitôt de la poupe à la proue de cette exclamation : « Voilà les Sioux! voilà les Sioux! » Aussi ne manquait-on pas de dresser le camp du soir dans une île, au centre du courant, chaque fois que cela se pouvait faire.

Dans la matinée du 31 mai, comme nos aven-

turiers déjeunaient sur la rive droite de la rivière, le cri d'alarme ordinaire fut jeté, avec plus de raison cette fois. Deux Indiens se montraient sur une éminence de la rive opposée, du côté du nord-est, et haranguaient la caravane d'une voix élevée; mais il était impossible, à cette distance, de distinguer ce qu'ils disaient. Après le déjeuner, M. Hunt traversa la rivière avec Pierre Dorion, l'interprète, et s'avança hardiment pour converser avec les Sauvages, pendant que le reste de la troupe contemplait silencieusement les mouvements des deux partis. Aussitôt que M. Hunt eut débarqué, l'un des deux Indiens disparut derrière l'éminence, mais reparut bientôt à cheval, et galopant en toute hâte sur les hauteurs. M. Hunt eut une courte conférence avec le Sauvage qui était resté, et revint ensuite vers ses gens.

Ces Indiens étaient deux vedettes d'une grande troupe campée à une lieue, et composée de deux cent quatre-vingts loges, ou environ six cents guerriers. Ils appartenaient à trois différentes tribus de Sioux, les Yangtons Ahna, les Tetons Bois-brûlé et les Tetons Min-na-Kine-Azzo. Ils devaient être renforcés à chaque instant par deux autres tribus, et avaient attendu durant onze jours l'arrivée de M. Hunt, pour l'empêcher de continuer sa route; car ils avaient résolu d'interdire tout commerce entre les Blancs et leurs ennemis, les

Aricaras, les Mandans et les Minatarees. L'Indien qui était parti au galop était allé prévenir ses frères de l'arrivée de la caravane, de sorte qu'il fallait s'attendre à quelque violent conflit avec ces pirates sauvages, dont on avait entendu faire de si terribles récits.

Nos gens s'armèrent de courage pour cette rencontre, et, s'étant rembarqués, continuèrent résolûment leur chemin. Une île se trouva quelque temps entre eux et la rive opposée; mais quand ils en eurent dépassé le bout supérieur, ils arrivèrent en pleine vue du rivage ennemi. Il était bordé par une rangée de collines d'où les Indiens descendaient en grand nombre, les uns à cheval, les autres à pied. En les examinant avec une lunette, on reconnut qu'ils étaient en costume de guerre, peints et décorés pour le combat. Leurs armes étaient des arcs et des flèches, avec quelques courtes carabines : la plupart portaient des boucliers, et ils avaient, au total, une apparence guerrière, quoique sauvage. Ils prirent possession d'un endroit qui dominait la rivière, comme s'ils avaient l'intention d'en disputer le passage.

A la vue de ce formidable déploiement de forces, M. Hunt et ses compagnons tinrent conseil. Il était clair que les bruits du désert étaient fondés, et que les Sioux étaient déterminés à s'op-

poser par la force des armes à leurs progrès. Essayer de les éviter en continuant de remonter la rivière était tout-à-fait hors de la question. La violence du courant dans le milieu était trop grande pour qu'on pût la vaincre, et les bateaux étaient obligés de suivre le long des berges, souvent élevées et perpendiculaires. Du haut de celles-ci les Sauvages, en sûreté eux-mêmes et presque invisibles, pouvaient faire pleuvoir des projectiles sur les bateaux et se retirer quand il leur plairait, sans danger d'être poursuivis. Il ne restait donc d'autre alternative que de combattre ou de retourner en arrière. Les Sioux, il est vrai, étaient beaucoup plus nombreux que les Blancs; mais cependant nos aventuriers étaient une soixantaine, bien armés et bien approvisionnés de munitions. Outre leurs carabines ils avaient un pierrier et deux obusiers, montés sur les bateaux. S'ils parvenaient à briser les forces des Indiens par un vigoureux assaut, il était probable que ceux-ci n'oseraient pas tenter une autre attaque importante. Il fut donc décidé presque instantanément qu'on se battrait. On aborda au rivage, du côté opposé aux ennemis, et presque en face d'eux. Là, les armes furent toutes examinées et mises en état; le pierrier et les obusiers furent chargés à poudre et déchargés, pour faire voir aux Sauvages, par leur détonation, combien les

Blancs avaient des armes formidables. Leur son puissant retentit le long des berges de la rivière, et dut faire tressaillir ces guerriers, qui n'étaient accoutumés qu'au bruit sec des carabines. On les rechargea ensuite avec autant de projectiles que possible, et toute la troupe se rembarqua pour traverser la rivière. Les Indiens examinaient les bateaux en silence, leur peinture luisant au soleil et leurs plumes s'agitant au souffle de la brise. Les pauvres Canadiens, de leur côté, contemplaient d'un air contrit leurs sauvages adversaires, et de temps en temps laissaient échapper quelques exclamations lugubres. « Parbleu, frère, murmurait l'un à l'oreille de son voisin, nous voilà dans une jolie bagarre! — Oui, répondait l'autre, nous n'allons pas à la noce, mon ami! »

Quand les bateaux furent arrivés à portée de la carabine, les chasseurs et les autres personnages guerroyants saisirent leurs armes et se préparèrent pour le combat. Comme ils se levaient pour faire feu, on remarqua un grand mouvement parmi les Sauvages. Ils déployèrent leurs robes de bison, les élevèrent avec les deux mains au-dessus de leurs têtes, et les étendirent devant eux sur la terre. A la vue de ces signes, Pierre Dorion cria avec empressement aux siens de ne point faire feu, ajoutant que c'était là un signal pacifique, et une invitation à parlementer. Immédia-

tement après, une douzaine des principaux guerriers, se séparant des autres, descendirent au bord de la rivière, allumèrent un feu, s'assirent à l'entour en demi-cercle, et montrant un calumet, invitèrent les chefs blancs à débarquer. M. Hunt consulta alors les Partners qui étaient sur son bateau. La question était de savoir s'il fallait se fier aux démonstrations amicales de ces peuples féroces. On s'y détermina, car autrement il ne restait plus qu'à combattre. Le corps de bataille des Blancs demeura à bord des bateaux, en ayant soin de se tenir à portée, et prêt à faire feu en cas de trahison; tandis que M. Hunt et les autres Partners, Mac Kenzie, Crooks et Mac Lellan, se rendirent à terre, accompagnés par l'interprète et par M. Bradbury. Les chefs qui les attendaient sur la plage, restèrent assis en hémicycle, sans remuer un membre ni mouvoir un muscle, immobiles comme autant de statues. M. Hunt et ses compagnons, s'approchant sans hésitation, s'assirent sur le sable de manière à compléter le cercle. Des groupes de guerriers, attentifs et silencieux, garnissaient le haut de la berge, les uns équipés et décorés avec ostentation, les autres entièrement nus, mais peints d'une manière fantastique : tous diversement armés.

Le calumet de paix fut apporté avec tout le

cérémonial convenable. Le culot était fait d'une espèce de pierre rouge ressemblant à du porphire. Le tuyau avait six pieds de long, et était décoré de touffes de crin teint en rouge. Le porte-pipe entra dans le cercle, alluma la pipe, la tourna vers le soleil, puis vers les différents points du compas; après quoi il la tendit au chef principal. Celui-ci fuma quelques bouffées : ensuite, tenant le culot de la pipe dans sa main, il offrit l'autre bout à M. Hunt, et à chacun successivement dans le cercle. Quand tout le monde eut fumé, on crut avoir échangé une assurance de bonne foi et d'amitié. M. Hunt fit alors, en français, un discours, interprèté à mesure par Pierre Dorion. Il informa les Sioux de l'objet réel de l'expédition. Les Blancs n'avaient pas pour but, leur dit-il, de trafiquer avec les tribus supérieures de la rivière, mais de traverser les Montagnes jusqu'au grand lac salé de l'ouest, pour chercher quelques-uns de leurs frères qu'ils n'avaient pas vus depuis onze mois. Ils avaient entendu parler de l'intention des Sioux de s'opposer à leur passage, et étaient préparés, comme ceux-ci le pouvaient voir, à l'effectuer à tout hasard. Cependant leurs dispositions envers les Sioux étaient amicales; en preuve de quoi ils leur avaient apporté en présent du tabac et du blé. Ayant ainsi parlé, M. Hunt ordonna d'amener du bateau, et de

déposer auprès du feu du conseil, quinze carottes de tabac et autant de sacs de blé.

La vue de ces présents amollit le Chef, qui sans doute avait déjà fait quelques réflexions en voyant la conduite résolue des Blancs, la judicieuse disposition de leur petit armement, la perfection de leur équipement, et le front de bataille compact qu'ils présentaient. Il fit, en réplique, un discours, dans lequel il déclara que le but de leur réunion avait été simplement d'intercepter des approvisionnements d'armes et de munitions destinés à leurs ennemis les Aricaras, les Mandans et les Minatarees. Convaincus maintenant que l'expédition n'avait pas été entreprise dans ce dessein, mais seulement pour aller à la recherche des frères des Blancs, au-delà des Montagnes, ils n'avaient plus de raisons pour vouloir s'y opposer. Le chef termina en remerciant les Partners de leurs présents, et en les engageant à camper sur le bord opposé de la rivière, parce qu'il avait parmi ses guerriers quelques jeunes gens de la discrétion desquels il lui était impossible de répondre, et qui pourraient se rendre incommodes.

Ainsi finit la conférence. Tout le monde s'étant levé, on échangea des poignées de main et on se sépara. M. Hunt se rembarqua avec ses compagnons, et les bateaux continuèrent leur route sans être molestés.

CHAPITRE XIX.

Grande courbe du Missouri. — Crooks et Mac Lellan rencontrent deux de leurs adversaires indiens. — Capricieux outrage d'un Blanc, cause d'hostilités indiennes. — Dangers et précautions. — Une troupe de guerriers indiens. — Périlleuse situation de M. Hunt. — Campement amical. — Fêtes et danses. — Approche de Manuel Lisa et de sa brigade. — Sombre rencontre entre d'anciens rivaux. — Pierre Dorion en fureur. — Accès de chevalerie.

Dans l'après-midi du jour suivant (1er juin), la caravane arriva à la grande courbe où la rivière tourne, pendant environ dix lieues, autour d'une péninsule circulaire dont le col n'a pas plus de dix-huit cents mètres de largeur.

Le lendemain, de bonne heure, on aperçut deux Indiens, debout, sur une berge élevée, agitant et étendant leurs robes de bison, en signe d'amitié. On poussa immédiatement au rivage et on débarqua ; mais quand on se fut approché des Sauvages, ils donnèrent des signes évidents d'alarme, étendant leurs bras horizontalement, suivant leur manière de demander grâce. On en apprit bientôt la raison. Il se trouva qu'ils étaient précisément les deux chefs du parti guerrier qui avait arrêté MM. Crooks et Mac Lellan, deux ans auparavant, et qui les

avait obligés à se sauver en redescendant la rivière. Ils coururent les embrasser comme s'ils avaient été enchantés de les voir. Cependant ils avaient évidemment l'air de craindre quelque revanche de leur mauvaise conduite passée, et ne semblèrent parfaitement à leur aise que lorsque la pipe de paix eut été fumée.

M. Hunt ayant été informé que la tribu à laquelle ils appartenaient avait tué trois Blancs dans le cours de l'été précédent, leur reprocha ce crime et leur demanda la raison de ces sauvages hostilités. « Nous tuons les hommes blancs, répondit un des chefs, parce que les hommes blancs nous tuent. Cet individu-là même, ajouta-t-il en montrant Carson, une des nouvelles recrues, a tué un de nos frères l'été passé. Les trois hommes blancs ont été immolés pour venger sa mort. »

Le chef avait raison. Carson confessa que se trouvant avec un parti d'Aricaras sur le bord du Missouri, et voyant un parti guerrier de Sioux du côté opposé, il avait déchargé sa carabine à travers l'eau. C'était un coup perdu, tiré sans en attendre grand résultat, car la rivière avait près d'un quart de lieue de largeur. Malheureusement un guerrier sioux tomba, et ce meurtre, commis de gaîté de cœur, provoqua une terrible vengeance. C'est ainsi que des Blancs, par méchanceté ou par étourderie, commettent fréquem-

ment des outrages contre les Naturels. Les Indiens y répondent suivant une loi de leur code, qui demande sang pour sang; et leur action, qui n'est chez eux qu'une pieuse vengeance, retentit à travers les terres comme un acte de cruauté perverse et non provoquée. Le voisinage se lève en armes : une guerre s'ensuit, qui finit par la mort d'une moitié de la tribu, par la ruine des survivants, et par leur expulsion de leurs demeures héréditaires. Telle est, trop souvent, la véritable histoire des guerres indiennes. On attribue leur origine à quelque caprice sanguinaire d'un Sauvage, tandis que l'outrage du misérable Blanc qui l'a provoqué est ordinairement passé sous silence.

Les deux chefs ayant fumé la pipe de paix et reçu quelques présents, repartirent fort satisfaits. Au bout de peu de temps, deux autres parurent à cheval et marchèrent parallèlement aux bateaux. Ils avaient vu les présents donnés à leurs camarades, mais ils n'en avaient pas été contents, et venaient pour en demander davantage. Leur requête étant faite d'un ton péremptoire et insolent, fut refusée net, et M. Hunt menaça de traiter comme ennemis soit eux-mêmes, soit tous autres de leur tribu qui le suivraient avec des demandes semblables. Les Sauvages tournèrent bride et s'en allèrent pleins de courroux. Comme on ignorait quelles forces ils pouvaient avoir derrière les col-

lines, et comme il était très possible qu'ils se postassent dans quelque position avantageuse pour attaquer les bateaux, M. Hunt rappela sur son bord tous les traînards, et se prépara à tout événement. Il fut convenu que le grand bateau, commandé par lui, monterait le long du côté nord-est de la rivière, tandis que les trois petits bateaux suivraient le bord sud-ouest. Par cet arrangement il était facile à chaque troupe d'apercevoir, sur la rive opposée, les hauteurs que la berge masquait pour ceux qui en étaient proches ; et l'on pouvait mutuellement s'avertir si des Indiens y étaient embusqués. Le signal d'alarme devait être deux coups de fusil tirés immédiatement l'un après l'autre.

Les bateaux avancèrent pendant la plus grande partie du jour sans découvrir aucun signe d'ennemis. Vers quatre heures, dans l'après-midi, le grand bateau, commandé par M. Hunt, arriva dans un endroit où la rivière était divisée par une longue barre de sable. Cependant un canal suffisamment profond paraissait exister entre cette barre et la rive, le long de laquelle M. Hunt s'avançait. Il continua donc à remonter dans ce canal pendant quelque temps; mais l'eau étant devenue trop peu profonde pour le bateau, il fallut se décider à redescendre, et à faire le tour de la partie inférieure de la barre pour rentrer dans le

courant principal. Justement comme M. Hunt venait de donner les ordres nécessaires pour cela, il entendit deux coups de fusil successifs tirés dans les bateaux de l'autre côté de la rivière, et au même moment il aperçut une foule de Sauvages descendant de la berge et se rassemblant sur la plage, vers l'extrémité inférieure de la barre. C'était évidemment un parti guerrier, car ces Indiens étaient tous armés d'arcs et de flèches, de massues, de carabines, de boucliers ronds, en peau de bison, et leurs corps nus étaient peints de bandes noires et blanches. La conclusion naturelle fut qu'ils appartenaient aux deux tribus de Sioux qui étaient attendues par l'armée ennemie, et qu'ils avaient été rendus hostiles par les deux chefs irrités du refus et des menaces de M. Hunt. C'était là une effrayante situation. M. Hunt et son équipage semblaient pris comme dans une trappe. Une centaine d'Indiens, environ, s'étaient déjà postés sur une pointe près de laquelle le bateau devait passer en revenant sur ses pas; d'autres continuaient à descendre de la berge, et il était probable que plusieurs seraient restés embusqués sur le sommet de la hauteur.

La position critique de M. Hunt fut aperçue par ceux qui montaient les autres bateaux, et ils se hâtèrent pour venir à son secours; mais ils étaient de l'autre côté de la rivière, à quelque

distance au-dessus de la barre, et ils reconnurent avec la plus vive inquiétude que le nombre des Sauvages augmentait continuellement à la partie inférieure du canal, de sorte que le bateau allait être exposé à une effrayante attaque avant qu'ils pussent lui donner aucune assistance. Leur anxiété s'augmenta lorsqu'il remarquèrent que M. Hunt redescendait le canal, et s'approchait audacieusement de la pointe dangereuse; mais ce fut avec une surprise sans borne qu'ils virent le bateau passer sans être molesté, tout auprès des guerriers, et rentrer paisiblement dans le grand courant.

L'instant d'après tous les Sauvages se mirent en mouvement. Ils coururent le long de la rive jusqu'en face des bateaux, puis, jetant leurs armes et leurs robes de bison, ils plongèrent dans la rivière, nagèrent vers les bateaux, et les entourèrent en foule, cherchant à donner des poignées de main à chaque individu : car, depuis long-temps, les Indiens ont découvert que c'est là le signe d'amitié des Blancs, et ils en font un prodigieux abus.

Toute inquiétude fut alors terminée. Ces Sauvages se trouvèrent être environ trois cents guerriers aricaras, mandans et minatarees qui allaient faire une incursion chez les Sioux. Ils abandonnèrent pour le présent leurs plans de campagne,

et se déterminèrent à retourner au village aricara, où ils espéraient obtenir de la caravane des armes et des munitions qui les mettraient en état d'entrer en campagne avec plus d'avantage.

Les bateaux s'arrêtèrent à la première place convenable pour camper; les tentes des Blancs furent dressées, et les guerriers posèrent leur camp à environ cent mètres de distance. On tira des bateaux des provisions suffisantes pour tout le monde; on fit, dans les deux camps, un festin joyeux quoique grossier, et, le soir, les guerriers rouges amusèrent leurs amis blancs par des chansons et par des danses, qui durèrent jusqu'après minuit.

Dans la matinée suivante (3 juillet), nos voyageurs se rembarquèrent, et prirent un congé temporaire de leurs amis indiens. Ceux-ci se proposaient de se rendre immédiatement au village aricara, qu'ils comptaient atteindre en trois jours, long-temps avant que les bateaux pussent y être arrivés. Quelques instants après les adieux, le Chef revint en galopant le long du rivage, et fit signe à M. Hunt qu'il désirait lui parler. Ses gens, lui dit-il, ne seraient pas satisfaits s'ils retournaient dans leurs maisons sans apporter avec eux quelque chose pour prouver qu'ils avaient rencontré les hommes blancs. M. Hunt comprit le but de ce discours et fit présent au chef d'un

baril de poudre, d'un sac de blé et de trois douzaines de couteaux. Pendant qu'il recevait ces cadeaux avec une satisfaction évidente, un Indien vint en courant annoncer qu'un bateau rempli d'hommes blancs remontait la rivière. M. Hunt, concluant avec juste raison que c'était le bateau de M. Lisa, apprit avec chagrin que cet alerte et aventureux marchand était déjà sur ses talons, quand il espérait lui avoir dérobé plusieurs marches. Mais Lisa avait trop d'expérience des ruses du commerce indien pour se laisser endormir par la promesse de l'attendre au village des Poncas. Au contraire il n'avait pris aucun repos, et, profitant du clair de lune, il avait même navigué pendant une grande partie de la nuit, afin d'atteindre l'expédition rivale. Il y avait été déterminé principalement par la crainte des Sioux, car il avait rencontré un bateau sur lequel ils avaient fait feu, et qui avait probablement croisé la caravane de M. Hunt pendant la nuit.

En apprenant que Lisa était si près, M. Hunt reconnut qu'il était inutile d'essayer plus longtemps de lui échapper. Il s'arrêta donc quelques milles plus loin et l'attendit. Au bout de peu de temps la barge de Lisa apparut. Armée d'un pierrier sur l'avant, elle remontait légèrement la rivière, grâce aux efforts de vingt rameurs vigoureux. Vingt-six personnes y étaient embarquées,

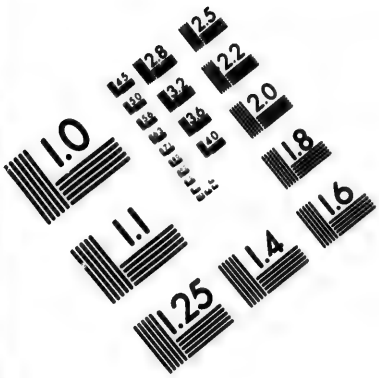
parmi lesquelles se trouvait M. Henry Breckenbridge, jeune homme entreprenant, que la curiosité avait porté à accompagner Lisa comme simple passager. Il s'est fait connaître depuis par différents ouvrages, et entr'autres par une narration de ce voyage même.

L'approche de Lisa, en même temps qu'elle inspirait de l'inquiétude à M. Hunt, alluma la colère de Mac Lellan. Se rappelant ses anciens griefs, celui-ci commença à charger sa carabine, comme s'il avait eu réellement l'intention d'exécuter ses menaces réitérées, et de tuer Lisa sur la place. Ce fut avec peine que M. Hunt parvint à le contenir et à prévenir une scène de désordre et de violence.

La rencontre entre les deux rivaux, ainsi suspects l'un à l'autre, ne pouvait pas être bien cordiale; et quoique MM. Crooks et Mac Lellan s'abstinssent de faire un éclat, ils regardaient avec un air de sombre défi leur ancien et subtil compétiteur. Une méfiance générale régnait parmi les gens de M. Hunt concernant les intentions de Lisa. On n'attendait de sa part qu'artifices et trahisons. Il n'y avait plus rien à craindre des Sioux; mais on le soupçonnait de vouloir prendre avantage de sa barge à vingt rameurs pour arriver le premier parmi les Aricaras. Comme il avait déjà trafiqué avec ces peuples et possédait

beaucoup d'influence sur eux, on craignait qu'il n'en fît usage pour entraver les opérations de M. Hunt. On résolut donc d'observer soigneusement tous ses mouvements, et Mac Lellan jura que s'il y découvrait le moindre indice de perfidie il exécuterait sur-le-champ ses anciennes menaces.

Malgré ces rancunes et ces jalousies secrètes, les deux partis conservaient réciproquement une apparence de civilité. Pendant deux jours, ils continuèrent à marcher de compagnie avec une espèce d'accord, mais le troisième, il y eut une explosion, produite par un important personnage qui n'était autre que Pierre Dorion, l'interprète métis. On se rappelle que cet estimable individu avait été obligé de dérober une marche, à Saint-Charles, afin de n'être pas arrêté pour un vieux compte de whiskey qu'il redevait à la Compagnie de fourrures du Missouri, et grâce auquel Lisa avait espéré l'empêcher de s'enrôler dans l'expédition de M. Hunt. Depuis l'arrivée de Lisa, Dorion s'était tenu à l'écart, le regardant d'un air sombre et mécontent. Dans la journée du 5 juillet, les deux partis furent forcés de faire halte par une pluie battante, et restèrent campés à environ cent mètres de distance l'un de l'autre. Pendant cette espèce de relâche Lisa entreprit de corrompre la foi de Pierre Dorion, et l'ayant fait venir à bord de son bateau, le régala de whiskey. Quand il le



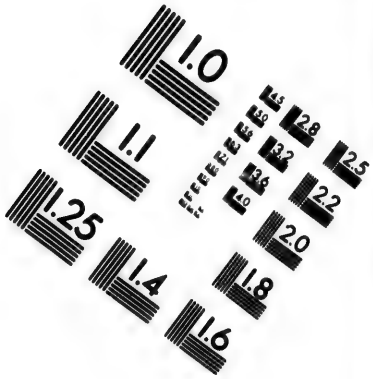
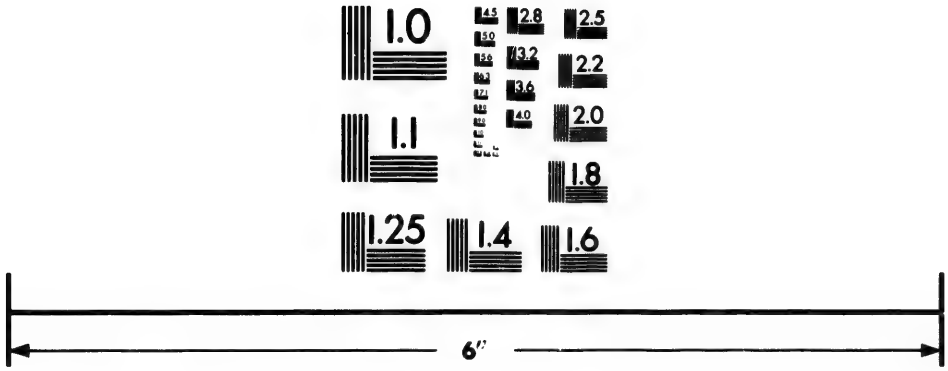
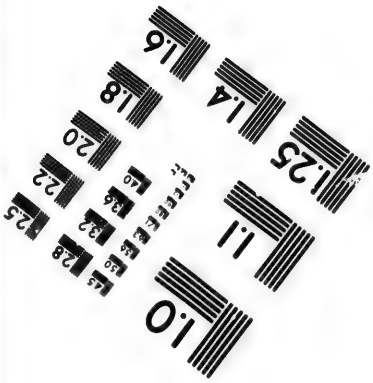
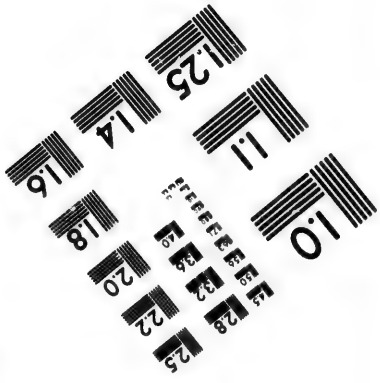


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
5.6
1.8
1.1
1.0

crut suffisamment amolli, il lui proposa de quitter le service de ses nouveaux patrons et de retourner à son ancienne allégeance. Voyant que les douces paroles ne le touchaient point, il lui rappela sa vielle dette à la Compagnie, et le menaça de l'emmener de force pour en assurer le paiement. La bile de Pierre Dorion s'échauffait toujours à la mention de cette dette, qui lui rappelait l'extorsion de whiskey. Une violente querelle s'éleva donc entre lui et Lisa, qu'il quitta bientôt en grande fureur. Sa première démarche fut de se rendre auprès de M. Hunt et de lui révéler les efforts qui avaient été faits pour ébranler sa fidélité. Tandis qu'il parlait, Lisa entra dans la tente, sous prétexte de venir emprunter un cordeau. De gros mots furent instantanément échangés entre lui et Pierre Dorion, et à la fin le Métis en vint à le frapper. Une querelle sur le territoire indien ne se termine pas par des coups de poing. Lisa courut immédiatement à son bateau pour chercher une arme. Dorion saisit une paire de pistolets appartenant à M. Hunt, et se posa dans une attitude guerrière. Le bruit de la querelle avait retenti dans le camp, et tout le monde se pressait pour en connaître la cause. Lisa reparut sur le champ de bataille, avec un couteau dans sa ceinture. M. Breckenbridge, qui avait essayé vainement de le calmer, l'accompagnait sur le lieu

de la scène. Les pistolets de Pierre Dorion lui donnaient l'avantage, et il conservait l'attitude la plus martiale. Cependant Crooks et Mac Lellan avaient appris la cause de cette bagarre, et faisaient tout ce qu'ils pouvaient afin de prendre la querelle pour leur compte. Il s'ensuivit une scène de tumulte et de criailleries qui défie toute description. Mac Lellan aurait mis sa carabine en jeu et réglé tous ses griefs, vieux et nouveaux, par un mouvement de la gâchette, s'il n'avait pas été retenu par M. Hunt. Celui-ci agissait comme conciliateur et s'efforçait de prévenir une mêlée générale. Cependant, au milieu de la dispute, Lisa s'étant servi d'une expression qui attaquait l'honneur de M. Hunt, son esprit tranquille s'enflamma en un instant; il devint aussi impatient de combattre qu'aucun autre, et provoqua Lisa à terminer sans délai leur différend avec des pistolets. Lisa retourna à son bateau afin de s'armer pour un combat mortel. Il fut suivi par MM. Bradbury et Breckenbridge, pour qui les idées chevaleresques des frontières étaient nouvelles, et qui n'avaient pas de goût pour les scènes d'injures et de violence. A la fin, grâce à leur instante médiation, la querelle fut assoupie sans effusion de sang, mais les chefs des deux camps rivaux se séparèrent pleins de courroux, et toute communication personnelle cessa entre eux.

CHAPITRE XX.

Physionomie du désert. — Troupeaux de bisons. — Antilopes. — Leurs variétés et leurs habitudes. — Ruse de chasse de John Day. — Entrevue avec trois aricaras. — Négociations entre les brigades rivales. — Le Gaucher et l'Homme énorme, chefs aricaras. — Le village aricara. — Ses habitants. — Cérémonial du débarquement. — La loge du Conseil. — Grande conférence. — Discours de Lisa. — Négociations pour des chevaux. — Avis subtil d'Œil-gris, chef aricara. — Campement des deux brigades.

Les deux partis continuèrent à remonter la rivière en suivant les rives opposées, et en vue l'un de l'autre, M. Hunt ayant soin de se tenir toujours à quelque distance en avant, de peur que Lisa ne tâchât d'arriver le premier au village des Aricaras. A mesure qu'on avançait, les objets environnants rendaient témoignage qu'on s'enfonçait davantage dans la profondeur de la solitude. Les plaines immenses, dont l'œil ne pouvait mesurer l'étendue, étaient de plus en plus peuplées de bisons. Quelquefois on voyait ces énormes animaux se mouvoir en longues processions à travers le paysage silencieux; d'autres fois, ils étaient répandus solitairement ou en groupes sur la prairie émaillée de fleurs, les uns broutant

l'herbe épaisse, les autres couchés paisiblement. Toute la scène réalisait, en quelque façon, les descriptions bibliques des vastes contrées pastorales de l'Orient, « où les troupeaux paissaient sur mille collines. »

Dans un endroit les rives paraissaient absolument bordées de bisons. Des troupeaux entiers traversaient le fleuve, barbotant, soufflant, reniflant. Plusieurs de ces animaux, entraînés par le courant à portée des bateaux, furent tués par les chasseurs. Plus loin on en aperçut un grand nombre sur la plage d'une petite île. Les uns étaient couchés à l'ombre, les autres se tenaient debout dans l'eau pour éviter les mouches et la chaleur du jour. Plusieurs des meilleurs tireurs se placèrent sur l'avant d'un bateau qui s'avança lentement et silencieusement, à la faveur d'une grande voile et d'une belle brise. Les bisons, complètement ignorants de leur danger, regardaient tranquillement le bateau qui s'approchait. Les chasseurs choisirent les plus gras du troupeau, tirèrent tous ensemble, et abattirent leurs victimes.

Outre les bisons, on vit une quantité de daims, de nombreuses bandes d'élans majestueux, et des troupes légères d'antilopes éveillées, les plus beaux et les plus rapides habitants des prairies.

Il y a dans ces régions deux espèces d'antilopes :

l'une qui est presque de la taille d'un daim ordinaire, l'autre qui n'est pas plus grosse qu'une chèvre. Leur couleur est d'un gris brunâtre, légèrement marqué de blanc. Elles ont des cornes comme celles des daims, mais qu'elles ne perdent jamais. Rien ne surpasse la délicatesse et la pureté de leurs membres, dans lesquels sont combinées d'une manière étonnante la légèreté, l'élasticité et la force. Toutes les attitudes, tous les mouvements de ce bel animal sont gracieux et pittoresques : il offre, enfin, un aussi digne sujet de poésie que les gazelles tant chantées dans les régions orientales.

Les antilopes habitent les plaines découvertes : leurs habitudes sont sauvages et capricieuses ; promptes à prendre l'alarme, elles bondissent et s'enfuient avec une légèreté qui défie toute poursuite. Quand elles effleurent ainsi les prairies, pendant l'automne, leur couleur brunâtre se confondant avec les teintes des herbages desséchés, l'œil peut à peine suivre leurs mouvements rapides, et l'on croirait voir des êtres aériens, emportés par les vents comme un léger brouillard. Tandis qu'elles se tiennent ainsi en plaine et se confient à leur vitesse, elles sont en sûreté, mais elles ont une curiosité ardente qui les entraîne quelquefois à leur perte. Après avoir galopé au loin pendant un certain temps et lassé la pour-

suite, elles s'arrêtent tout à coup, et se retournent pour examiner l'objet de leurs alarmes. Si on ne les poursuit pas, elles cèdent à leur inquiète curiosité, et reviennent à l'endroit même d'où on les avait fait lever.

John Day, le chasseur vétéran, déploya son expérience et son savoir-faire en attrapant un de ces charmants animaux. Comptant profiter de sa curiosité bien connue, il se coucha à plat dans l'herbe, et ayant mis son mouchoir au bout de la baguette de son fusil, il l'agita doucement en l'air. Cela produisit l'effet de la fabuleuse fascination du serpent. L'antilope regarda de loin, pendant quelque temps, l'objet mystérieux ; puis elle s'avança timidement, s'arrêtant pour l'observer, avec une curiosité croissante. Elle continua se mouvoir ainsi en cercle autour de ce centre d'attraction, s'approchant toujours de plus en plus, jusqu'au moment où, se trouvant à portée du plomb mortel, elle tomba victime de son humeur curieuse.

Le 10 juin, comme les bateaux remontaient, poussés rapidement par une belle brise, on rencontra trois Indiens qui descendaient dans un canot. On apprit d'eux des nouvelles du village aricara. Les guerriers indiens qui avaient causé tant d'alarmes au banc de sable, avaient atteint ce village quelques jours auparavant, et ayant au

noncé l'arrivée d'une caravane de marchands, avaient déployé avec ostentation les présents qu'ils en avaient reçus. En causant davantage avec ces Indiens, M. Hunt apprit toute l'étendue du danger qu'il avait couru, lorsqu'il se trouvait pris en dedans du banc de sable. Quand les Mandans, qui faisaient partie de la troupe des guerriers, avaient vu le bateau si bien engagé, et apparemment en leur pouvoir, ils avaient chaudement insisté pour l'attaquer et pour s'assurer une si riche proie. Les Minatarees n'en étaient pas éloignés, car leur tribu ayant tué deux Blancs au-dessus du fort de la Compagnie de fourrures du Missouri, ils se sentaient déjà compromis. Heureusement les Aricaras, qui formaient la majorité du détachement, étaient restés fidèles à leur alliance avec les Blancs et avaient empêché les autres de commettre des hostilités. Sans cela une mêlée sanglante, et peut-être un horrible massacre, aurait eu lieu.

Le 11 juin, M. Hunt et ses compagnons campèrent auprès d'une île, à deux lieues environ au-dessous du village aricara. M. Lisa se posta comme à l'ordinaire à peu de distance; mais la même réserve sombre et jalouse, la même absence de communication, continua de régner entre les deux partis. Peu de temps après que les tentes de M. Hunt eurent été dressées, M. Brecken-

bridge arriva du camp rival, en qualité d'ambassadeur. Il venait de la part de ses compagnons pour arranger la manière dont les Blancs feraient leur entrée dans le village, et recevraient les chefs indiens; car toutes les choses de ce genre font la matière d'un grave cérémonial chez les Sauvages.

Les Partners exprimèrent franchement alors leur défiance de M. Lisa, et leur appréhension qu'il ne cherchât à exciter les Aricaras contre eux, par jalousie de commerce et par ressentiment de leur dispute récente. M. Breckenbridge les assura que leurs craintes à cet égard étaient tout-à-fait sans fondement, et se rendit garant que rien de semblable n'arriverait. Il ne put réussir cependant à dissiper leurs soupçons, et la conférence s'étant terminée sans qu'on parvînt à s'entendre, Mac Lellan renouvela sa vieille menace de tuer Lisa, à l'instant même où il découvrirait une apparence de trahison dans sa conduite.

Pendant la nuit la pluie tomba à torrents, au milieu du tonnerre et des éclairs. Le camp, les lits, les bagages furent inondés, aussi l'on se rembarqua de bonne heure et l'on se mit en route pour le village. Vers neuf heures du matin, comme on était à peu près à moitié chemin, on rencontra un canot sur lequel se trouvaient deux dignitaires aricaras. L'un, grand et bien fait, était chef héréditaire du village, et se nommait le *Gaucher*,

parce qu'il l'était en effet; l'autre, qui avait un aspect féroce, était chef de la guerre ou généralissime. Celui-ci était appelé l'*Homme énorme*; nom qu'il méritait bien, car il était d'une taille gigantesque. Le teint de tous les deux était plus beau que ne l'est ordinairement celui des Sauvages.

Un interprète les accompagnait. C'était un créole français, un de ces individus d'origine gauloise, qui abondent sur les frontières américaines, et vivent parmi les Indiens comme s'ils étaient de la même race qu'eux. Il était resté vingt ans chez les Aricaras, et il avait eu d'une squaw de cette tribu une troupe d'enfants métis. Les deux dignitaires signifièrent à M. Hunt, par la bouche de leur interprète, qu'ils ne lui permettraient pas de remonter plus haut sur la rivière, à moins qu'il ne consentît à laisser un bateau pour trafiquer avec eux. M. Hunt, pour réponse, leur exposa le but de son voyage, ajoutant qu'il avait l'intention de débarquer à leur village pour continuer ensuite sa route par terre, et que, par conséquent, il trafiquerait volontiers avec eux pour se procurer les chevaux dont il avait besoin. Les deux chefs, parfaitement satisfaits de cette explication, retournèrent vers leur village pour préparer la réception des étrangers.

Le village des Aricaras, Rikaras ou Ricarees,

car leur nom se trouve écrit de ces différentes manières, est situé entre le 46e et le 47e parallèle de latitude septentrionale, à quatre cent soixante-dix lieues environ au-dessus de l'embouchure du Missouri. Nos voyageurs l'atteignirent vers dix heures du matin, mais ils débarquèrent du côté opposé de la rivière, où ils étalèrent leurs effets pour les faire sécher. De l'endroit où ils se trouvaient, ils dominaient et voyaient parfaitement le village, qui s'étendait sur le bord de l'eau l'espace d'un quart de lieue. Il était divisé en deux portions, éloignées l'une de l'autre d'environ soixante-dix mètres, et habitées par deux bandes distinctes. Les loges, dont la forme était conique, étaient faites de solives entrelacées d'osier et recouvertes de terre; de sorte qu'elles ressemblaient à autant de petits monticules. Au delà du village, la plaine se redressait en coteaux d'une hauteur considérable; mais tout le pays était presque entièrement dénué d'arbres. Pendant que nos voyageurs examinaient le paysage, ils virent venir sur la rivière une singulière flottille. C'était un grand nombre de canots, composés chacun d'une peau de bison étendue sur des bâtons, de manière à former une sorte de baquet circulaire. Une femme ramait à genoux dans ce canot, et remorquait après sa frêle barque un train de bois flotté, destiné à faire du feu. Cette espèce de

canots est d'un fréquent usage parmi les Indiens. Ils sont fort utiles pour transporter les bagages au delà des rivières qu'on rencontre en route, et comme les peaux de bison qui les composent se roulent facilement en paquet, on les emporte ensuite à dos de cheval.

Le grand nombre de chevaux qui paissaient autour du village, sur les coteaux et dans les vallées voisines, annonçaient les habitudes équestres des Aricaras, qui sont effectivement d'admirables cavaliers. La richesse d'un Indien des prairies consiste dans ses chevaux, et il ressemble à l'Arabe par sa passion pour ce noble animal, et par son adresse à s'en servir.

Au bout de quelque temps, la voix du chef souverain, le *Gaucher*, retentit à travers la rivière, annonçant que la loge du Conseil était préparée, et invitant les hommes blancs à y venir. La rivière avait bien sept cents mètres de largeur, et cependant toutes les paroles prononcées par le Chef se firent entendre de l'un à l'autre bord. Cela peut être attribué en partie à la manière distincte dont chaque syllabe des mots composés est articulée et accentuée dans les langues indiennes; mais il est certain aussi qu'un guerrier sauvage pourrait souvent rivaliser avec Achille lui-même pour la force des poumons.

On approchait de la conjoncture la plus déli-

cate, car il s'agissait de savoir comment les agents des deux Compagnies rivales conduiraient leur visite au village avec toute la circonspection, tout le décorum convenable. Les deux chefs ne s'étaient pas parlé depuis leur querelle, et toutes les communications s'étaient faites par ambassadeurs. Voyant la méfiance de M. Hunt et de ses compagnons, M. Breckenbridge était convenu que les députations des deux partis traverseraient la rivière en même temps, de sorte que ni l'une ni l'autre ne pourrait prévenir l'esprit des Aricaras. Cependant la défiance inspirée par Lisa s'était augmentée à mesure qu'on approchait du dénoûment. Mac Lellan, en particulier, observait tous ses mouvements d'un œil jaloux, jurant de l'immoler s'il essayait d'arriver le premier sur l'autre bord.

Vers deux heures de l'après-midi le grand bateau de M. Hunt fut préparé et il y monta, accompagné de MM. Mac Kenzie et Mac Lellan. Lisa s'embarqua en même temps dans sa barge. Les deux députations s'élevaient en tout à quatorze personnes, et jamais mouvements de potentats rivaux ne furent mesurés avec une exactitude plus scrupuleuse.

Les ambassadeurs débarquèrent au milieu d'une multitude vulgaire et furent reçus sur le rivage par le chef gaucher. Il les conduisit lui-même au

village avec une grave courtoisie, repoussant à droite et à gauche l'essaim de vieilles femmes, d'enfants grimaçants, et de chiens vagabonds, dont la place était encombrée. Ils passèrent ainsi entre les cabanes qui, entourées de vieilles palissades et jetées çà et là sans aucun plan, avaient l'air de monceaux de boue : elles étaient d'ailleurs imprégnées d'odeurs nauséabondes, et aussi malpropres qu'on puisse l'imaginer.

A la fin ils arrivèrent à la loge du Conseil. Cette cabane, assez spacieuse, était formée par quatre troncs d'arbres fourchus, posés perpendiculairement, et qui supportaient des solives entrelacées de perches et de baguettes d'osier. Le tout était recouvert de terre. Un enfoncement creusé au centre de la loge servait de foyer; au-dessus, le plafond était percé d'un trou circulaire, pour laisser entrer le jour et sortir la fumée. Des recoins abrités par des rideaux de peaux préparées, régnaient autour des murailles et servaient d'alcôve. Au haut bout de la loge on voyait une sorte de trophée, consistant en deux têtes de bisons, curieusement peintes, surmontées de boucliers, d'arcs, de carquois, de flèches et de différentes autres armes.

En entrant dans la loge, le Chef montra du doigt des nattes qui avaient été placées en cercle pour les étrangers, et sur lesquelles ils s'assirent,

tandis que lui-même se posait sur une espèce de tabouret. Un vieillard s'avança alors, apportant la pipe de paix ; il l'alluma et la tendit au Chef, puis il alla s'accroupir auprès de la porte. La pipe fut passée de bouche en bouche, et chacun à son tour en tira une bouffée de fumée. C'est pour les Indiens un gage de foi aussi inviolable que l'était, pour les anciens Bretons, la cérémonie de manger ensemble du sel. Le Chef fit ensuite un signe au vieux porte-pipe, qui semblait remplir aussi les fonctions de héraut, de sénéchal et de crieur public, car il monta au sommet de la loge pour faire une proclamation. Là il prit son poste à côté de l'ouverture destinée à l'émission de la fumée et à l'admission de la lumière. Le Chef lui dicta, de l'intérieur, ce qu'il devait proclamer, et il le répéta avec une force de poumons qui retentit par tout le village. C'est ainsi qu'il appela les guerriers et les grands au Conseil, rapportant de temps en temps à son chef, par l'ouverture du toit, ce qui se passait à l'extérieur.

En peu de temps les braves et les sages commencèrent à entrer, un par un, à mesure que leur nom était appelé ou annoncé. Ils soulevaient la robe de bison suspendue à l'entrée en guise de porte, traversaient gravement la loge, et allaient en silence s'asseoir sur les peaux étendues par terre. Vingt Indiens entrèrent de cette manière et prirent

leurs siéges. C'était un assemblage digne du pinceau d'un artiste, car les Aricaras sont généralement grands et bien faits, et dans leurs cérémonies ils ont un air de solennité et de sauvage grandeur.

Lorsqu'ils furent tous assis, le vieux sénéchal prépara la pipe du Conseil, et, après l'avoir allumée, la tendit au Chef. Celui-ci huma la fumée sacrée et en souffla une bouffée vers le ciel, une bouffée vers la terre et une autre vers l'orient; après quoi la pipe passa, comme à l'ordinaire, de bouche en bouche, chacun la tenant respectueusement jusqu'à ce que son voisin en eût tiré plusieurs bouffées. Le grand Conseil fut alors regardé comme formellement ouvert.

Le Chef fit une harangue pour assurer les Blancs qu'ils étaient les bienvenus dans son village, et qu'il était heureux de les prendre par la main comme des amis. Mais il se plaignait en même temps de sa pauvreté et de celle de son peuple; ce qui est le prélude ordinaire, parmi les Indiens, quand ils veulent demander un présent ou vendre chèrement leurs marchandises.

Lisa se leva pour répondre. M. Hunt et ses compagnons le contemplaient avidement, et les yeux de Mac Lellan brillaient comme ceux d'un basilic. Lisa commença par les expressions d'amitié habituelle, et expliqua ensuite le but de son entreprise. « Quant à ces Messieurs, dit-il, en

montrant M. Hunt et ses compagnons, ils appartiennent à une autre expédition, et leur objet est tout-à-fait différent. Mais quoique nous ayons deux buts distincts, nous ne faisons qu'un lorsqu'il s'agit de la sûreté des uns ou des autres, et je regarderais comme adressées à moi-même les injures qui leur seraient faites. J'espère donc que vous les traiterez avec la même amitié que vous m'avez toujours témoignée, et que vous ferez tout ce que vous pourrez pour leur être utiles. » Le discours de Lisa, prononcé avec un air de franchise et de sincérité, surprit agréablement ses rivaux.

M. Hunt prit alors la parole. Son projet, dit-il, était d'atteindre le grand lac salé, au-delà des Montagnes. Afin d'y arriver il avait besoin de chevaux, et il était prêt à en acheter, car il avait apporté avec lui beaucoup de marchandises. Il termina son discours, en donnant aux Indiens un présent de tabac. Lisa en avait fait autant.

Le chef gaucher répliqua qu'ils étaient les bienvenus dans son village. Il leur promit son amitié et son assistance, mais il ajouta qu'il ne pourrait pas fournir à M. Hunt autant de chevaux qu'il en demandait : il paraissait même douter s'il lui serait possible d'en donner un seul. Là-dessus un autre chef appelé OEil-gris prit la parole et déclara qu'à son avis on pouvait promettre de livrer

à M. Hunt tous les chevaux dont il aurait besoin, puisque, si on n'en avait pas assez dans le village, il était facile d'en voler un plus grand nombre. Cet honnête expédient écarta immédiatement la principale difficulté. Cependant le Gaucher remit tout trafic à deux ou trois jours de là, voulant avoir le temps de se consulter avec les chefs inférieurs, pour fixer les prix du marché. En effet le chef principal d'un village, assisté de son Conseil, indique ordinairement à quel taux chaque article sera acheté et vendu, et ce tarif est obligatoire pour tous ses gens.

Le Conseil se sépara alors. M. Hunt transporta son camp sur le côté occidental de la rivière, à une petite distance au-dessous du village, et le chef gaucher y posta quelques-uns de ses guerriers, pour protéger les Blancs contre les importunités de son peuple. Le camp s'élevait sur le bord de la rivière, précisément au-dessus des bateaux. Les bagages étaient placés au milieu des tentes et également entourés, durant la nuit, par les hommes qui bivouaquaient en plein air, couchés sur des peaux et enveloppés dans leur couverture. Quatre sentinelles, posées en vue l'une de l'autre, veillaient en dehors du camp jusqu'à minuit. Quatre autres les relevaient alors et montaient la garde jusqu'au point du jour. M. Lisa campait auprès de M. Hunt, entre lui et le village.

Le discours de M. Lisa, au Conseil, avait produit un effet pacifique dans le camp. Quoique la sincérité de sa bonne volonté envers la nouvelle Compagnie fût encore fort problématique, il n'était plus soupçonné de méditer de trahison. Les communications entre les deux chefs furent donc reprises, et les affaires des deux troupes se traitèrent en bonne harmonie.

CHAPITRE XXI.

Marché aux chevaux des Indiens. — Leur amour pour les chevaux. — Scènes dans le village aricara. — Hospitalité indienne. — Devoirs des femmes indiennes. — Amour du jeu chez les hommes. — Leur indolence. — Leur goût pour les commérages. — Nouvelles d'ennemis embusqués. — Une alarme. — Une sortie. — Chiens indiens. — Retour d'une troupe partie pour voler des chevaux. — Une députation indienne. — Nouvelles alarmes. — Retour d'un parti de guerriers vainqueurs. — Entrevue entre les parents et les amis. — Sensibilité indienne. — Rencontre entre un guerrier blessé et sa mère. — Fêtes et lamentations.

Le trafic commença alors avec les Aricaras, sous la direction de leurs chefs. Lisa envoya une partie de ses marchandises dans la loge du dignitaire gaucher; M. Hunt établit son marché dans celle de l'Homme-énorme. Bientôt le village présenta l'apparence d'une foire animée. Comme les chevaux étaient principalement demandés, les environs ressemblaient à ceux d'un camp tartare. Des cavaliers galopaient continuellement avec la dextérité et la grâce pour laquelle les Aricaras sont renommés, faisant prendre à leurs coursiers toutes les allures. Aussitôt qu'un cheval était acheté on lui coupait la queue, ce qui était un sûr moyen de le distinguer de ceux des Sauvages, car

ils dédaignent de pratiquer cette mutilation absurde et barbare, inventée par quelque esprit grossier, insensible au mérite de ce noble animal. Les Indiens, au contraire, permettent à leurs chevaux de conserver toutes les beautés qu'ils ont reçues de la nature.

La richesse d'un Sauvage de l'Ouest consiste principalement dans ses chevaux. Chaque chef, chaque guerrier en possède un grand nombre, de sorte que la plaine en est couverte aux environs d'un village ou d'un campement indien. Ils forment un grand objet de trafic comme de déprédation, et passent ainsi de tribu en tribu sur une vaste étendue de pays. Les chevaux possédés par les Aricaras étaient, pour la plupart, de la race sauvage des Prairies. Quelq[illegible]uns cependant, leur venaient des P[illegible]nees, et des autres tribus du S[illegible]vaient dérobés aux Espagnols [illegible] expéditions de maraude qu'elle[illegible]ent sur le territoire mexicain. Ces che[illegible] connaissaient à ce qu'ils étaient marqués [illegible] un fer chaud, usage espagnol qui n'est pas pratiqué par les Indiens.

Comme les Aricaras méditaient une incursion chez leurs ennemis les Sioux, les articles les plus recherchés par eux étaient les fusils, les tomahawks, les couteaux à scalper, la poudre, les balles et les autres munitions de guerre. Le prix d'un

cheval, suivant le taux réglé par le Chef, équivalait communément à une certaine quantité de marchandises qui avait coûté cinquante francs. Pour satisfaire à une demande si soudaine, des troupes de jeunes braves se répandirent de tous les côtés, afin de dérober des chevaux. Chez les Indiens, ce genre d'expédition prend le pas sur la chasse, et est considéré comme une honorable branche de la guerre.

Tandis que les chefs de l'entreprise se préparaient activement pour leur prochain voyage, ceux qui n'avaient accompagné l'expédition que par curiosité trouvaient une ample matière d'observations dans le village et ses habitants. Partout où ils allaient, ils étaient reçus avec hospitalité. S'ils entraient dans une loge, la robe de bison était étendue devant le feu pour leur servir de siége; la pipe était apportée; et tandis que le maître de la loge conversait avec ses hôtes, la squaw mettait sur le feu un vase de terre, bien rempli de chair de bison séchée et de blé écrasé. En effet, avant d'avoir fréquenté les Blancs et d'avoir contracté leurs habitudes sordides, l'Indien est aussi hospitalier que l'Arabe : jamais un étranger ne passe le seuil de sa porte sans voir placer devant lui de la nourriture, et jamais cette nourriture n'est un objet de trafic.

La vie d'un Indien, dans son village, est une

vie d'indolence et d'amusement. C'est sa femme qui est chargée des travaux de la maison et des champs. Elle arrange la loge, apporte du bois pour le feu, fait la cuisine, sale la venaison et la chair de bison, prépare les peaux des animaux tués à la chasse, cultive, enfin, le petit champ de maïs, de citrouilles et de légumes, qui fournit une grande partie des provisions. Les femmes indiennes, occupant ainsi leurs journées, ne prennent de repos et de récréation qu'au coucher du soleil. Elles se rassemblent alors pour s'amuser à de petits jeux, ou pour converser ensemble, assises sur le sommet de leurs loges.

Quant à l'Indien, c'est un animal de combat, qui ne doit pas être dégradé par des travaux domestiques. Il suffit qu'il s'expose aux fatigues de la chasse, aux périls de la guerre; qu'il rapporte à la maison de la viande pour la nourriture de sa famille; qu'il veille et combatte pour la protéger; tout autre soin est indigne de son attention. Quand il est au logis, il s'occupe seulement de ses armes et de ses chevaux, instruments de ses futurs exploits; ou bien il se livre, avec ses camarades, à des exercices d'adresse, d'agilité, de force; ou enfin à des jeux de hasard, exposant tout ce qu'il possède avec une insouciance qui ne se rencontre que rarement dans la vie civilisée.

Les Indiens emploient encore une grande par-

tie de leur loisir à causer, accroupis par groupes, sur le bord d'une rivière, sur le sommet d'un monticule dans la prairie, sur le toit couvert de terre de leurs loges; là ils écoutent les chroniques des vieux temps, racontées par quelques vieillards; ils discutent les affaires de la tribu; ils racontent les événements, les exploits de la dernière expédition de chasse ou de guerre.

Cependant les femmes indiennes sont loin de se plaindre de leur lot. Au contraire, elles mépriseraient leur mari s'il s'abaissait à quelques travaux serviles, et elles en croiraient leur propre honneur entaché. Telle est, en effet, la pire insulte qu'une de ces viragos puisse faire à une autre dans une altercation. « Méprisable femme, s'écrie-t-elle, j'ai vu votre mari porter du bois dans sa loge, pour faire le feu. Où donc était sa squaw, lorsqu'il a été obligé de faire une femme de lui-même? »

M. Hunt et ses compagnons n'étaient pas depuis long-temps au village des Aricaras, lorsqu'une rumeur commença à se répandre que les Sioux les avaient suivis, et qu'un parti de quatre ou cinq cents de leurs guerriers était embusqué dans les environs. Ce bruit produisit beaucoup de trouble dans le camp. Les chasseurs blancs craignaient de s'aventurer pour chercher du gibier, et leurs chefs ne jugeaient pas non plus conve-

nable de les exposer à de si grands risques. De leur côté les Aricaras, qui avaient grandement souffert dans leurs guerres avec cette tribu féroce, étaient obligés de redoubler de vigilance. Ils placèrent des vedettes sur les collines environnantes : précaution ordinaire parmi les tribus des prairies ; car dans ces immenses plaines, où l'horizon est aussi éloigné que sur l'Océan, on peut découvrir de fort loin tous les objets un peu importants, et communiquer à de grandes distances par des signaux. Des éclaireurs sont donc posés sur les collines pour épier les ennemis et le gibier. Ils servent en même temps de télégraphes vivants, et transmettent leurs observations par des signes concertés d'avance. Par exemple, s'ils veulent avertir leurs compatriotes qu'il passe un troupeau de bisons dans la plaine, ils galopent de front, en avant et en arrière, sur le sommet du plateau. S'ils aperçoivent un ennemi, ils galopent à droite et à gauche, en se croisant les uns les autres, et à cette vue tout le village court aux armes.

Une de ces alertes fut donnée dans l'après-midi du 15. On vit quatre vedettes se croisant et se recroisant, au grand galop, sur le sommet d'une colline située à environ deux lieues de distance vers le bas de la rivière. Aussitôt on s'écria de toutes parts que les Sioux arrivaient. En un

instant le village fut sens dessus dessous : les hommes, les femmes, les enfants, s'agitaient en braillant; les chiens hurlaient; des guerriers s'empressaient de rassembler les chevaux dans la prairie et de les chasser dans le village; d'autres couraient prendre leurs armes. Dès qu'ils étaient équipés ils sortaient de leurs loges, les uns à cheval, les autres à pied; quelques-uns tout nus et n'ayant saisi que leurs armes; quelques autres dans tout leur équipage guerrier la tête couronnée de plumes flottantes, le corps chargé de peinture. Les femmes et les enfants se rassemblaient sur le sommet des loges, et augmentaient la confusion par leurs criailleries ; des vieillards, qui ne pouvaient plus porter les armes, se postaient de même, et à mesure que les guerriers passaient, les engageaient à se comporter avec vaillance. D'autres vétérans, moins cassés, s'armaient encore et partaient d'un pas chancelant. C'est ainsi que la chevalerie sauvage des Aricaras, au nombre de cinq cents guerriers, sortit pêle-mêle, galopant et courant, criant et hurlant, comme autant d'enragés ou de démons.

Au bout de quelque temps le flot guerrier revint en arrière, mais avec beaucoup moins de bruit. Ou c'était une fausse alerte, ou l'ennemi, se voyant découvert, avait battu en retraite. La tranquillité fut donc rétablie dans le village.

Malgré cela les chasseurs blancs n'osaient pas parcourir ce dangereux voisinage, et les provisions fraîches commençant à devenir rares dans le camp, nos voyageurs se virent obligés d'acheter un certain nombre de chiens, qu'ils tuèrent et apprêtèrent, pour remplacer la venaison et la viande de bison. Heureusement que les Indiens, quelque ménagers qu'ils fussent de leurs chevaux, étaient prodigues de leurs chiens. Cela n'est pas étonnant; ces animaux fourmillent dans leurs villages, comme dans une ville turque. Il n'y a pas de famille qui n'en possède deux ou trois douzaines, de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quelques-uns, d'une race supérieure, sont employés pour chasser; d'autres pour tirer des traîneaux; tandis que ceux d'une race mélangée et d'un naturel paresseux sont engraissés pour servir de nourriture. On suppose qu'ils descendent du loup. Ils conservent en effet quelque chose de son caractère farouche et poltron. Ils grondent plutôt qu'ils n'aboient, et montrent les dents à la moindre provocation; mais ils s'éloignent en rampant aussitôt qu'on marche sur eux.

L'excitation du village continuait de jour en jour. Le lendemain de l'alerte que nous venons de raconter, plusieurs détachements, arrivant de différents côtés, furent reçus et conduits par quelques braves à la loge du Conseil. Ils y racontèrent

le succès de leurs expéditions, soit de chasse, soit de guerre, et ces nouvelles furent ensuite promulguées dans tout le village par certains vieillards, qui agissaient comme hérauts ou crieurs publics. Parmi les guerriers qui venaient d'arriver, il s'en trouvait qui avaient été dérober des chevaux chez la nation des Serpents, et qui étaient revenus tout fiers de leur succès. Comme ils traversaient le village en triomphe, ils étaient applaudis par les hommes, par les femmes et par les enfants, rassemblés comme à l'ordinaire sur le sommet des loges, tandis que les Nestors de la peuplade les exhortaient à être généreux dans leur commerce avec les hommes blancs.

Les amis des guerriers triomphants passèrent la soirée en fêtes et en réjouissances; mais des gémissements retentissaient sur les collines environnantes : c'étaient les lamentations des femmes qui avaient perdu leurs parents dans l'expédition.

Un village indien est sujet à des agitations continuelles. Le jour suivant amena une députation de braves de la nation Cheyenne ou Shienne. C'est une tribu mutilée, comme celle des Aricaras, par ses guerres avec les Sioux, et qui s'est vue forcée de prendre refuge au sein des Côtes Noires, près des sources de la Cheyenne dont elle a reçu le nom. Un des députés était magnifiquement paré d'une robe de bison, sur laquelle des figures pittores-

ques étaient brodées avec des plumes teintes en rouge et en jaune. La robe était frangée avec des sabots de jeunes faons, qui retentissaient à chaque pas du guerrier.

L'arrivée de cette ambassade fut encore le signal d'une de ces cérémonies qui occupent une si grande partie de la vie des Indiens : car il n'y a pas d'êtres plus polis, plus pointilleux, ni plus observateurs de l'étiquette.

L'objet de la députation était d'annoncer une visite que les Cheyennes se proposaient de faire, dans une quinzaine de jours, aux Aricaras. M. Hunt résolut de les attendre pour en obtenir un supplément de chevaux, car, malgré tous ses efforts, il n'avait pu en acheter une quantité suffisante. En effet, rien ne pouvait décider les Aricaras à se séparer de leurs meilleurs chevaux, dressés à la chasse du bison.

M. Hunt étant obligé d'abandonner ses bateaux dans cet endroit, M. Lisa offrit de les lui acheter, ainsi que celles de ses marchandises qui lui étaient superflues. Il devait les payer en chevaux, qu'il tirerait des villages mandans situés à environ cinquante lieues plus haut sur la rivière. Le marché ayant été conclu, M. Lisa partit immédiatement avec M. Crooks et plusieurs compagnons, pour aller chercher les chevaux. Après une quinzaine de jours, ils en ramenèrent le nombre stipulé.

Cependant, il n'y en avait pas encore assez pour transporter toute la troupe, avec son bagage et ses marchandises, et il fallait quelques jours de plus pour compléter les arrangements du voyage.

Le 9 juillet, un peu avant l'aurore, on entendit du côté du village une grande rumeur et de grands cris. Comme c'est l'heure ordinaire des attaques, et comme on savait que les Sioux rôdaient dans le voisinage, tout le camp fut immédiatement sur pied. Lorsque le jour commença à poindre, on aperçut sur les hauteurs, situées à environ une lieue en aval de la rivière, une grande quantité d'Indiens. Le bruit et l'agitation continuaient dans le village. Les sommets des loges étaient chargés d'habitants, regardant tous, d'un air inquiet, vers les collines, et conversant avec la plus grande véhémence. Tout à coup un guerrier indien passa au galop près du camp, pour se rendre au village. Toute la population en sortit peu de temps après.

On apprit alors la vérité. Les Indiens aperçus sur les collines étaient trois cents braves Aricaras qui revenaient d'une expédition. Ayant rencontré la bande de Sioux qui avait si long-temps rôdé autour du village, ils l'avaient combattue le jour précédent, avaient tué plusieurs guerriers, défait le reste, et n'avaient perdu que deux ou trois des leurs : une douzaine d'autres étaient blessés.

Les vainqueurs avaient fait halte à quelque distance, afin d'attendre que la population du village sortît au-devant d'eux, pour augmenter la pompe de leur entrée triomphale. Le guerrier qui avait passé près du camp était le chef de la troupe, qui s'était empressé de venir annoncer sa victoire.

Des préparatifs furent faits immédiatement pour cette grande cérémonie martiale. Les ornements recherchés des guerriers furent envoyés aux héros de l'expédition, afin qu'ils parussent avec plus d'avantages, tandis que ceux qui étaient restés à la maison s'occupaient également de leur toilette, pour faire honneur à la procession.

Les Aricaras vont généralement nus; mais, comme tous les Sauvages, ils ont leur costume de gala, dont ils ne sont pas médiocrement vains. C'est ordinairement un surtout et des guêtres d'antilope, dont la peau ressemble à celle du chamois: des aiguillons de porc-épic, teints de couleurs brillantes, y sont disposés en guise de broderies. Une robe de bison se jette sur l'épaule droite; un carquois plein de flèches s'attache à l'épaule gauche; la tête est ceinte d'une gracieuse couronne de plumes de cygne et quelquefois de plumes d'aigle noir; celles-ci sont regardées comme plus honorables, car c'est un oiseau sacré parmi les Indiens. Celui qui a tué un ennemi dans le pays ennemi, a le droit de traîner à ses talons une peau de renard attachée

à chaque mocassin. Enfin, celui qui a abattu un ours gris porte un collier de ses griffes, et c'est le plus glorieux trophée que puisse étaler un chasseur.

Une toilette indienne est une opération assez longue et assez pénible, car un guerrier se peint souvent de la tête jusqu'aux pieds, et il est extrêmement difficile à satisfaire quant à la distribution hideuse des couleurs et des raies. Une grande partie de la matinée se passa donc sans qu'on aperçût aucun signe de la cérémonie. En même temps un calme profond régnait dans le village. La plupart des habitants en étaient sortis; les autres attendaient dans une muette préoccupation. Tous les travaux étaient suspendus, excepté ceux des laborieuses squaws, qui préparaient silencieusement, dans les loges, le repas des guerriers.

Il était près de midi quand un bruit mêlé de voix et de musique sauvage se fit entendre dans le lointain, et annonça que la procession était en marche. Les vieillards et celles des squaws qui pouvaient quitter leurs travaux, se hâtèrent d'aller au-devant d'elle. Bientôt on la vit sortir de derrière les collines. Elle avait une apparence sauvage et pittoresque. Les guerriers marchaient d'un pas mesuré, au son des instruments et des chansons de guerre. Les étendards, les trophées s'agitaient; les plumes, les peintures, les ornements d'argent, étincelaient au soleil.

Cette pompe avait réellement quelque chose de chevaleresque. Les Aricaras sont divisés en plusieurs bandes, chacune portant le nom d'un animal, comme le bison, l'ours, le faisan. La troupe en question comprenait quatre de ces bandes, une desquelles était celle du *chien*. C'est la plus estimée dans la guerre; elle est composée de jeunes hommes au-dessous de trente ans, connus par leurs prouesses, et qui sont mis en avant dans les occasions les plus désespérées. Les fantassins venaient d'abord, en pelotons de dix ou douze, ensuite les cavaliers. Chaque bande portait, en guise d'enseigne, une lance ou un arc décoré de grains de verroterie, d'aiguillons de porc-épic, et de plumes peintes. Chacune avait ses trophées de scalps, élevés sur des perches et dont les longues chevelures noires flottaient au gré du vent; chacune enfin était accompagnée de sa musique sauvage. La procession s'étendait sur près d'un demi-quart de lieue. Les guerriers étaient armés de différentes manières; quelques-uns avaient des fusils, d'autres des arcs et des flèches ou des massues; tous portaient des boucliers de peau de bison, espèce d'arme défensive généralement employée par les Indiens des Prairies, qui ne peuvent pas se mettre à l'abri derrière des troncs d'arbre, comme leurs frères des forêts. Tous les guerriers étaient peints dans le style le plus farouche. Quelques-

uns avaient sur la bouche la marque d'une main sanglante, signe qu'ils avaient bu le sang d'un ennemi.

En approchant du village ils rencontrèrent les vieillards et les femmes, et il s'en suivit une scène qui prouve la fausseté de l'opinion vulgaire sur l'apathie et le stoïcisme des Indiens. Les parents et les enfants, les maris et les femmes, les frères et les sœurs, se retrouvaient avec la plus vive expression de joie; tandis que les parents de ceux qui avaient été tués ou blessés, faisaient retentir l'air de leurs lamentations. Cependant la procession continua à marcher d'un pas lent et mesuré, en suivant la cadence d'un chant solennel, et les guerriers conservèrent leur maintien froid et sévère.

Entre deux des principaux chefs s'avançait un jeune sauvage qui s'était signalé dans le combat. Il était grièvement blessé, de sorte qu'il avait peine à se tenir sur son cheval; mais sa contenance était aussi sereine, aussi calme que s'il fût revenu sain et sauf. Sa mère avait appris son état; elle se précipita à travers la foule, et, l'entourant de ses bras, elle se prit à sangloter. Quant au jeune homme, il garda jusqu'à la fin le maintien d'un guerrier, mais il expira peu de temps après avoir atteint sa maison

Le village n'était plus qu'une scène de triom-

phe et de fête; les bannières, les trophées, les scalps et les boucliers peints étaient élevés sur des perches, auprès des loges; tous les habitants s'étaient parés de leurs habits de gala; ils dansaient la danse du scalp, au son d'une musique sauvage; ils répétaient des chansons guerrières; tandis que les vieux hérauts allaient de loge en loge, proclamant à voix haute les événements du combat et les exploits des différents guerriers.

Telles étaient les bruyantes réjouissances du village. Mais des sons d'une autre espèce retentissaient sur les coteaux voisins. C'étaient les lamentables gémissements des femmes qui s'y étaient retirées pour pleurer, dans le silence et dans l'obscurité, les guerriers tombés au champ d'honneur. Parmi elles se trouvait la pauvre mère du jeune Indien qui n'était revenu triomphant dans sa loge que pour y mourir. Elle donnait alors un libre cours aux angoisses de son cœur. Cette coutume des femmes indiennes, de se retirer pendant la nuit sur le sommet des collines, et d'y répandre leurs lamentations pour les morts, ne rappelle-t-elle pas à l'esprit ce touchant passage de l'Écriture : « Dans Rama s'est fait entendre une voix, et des « lamentations et des pleurs; c'était Rachel pleu- « rant sur ses enfants : elle ne voulait pas de « consolation, car ils n'étaient plus. »

CHAPITRE XXII.

Désert de l'Ouest, grand désert américain. — Saison brûlante. — Côtes Noires. — Montagnes Rocheuses. — Bandes errantes et pillardes. — Réflexions sur la population future de ces régions. — Nouvelles craintes. — Complots de désertion. — Rose, l'interprète. — Son caractère sinistre. — Départ du village aricara.

Tandis que M. Hunt se préparait avec diligence pour son pénible voyage, quelques-uns de ses hommes commençaient à perdre courage à l'aspect des périls qui les attendaient. Avant de les accuser de pusillanimité, il faut considérer la nature de la solitude dans laquelle ils étaient près de s'aventurer. C'est une région presque aussi vaste, presque aussi peu tracée que l'Océan, et qui, dans le temps dont nous parlons, n'était guère connue que par les vagues récits des chasseurs indiens. Une partie de la route qu'on devait parcourir du nord au sud, se déroulait pendant des centaines de lieues le long des Montagnes Rocheuses, dans les immenses plaines arrosées par les eaux tributaires du Missouri et du Mississipi. Cette région, qui ressemble aux steppes sans fin de l'Asie, n'a pas été appelée à tort « le grand désert américain. »

Ce sont des plaines ondulées et sans arbres; des friches sablonneuses et désolées, qui fatiguent l'œil par leur étendue aussi-bien que par leur monotonie. Les géologistes supposent qu'elles ont été lavées autrefois par les flots de l'Océan, quand ses vagues primitives battaient la base granitique des Montagnes Rocheuses.

Aucun être humain n'habite d'une manière permanente sur cette terre, car dans certaines saisons il ne s'y trouve de nourriture ni pour le cavalier ni pour son cheval. L'herbe est desséchée; les ruisseaux et les torrents sont taris. Le bison, l'élan, le daim ont émigré vers des régions lointaines, en ayant soin de se tenir dans les limites de la verdure expirante. Ils ne laissent derrière eux qu'un vaste désert, sillonné par des ravins qui servaient en d'autres temps de lit aux torrents, et dont l'aspect ne fait plus qu'irriter la soif du voyageur.

Quelquefois la monotonie de ces vastes solitudes est interrompue par des chaînes de mamelons formés de grès ou de gypse, dont les masses confuses, brisées en sommets abruptes, en ravines béantes, semblent être les ruines d'un monde. D'autres fois, la plaine immense est traversée par des rangées de rochers élevés et arides, presque entièrement inaccessibles, comme ceux que l'on appelle les Côtes Noires Au delà de celles-ci s'élè-

vent les gigantesques barrières des Montagnes Rocheuses, qui semblent être les limites du monde atlantique. Les défilés tortueux et les profondes vallées de cette vaste chaîne servent de repaire à des bandes de Sauvages remuants et féroces. Ce sont, pour la plupart, les restes de tribus autrefois habitantes des Prairies, mais qui, décimées par la guerre, portent dans leurs retraites montagneuses les passions farouches et les habitudes inquiètes de gens réduits au désespoir.

Telle est la nature de cet immense désert de l'Ouest, qui semble devoir éternellement se soustraire à la culture et aux habitudes de la vie civilisée. Quelques portions, situées le long des rivières, pourront un jour être soumises à l'agriculture; d'autres formeront de vastes régions pastorales, semblables à celles de l'Orient. Mais il est à craindre que la plus grande partie n'en doive toujours rester inculte, et ne continue à placer entre les demeures des hommes civilisés un immense intervalle, abandonné comme les plaines de l'Océan et comme les déserts de l'Arabie aux déprédations des flibustiers. Là, comme des formations nouvelles en géologie, pourront surgir des races hybrides, formées par le frottement et par l'agglomération des débris des anciennes races, civilisées et sauvages : restes confondus des tribus décimées et presque éteintes, des chasseurs et des

trappeurs errants, des fugitifs des frontières espagnole et américaine, des aventuriers de toutes les classes et de tous les pays, rejetés chaque année du sein de la société dans la solitude. Les États-Unis, en transférant des tribus tout entières de l'est du Mississipi à l'ouest de ce fleuve, contribuent incessamment à grossir cette population hétérogène et sauvage qui pèse sur leur frontière. Beaucoup de ces Indiens, emportant avec eux le souvenir d'injures réelles ou imaginaires, se regardent comme injustement exilés loin de leurs demeures héréditaires, loin des tombeaux de leurs ancêtres, et conservent une animosité profonde contre la race qui les a dépossédés. Quelques-unes de ces hordes peuvent graduellement devenir pastorales, comme ces peuples grossiers et nomades, moitié bergers, moitié guerriers, qui parcourent avec leurs troupeaux les plaines de l'Asie supérieure. Mais d'autres, il faut le craindre, formeront des bandes de maraudeurs, montés sur les rapides coursiers des Prairies, ayant pour champ de pillage les plaines ouvertes, et pour repaires les gorges des montagnes. Là ils peuvent ressembler à ces grandes hordes du Nord, « Gog et Magog, avec leurs bandes » qui tourmentaient l'imagination des prophètes. « Une grande troupe et une puissante armée, tous montés sur des chevaux, et faisant la guerre aux nations paisibles qui habitent

des maisons et qui ont des troupeaux et d'autres biens. »

Les Espagnols changèrent complètement le caractère et les habitudes des Indiens, lorsqu'ils amenèrent les chevaux parmi eux. Dans le Chili, le Tucuman, et divers autres endroits, cette cause les a convertis, à ce qu'on nous apprend, en tribus semblables à celles des Tartares. Elle leur a donné le pouvoir de repousser les Espagnols hors de leur pays, et de les confiner, pour ainsi dire, dans les villes et dans les établissements. Ne risquons-nous pas de produire un état de choses analogue dans les régions sans bornes de l'Ouest? Les dangers éprouvés par les marchands qui se rendent au marché espagnol de Santa-Fé, ou aux postes éloignés des Compagnies de Fourrures, montrent déjà suffisamment que ce ne sont pas là des imaginations fantasques et extravagantes. Ils sont obligés de marcher en caravanes armées, et sont exposés à de meurtrières attaques de la part des Pawnees, des Camanches et des Pieds-noirs, qui, volant sur de rapides chevaux, les atteignent dans leur marche fatigante à travers les plaines, ou les attendent, embusqués, dans les défilés des montagnes.

Mais c'est assez nous égarer en lointaines spéculations quand notre intention était simplement de donner une idée de la nature du désert que M. Hunt allait traverser, et qui, peu connu même

à présent, l'était beaucoup moins dans ce ten ps-là. Nous ne devons donc pas nous étonner si quelques-uns des moins résolus de la troupe se sentirent faillir le cœur, quand il s'agit de s'aventurer dans ces périlleuses solitudes, sous la direction incertaine de trois chasseurs qui n'avaient passé qu'une fois dans le pays, et qui pouvaient en avoir oublié les points de repère. Ces appréhensions étaient aggravées par quelques-uns des gens de Lisa, lesquels n'étant pas engagés dans l'expédition, prenaient un malicieux plaisir à en exagérer les dangers. Ils peignaient, avec les couleurs les plus vives aux pauvres Voyageurs canadiens, le risque qu'ils couraient de périr de faim et de soif, ou de voir voler leurs chevaux par les Indiens Corneilles qui infestaient le pied des Montagnes, ou d'être taillés en pièces par les Pieds-noirs qui rôdaient dans les défilés. En un mot, à en croire ces oiseaux de mauvais augure, nos aventuriers avaient peu de chances de parvenir vivants de l'autre côté des Montagnes; et s'ils y arrivaient, par hasard, ils n'en seraient guère plus avancés, car leurs trois guides ne connaissaient en aucune façon les déserts qu'ils auraient ensuite à parcourir.

Il s'en fallut de peu que les craintes éveillées dans l'esprit d'une partie des engagés ne devinssent fatales à l'expédition. Quelques-uns résolu-

rent de déserter et de retourner à Saint-Louis. Ils escamotèrent, en conséquence, plusieurs armes et un baril de poudre, qu'ils enterrèrent sur le bord de la rivière. Ils se proposaient de saisir un des bateaux pendant la nuit, et de s'enfuir dedans. Heureusement leur complot fut entendu par John Day, le virginien. Il le révéla aux Partners, qui prirent sans bruit des mesures efficaces pour en empêcher la réussite.

Les périls qu'il y avait à courir de la part des Upsarokas ou Corneilles, n'avaient pas été exagérés dans les commérages du camp. La caravane était obligée de passer dans les repaires montagneux de ces Sauvages, célèbres par leur audace, leur vagabondage et leur grande dextérité à voler les chevaux. M. Hunt se crut donc heureux d'avoir ramassé sur le Missouri un homme capable de lui servir d'interprète dans les rapports qu'il pourrait avoir avec eux. C'était un vagabond, nommé Edward Rose, un de ces êtres anormaux qu'on rencontre sur les frontières, et qui semblent n'avoir ni parenté ni patrie. Il avait vécu pendant quelque temps parmi les Corneilles, et s'était familiarisé avec leur langage et leurs coutumes. C'était d'ailleurs un personnage taciturne, sombre, entêté, dont l'aspect était sinistre et tenait plus du Sauvage que de l'homme civilisé. Il s'était engagé pour servir comme chasseur en général,

et comme guide et interprète, pendant qu'on traverserait le pays des Corneilles.

Le 18 juillet M. Hunt quitta le village aricara pour entreprendre son voyage par terre. Il y laissa M. Lisa et M. Nutall, le botaniste, qui se proposaient d'y rester jusqu'à l'époque où l'on attendait M. Henry, revenant des Montagnes Rocheuses. Quant à M. Breckenbridge et à M. Bradbury, le minéralogiste, ils étaient partis, quelques jours auparavant, avec un détachement de la troupe de Lisa, pour retourner à Saint-Louis, en redescendant la rivière.

Cependant, malgré tous ses efforts, M. Hunt n'avait pu rassembler un nombre de chevaux suffisant pour tout son monde. Sa cavalcade consistait en quatre-vingt-deux chevaux, la plupart pesamment chargés de marchandises propres au commerce avec les Indiens, de trappes à castor, de munitions, de maïs, de farine, et des autres choses nécessaires à la caravane. Chacun des Partners était monté, et un cheval était alloué à l'interprète Pierre Dorion, pour transporter son bagage et ses deux enfants. La plupart du temps sa squaw allait à pied, aussi bien que le reste de la caravane, et aucun homme n'endurait les fatigues du voyage avec plus de patience et de résolution que cette femme courageuse.

Les vétérans trappeurs et Voyageurs du parti

de Lisa secouèrent la tête en voyant partir leurs camarades, et prirent congé d'eux comme d'hommes dont la sentence était prononcée. Lisa lui-même, après le départ de nos aventuriers, affirma qu'ils n'atteindraient jamais les rivages de l'Océan Pacifique, mais qu'ils périraient de faim dans le désert, ou seraient massacrés par les Sauvages.

CHAPITRE XXIII.

Saison d'été dans les Prairies. — Pureté de l'atmosphère. — Maladies dans le camp. — La Grosse-Rivière. — Nomenclature vulgaire. — Suggestion concernant les noms indiens originaires. — Camp des Cheyennes. — Commerce de chevaux. — Portrait des Cheyennes. — Leur science équestre. — Histoire de leur tribu.

M. Hunt se dirigea d'abord au nord-ouest, mais il tourna bientôt vers le sud-ouest, et suivit généralement cette direction, afin d'éviter les régions infestées par les Pieds-noirs. Il avait à traverser plusieurs des courants d'eau tributaires du Missouri, à franchir d'immenses prairies tout-à-fait dénuées d'arbres, et sans autre borne que l'horizon. On était alors dans le cœur de l'été, et ces plaines nues auraient été intolérables pour nos voyageurs, sans les brises qui, pendant la grande chaleur du jour, leur apportaient l'air tempéré des montagnes lointaines. C'est à ces brises et au manque de tout couvert qu'il faut sans doute attribuer l'absence des mouches et des insectes qui abondent dans les plaines plus basses, bordées ou entrecoupées de bois, et qui sont si insupportables pour l'homme et pour les animaux.

La monotonie de ces immenses paysages serait aussi fatigante que celle de l'Océan, si elle n'était

pas rachetée, en quelque manière, par la pureté, par l'élasticité de l'atmosphère, et par la beauté du ciel. Le firmament resplendit de cette délicieuse teinte bleue pour laquelle l'Italie est si renommée; le soleil luit, sans être offusqué par aucune vapeur, par aucun nuage; enfin une nuit étoilée dans la Prairie est, dit-on, admirable. Cette pureté, cette élasticité de l'atmosphère, augmentent à mesure qu'on approche des montagnes et qu'on monte graduellement jusqu'aux prairies les plus élevées.

Dès le second jour du voyage, M. Hunt distribua la caravane en petites compagnies, à chacune desquelles il donna une chaudière. Les campements, durant la nuit, se faisaient comme à l'ordinaire. Une partie des Voyageurs dormaient sous des tentes, d'autres bivouaquaient en plein air. Les Canadiens se montraient, dans les travaux et dans les fatigues, aussi patients sur terre que sur l'eau. Rien ne pouvait surpasser leur bonne humeur pendant la marche et lors des haltes. Ils étaient les joyeux serviteurs de la caravane, chargeant et déchargeant les chevaux, dressant les tentes, faisant les feux et la cuisine: en un mot, ils accomplissaient tous les travaux domestiques que les Indiens assignent communément aux femmes; mais, comme elles, ils laissaient à d'autres la chasse et les combats, car un

Canadien a peu d'affection pour l'exercice de la carabine.

Durant les premiers jours on ne fit pas beaucoup de chemin. Quelques-uns des hommes étaient indisposés. M. Crooks, particulièrement, allait si mal qu'il ne pouvait pas se tenir sur son cheval. On construisit donc pour lui une espèce de litière, composée de deux grandes perches, attachées de chaque côté de deux chevaux, et sur lesquelles une natte était étendue. M. Crooks s'y coucha tout de son long, abrité du soleil par un dais de broussailles.

Dans la soirée du 23 juillet, nos voyageurs campèrent sur les bords de la rivière qu'ils appellent la Grosse-Rivière (Big river). A ce sujet, nous ne pouvons nous empêcher de gémir sur les noms stupides et souvent grossiers attribués par les marchands et par les colons aux points remarquables de l'Ouest. Les tribus aborigènes de ces magnifiques régions existant encore, on pourrait retrouver facilement les noms indiens. Outre qu'ils sont en général plus sonores, ils demeureraient comme souvenir des habitants primitifs, dont il ne restera bientôt presque plus de traces. Véritablement, il serait à désirer que tout notre pays fût délivré, autant que possible, de la misérable nomenclature qui lui a été infligée par des esprits ignorants et vulgaires. Cela pourrait se

faire en grande partie en restaurant les noms indiens, partout où ils sont significatifs et harmonieux. Puisqu'un esprit de recherche semble se propager relativement à nos antiquités aborigènes, nous croyons devoir suggérer l'idée d'une carte de notre pays, laquelle contiendrait tous les noms indiens qu'on pourrait se procurer. Quiconque accomplira dignement cette tâche élèvera un monument durable en son propre honneur.

Mais c'est assez nous écarter de notre sujet; il convient d'y revenir.

La caravane, se trouvant dans une contrée abondante en bisons, resta campée pendant plusieurs jours sur les bords de la Grosse-Rivière, pour se procurer un supplément de provisions, et pour laisser aux invalides le temps de se remettre.

Le second jour de la halte, Ben Jones, John Day, et plusieurs autres chasseurs qui poursuivaient du gibier dans la plaine, arrivèrent auprès d'un camp d'Indiens, au fond d'un ravin, sur le bord d'un petit ruisseau. Les tentes, qui ressemblaient à des ruches, pouvaient contenir chacune cinquante personnes. Elles étaient formées de perches réunies au sommet, divergeant à la base, et sur lesquelles étaient étendues des peaux de bisons cousues ensemble. Un grand nombre de chevaux paissaient autour du camp. C'était un

spectacle fort satisfaisant pour les chasseurs. Après avoir examiné les tentes pendant quelque temps, ils s'assurèrent qu'elles appartenaient à une bande d'Indiens Cheyennes, les mêmes qui avaient envoyé une députation aux Aricaras. Ces Indiens reçurent les chasseurs de la manière la plus amicale, les invitèrent à entrer dans leurs loges, qui étaient fort propres, et placèrent devant eux de la nourriture, avec une hospitalité véritablement sauvage. Plusieurs d'entre eux accompagnèrent à leur tour les chasseurs au camp américain, et des échanges commencèrent immédiatement. Les Cheyennes étaient étonnés et enchantés de trouver un convoi de marchandises européennes, transporté ainsi jusqu'au cœur de la Prairie; tandis que M. Hunt et ses compagnons se félicitaient d'obtenir inopinément le supplément de chevaux dont ils avaient tant besoin.

Pendant quinze jours de repos, le camp de nos voyageurs fut continuellement rempli de Cheyennes. Leurs manières étaient graves et civiles; leurs personnes propres et bien faites. Les hommes étaient grands, adroits et vigoureux; ils avaient le nez aquilin et les pommettes des joues saillantes. Quelques-uns étaient presque aussi nus que les statues antiques, et auraient pu servir de modèles à nos sculpteurs; d'autres avaient des guêtres et des mocassins de peau de daim, avec des robes

de bison, qu'ils jetaient gracieusement sur leur épaule. Au bout de peu de temps, cependant, ils étalèrent plus de splendeur. Ils se paraient de tous les objets de toilette qu'ils avaient obtenus des Blancs, étoffes de brillantes couleurs, anneaux de cuivre, grains de verroterie; et celui-là surtout était heureux qui pouvait se défigurer avec du vermillon.

Nos voyageurs eurent de fréquentes occasions d'observer avec quelle grâce et quelle science ces Indiens gouvernent leurs chevaux. Rien n'était plus curieux que de les voir quand la monture et le cavalier étaient chargés de leurs parures de gala, car ils ornent souvent leurs coursiers avec plus de coquetterie qu'eux-mêmes. Quelques-uns leur pendaient au cou leurs ornements les plus précieux; d'autres entrelaçaient des plumes dans leur crinière et dans leur queue. Les chevaux, de leur côté, semblent avoir de l'attachement pour leurs maîtres, et l'on dit même que ceux des Prairies distinguent, par l'odeur, un Indien d'un Blanc, et donnent la préférence au premier. Cependant les Indiens sont en général de rudes cavaliers; quelque estime qu'ils aient pour leurs chevaux, ils les traitent avec négligence et sévérité. Parfois les Cheyennes se joignaient aux chasseurs blancs pour poursuivre le daim et le bison. Une fois entraînés par l'ardeur de la chasse, ils n'épar-

gnaient ni eux-mêmes ni leur monture, parcourant les prairies de leur plus grand train, et plongeant dans d'effrayants ravins, où bêtes et cavaliers risquaient à chaque instant de se rompre le cou. Les chevaux indiens, bien dressés à la chasse, semblent aussi exaltés que leurs maîtres, et poursuivent le gibier avec autant d'ardeur que si c'était leur proie naturelle, et qu'ils dussent se repaître de sa chair.

L'histoire des Cheyennes est celle de beaucoup de ces tribus errantes des Prairies. C'étaient les débris d'un peuple autrefois puissant, qui se nommait Shaway, et qui habitait sur les bords d'une branche de la rivière Rouge, dont les eaux se déchargent dans le lac Winnipeg. Chaque tribu indienne a quelque tribu rivale avec laquelle elle échange d'implacables hostilités. Les Shaways avaient pour ennemis mortels les Sioux. Vaincus, après de longs combats, ils furent forcés de s'enfuir au delà du Missouri. Ils s'établirent auprès de Warricanne-creek et y fortifièrent leur village; mais les Sioux les poursuivirent encore, les délogèrent de leur nouvelle demeure, et les obligèrent à se réfugier dans les gorges des Côtes-Noires, auprès des sources de la Cheyenne. Là ils perdirent jusqu'à leur nom, et devinrent connus, parmi les colons français, sous celui de la rivière dont ils fréquentaient les bords.

Les Cheyennes avaient perdu courage. Le nombre de leurs guerriers étant singulièrement diminué par ces guerres cruelles, ils ne cherchèrent plus à s'établir dans une demeure permanente, qui aurait pu exciter l'envie de leurs mortels ennemis. Ils renoncèrent à la culture de la terre et devinrent une tribu vagabonde, subsistant de sa chasse, et suivant les bisons dans leurs migrations.

Pour toutes propriétés ils n'avaient plus que des chevaux qu'ils élevaient, qu'ils prenaient dans les Prairies, ou qu'ils capturaient sur le territoire mexicain, dans leurs expéditions de maraude. Chaque année ils se rendaient, avec une partie de ces chevaux, au village des Aricaras, les échangeaient contre du blé, des fèves, des citrouilles, des marchandises européennes, et s'en retournaient ensuite dans le fond des Prairies.

Telles sont les vicissitudes de ces nations sauvages; la guerre, la famine, la peste, ensemble ou séparément, brisent leurs forces et diminuent leur nombre. Des tribus tout entières sont arrachées de leur sol natal, errent pendant quelque temps dans la solitude immense, et s'amalgament avec d'autres tribus, ou disparaissent entièrement de la surface de la terre. Il semble qu'il y ait parmi toutes les nations sauvages une cause d'extinction. Chez les aborigènes de ces contrées cette tendance paraît avoir existé long-temps avant

l'arrivée des Blancs. Ces régions maintenant désertes et silencieuses renfermaient autrefois de nombreuses populations, s'il faut en croire les traditions confirmées d'ailleurs par la découverte qu'on a faite de grands et mystérieux vestiges de peuples inconnus, dont la race semble s'être éteinte ou avoir été détruite depuis des siècles. L'histoire tout entière des autochthones de ce pays est une grande et curieuse énigme. Sera-t-elle jamais résolue?

CHAPITRE XXIV.

Nouvelle répartition des chevaux. — Révélation d'un complot. Caractère perfide de Rose, l'interprète. — Ses menées. — Anecdotes concernant les Indiens Corneilles. — Voleurs de chevaux. — Histoire de Rose.

Le 5 août nos voyageurs dirent adieu à la bande amie des Cheyennes et recommencèrent leur voyage. Ayant remonté sa cavalerie de trente-six chevaux, M. Hunt fit de nouveaux arrangements. Le bagage fut réparti en plus petits paquets; un cheval fut alloué à chacun des six meilleurs chasseurs, et d'autres furent distribués parmi les Voyageurs, une monture pour deux, de sorte qu'ils pouvaient aller à cheval et à pied alternativement. M. Crooks se trouvant encore trop faible pour se tenir en selle, était porté en litière.

Nos aventuriers arrivèrent ce jour-là parmi de singuliers mamelons d'une terre durcie, ressemblant à de la brique. Autour de leurs bases étaient répandues des pierres ponces et des cendres. Le tout portait des traces évidentes de l'action du feu. Dans la soirée on campa sur le bord d'une branche de la Grosse-Rivière.

La caravane se trouvait alors hors de la région infestée par les Sioux, et s'était avancée à une si

grande distance dans l'intérieur que M. Hunt ne craignait plus de désertions. Il devait éprouver cependant de nouvelles anxiétés. Comme il était assis dans sa tente, après la chute du jour, un des Engagés vint secrètement l'informer qu'Edward Rose, l'interprète dont nous avons déjà mentionné l'air sinistre, s'efforçait de corrompre certains hommes et de les entraîner dans une trahison flagrante. On allait arriver sous peu de jours dans un district montagneux, infesté par les Corneilles, parmi lesquels Rose devait servir d'interprète. Une fois dans leur voisinage il se proposait d'enlever, à l'aide de ses complices, une partie des chevaux chargés de marchandises, et de se réfugier parmi les Sauvages. Il assurait les hommes qu'il cherchait à tenter que les Corneilles, dont il connaissait les principaux chefs et les meilleurs guerriers, les traiteraient à merveille. Ils devaient devenir parmi eux de grands personnages; ils pourraient prendre pour femmes les plus belles Indiennes et les filles mêmes des chefs. Les chevaux, les marchandises qu'ils emmèneraient les rendraient riches pour la vie.

En apprenant la trahison méditée par Rose, M. Hunt ressentit beaucoup d'inquiétude, car il ignorait jusqu'à quel point elle pouvait réussir parmi ses hommes. Il avait déjà eu des preuves que plusieurs étaient mécontents de l'entreprise, et re-

doutaient de traverser les Montagnes. Il savait, d'ailleurs, ce que la vie sauvage avait de charmes pour beaucoup d'entre eux, principalement pour les Canadiens, toujours disposés à se marier et à s'établir chez les Indiens.

Les Corneilles devant figurer souvent dans le reste de notre narration, il sera sans doute agréable au lecteur de trouver ici quelques détails sur leur compte.

Cette tribu, composée de quatre bandes, habite ordinairement les vallées fertiles et bien boisées qui se trouvent au pied des Montagnes Rocheuses, et qui sont arrosées par la Grosse-Rivière et par ses affluents. Mais quoique ce soit là proprement le domicile de la tribu et le lieu de retraite des vieillards, des femmes et des enfants, les guerriers sont sans cesse occupés à marauder au dehors. Ce sont en effet d'infatigables voleurs de chevaux. Traversant et retraversant les Montagnes, ils pillent d'un côté et transportent leur butin de l'autre. C'est à cause de ces habitudes vagabondes et pillardes qu'ils ont reçu leur nom, car, comme des volées de corneilles, ils s'abattent sur tout ce qu'ils rencontrent. Les chevaux sont cependant l'objet spécial de leurs déprédations, et leur habileté, leur audace à les dérober, sont, à ce qu'on dit, étonnantes. C'est là leur gloire et leurs délices. Un bon voleur de chevaux est pour eux un héros accompli. Ils se procurent, d'ailleurs, beaucoup

de chevaux par des échanges avec les tribus qui habitent des deux côtés des Montagnes. Ils ont une véritable passion pour ce noble animal, qui est, en outre, pour eux un objet important de trafic. Une fois l'an ils font une visite aux Mandans, aux Minatarees, et aux autres tribus du Missouri, emmenant avec eux des troupeaux de chevaux qu'ils échangent contre des fusils, des munitions, des colifichets, du vermillon, des étoffes de brillantes couleurs, et contre divers autres articles de fabrique européenne. Avec ces objets ils satisfont leurs propres besoins, leurs caprices, et achètent d'autres chevaux.

Le complot de Rose pour piller et abandonner ses compatriotes au milieu du désert, et pour se jeter entre les mains d'une horde de Sauvages, peut sembler étrange et improbable à ceux qui ne sont point familiers avec les caractères singuliers et anormaux que l'on trouve sur les bords du désert. Rose, à ce qu'il paraît, était un de ces bandits des frontières, rejetés du sein de la société à cause de leurs crimes, et qui, combinant les vices de la vie civilisée avec ceux de la vie sauvage, sont dix fois plus barbares que les Indiens avec lesquels ils s'associent. Il avait autrefois appartenu à une des bandes de pirates qui infestaient les îles du Mississipi, et qui pillaient les bateaux marchands au passage. Quelquefois ces brigands,

transportaient sur le rivage la scène de leurs déprédations, arrêtaient les voyageurs qui revenaient par terre de la Nouvelle-Orléans avec les produits de leur voyage, les dépouillaient de leurs effets, de leur argent, et les assassinaient souvent de la manière la plus atroce.

Ces hordes de bandits ayant été détruites ou dispersées, Rose s'était réfugié dans le désert et s'était associé avec les Corneilles, dont les habitudes pillardes étaient en rapport avec les siennes. Il avait épousé une femme de leur tribu, et en peu de temps il s'était identifié avec ces Sauvages vagabonds.

Tel était le digne guide et interprète Edward Rose. Nous venons de raconter son histoire, non pas telle qu'elle était connue alors de M. Hunt et de ses compagnons, mais telle qu'on l'a apprise depuis. M. Hunt en savait assez, toutefois, sur le caractère sombre et perfide de cet individu, pour se tenir sur ses gardes. Comme on ignorait jusqu'à quel point il pouvait avoir réussi dans ses menées, et comme des mesures imprudentes auraient pu exciter, au lieu d'éteindre, le feu caché de la trahison, M. Hunt et ceux qu'il consulta jugèrent convenable de dissimuler toute connaissance du complot, mais de surveiller avec vigilance les mouvements de Rose, et de faire garder soigneusement les chevaux durant la nuit.

CHAPITRE XXV.

Combustible usité dans les Prairies. — Arbres fossiles. — Trois chasseurs égarés. — Signaux de feux et de fumée. — Inquiétude concernant les hommes égarés. — Moyen de déjouer un coquin. — Nouvel arrangement avec Rose. — Retour des traînards.

Les plaines à travers lesquelles passaient nos voyageurs continuaient à être dépourvues d'arbres et même d'arbrisseaux, au point qu'ils furent obligés de se servir, pour faire leur feu, de la fiente des bisons, comme les Arabes du désert emploient celle des chameaux. Cette espèce de combustible est d'un usage universel chez les Indiens des Prairies supérieures. Il produit, dit-on, un feu semblable à celui de la tourbe : si l'on y jette quelques copeaux, on obtient une flamme claire et joyeuse.

Ces plaines n'ont cependant pas toujours été également dénuées de bois, comme le prouvaient évidemment les troncs d'arbres que nos Voyageurs rencontraient fréquemment, quelques-uns debout encore, d'autres couchés et brisés en fragments, mais tous dans un état de pétrification, et n'ayant dû fleurir que dans les âges les plus reculés. Dans ces singuliers restes, le grain originaire du bois était encore si distinct qu'on recon-

naissait qu'il avait appartenu à des chênes. Plusieurs morceaux de ce bois fossile furent choisis par les hommes pour servir de pierres à feu.

Dans cette période du voyage on ne manqua point de vivres, car la Prairie était couverte d'immenses troupes de bisons. Ces animaux sont en général d'une humeur tranquille, et paissent paisiblement comme des troupeaux domestiques : mais c'était alors la saison des amours, et les mâles étaient extraordinairement agités et guerroyants. On remarquait en conséquence, dans la plaine, une émotion, une inquiétude générale. Les troupeaux amoureux exprimaient leurs sentiments par des mugissements profonds, qui retentissaient comme un tonnerre lointain. Çà et là des duels terribles avaient lieu entre des amants rivaux. Dans leur furie, ils faisaient voler la terre avec leurs pieds, ils butaient l'un contre l'autre leurs fronts larges et velus, ils s'entre-déchiraient avec leurs petites cornes noires.

A l'une des haltes du soir, on s'aperçut que Pierre Dorion, l'interprète, était absent, avec deux des chasseurs, Carson et Gardpie. Comme ils n'avaient pas rejoint le lendemain matin, on pensa qu'ils s'étaient laissé entraîner à la chasse du bison, mais qu'ils retrouveraient facilement les traces de la caravane, et l'on ne conçut aucune inquiétude sur leur compte. On laissa un

feu allumé afin que la fumée leur servît de guide, et l'on continua la marche. Dans la soirée on fit un grand feu sur une colline voisine du camp, et le matin on y remit du combustible, de manière à ce qu'il pût durer tout le jour. Ces signaux sont familiers aux Indiens, qui s'en servent pour se donner des avertissements et pour rappeler les chasseurs égarés. La transparence de l'atmosphère est si grande dans ces plaines élevées, qu'une légère colonne de fumée se distingue à une énorme distance, principalement le soir. Deux ou trois jours s'écoulèrent cependant sans qu'on vît reparaître les trois chasseurs, et M. Hunt ralentit sa marche pour leur donner le temps de rejoindre.

On continuait à surveiller avec vigilance les mouvements de Rose et de ceux des Engagés dont on soupçonnait la loyauté. Cependant, rien n'arriva qui pût exciter des appréhensions immédiates. Rose n'était évidemment pas aimé de ses camarades, et l'on espéra qu'il ne parviendrait pas à se faire des partisans.

Le 10 août, on campa parmi des collines, sur la plus haute desquelles M. Hunt fit allumer un vaste bûcher de pin. Il en jaillit bientôt une grande colonne de flamme qui pouvait s'apercevoir au loin dans la prairie. Ce feu brilla durant toute la nuit et fut amplement rempli de

bois au point du jour, de sorte que le pilier de fumée qui s'en élevait ne pouvait manquer d'être aperçu par les retardataires, s'ils ne se trouvaient pas éloignés de plus d'une journée de marche.

Dans ces régions, où les traits caractéristiques d'un pays ont tant de ressemblance, il arrive souvent que des chasseurs s'égarent et errent pendant plusieurs jours sans pouvoir retrouver leurs compagnons ; mais cette fois les Partners ressentaient plus d'inquiétude qu'à l'ordinaire, à cause de la méfiance occasionnée par les sinistres desseins de Rose.

Cependant, la route devenait extrêmement pénible : elle passait sur une rangée de coteaux rapides, rocailleux, et couverts de pierres mouvantes ; elle était entrecoupée par de profondes vallées, formées par deux branches de la Grosse-Rivière, qui venaient du sud-ouest, et qu'il fallut traverser. Ces courants d'eau étaient bordés de prairies bien garnies de bisons ; les chasseurs apportaient journellement des pièces de viandes, mais on était gâté par l'abondance, et on ne faisait cuire que les morceaux de choix.

On avait marché fort lentement pendant plusieurs jours ; on avait fait des signaux de feu et laissé à toutes les stations des traces du passage de la caravane : cependant on n'entendait pas parler des hommes égarés. On commença à

craindre qu'ils ne fussent tombés entre les mains de quelque bande cachée de Sauvages. Une troupe aussi nombreuse que celle de M. Hunt, voyageant à travers des prairies découvertes, avec une longue file de chevaux de somme, peut être aperçue d'une grande distance par les vedettes indiennes. Celles-ci, répandant rapidement cette nouvelle dans différentes directions, assemblent leurs amis, pour rôder sur les derrières de la caravane, afin de dérober les chevaux et d'intercepter les traînards.

M. Hunt et ses compagnons sentaient de plus en plus combien de mal Rose pourrait leur faire, lorsqu'ils seraient embarrassés dans les montagnes dont ils ne connaissaient aucunement les défilés, et qui étaient infestées par les Corneilles, dignes amis de cet audacieux et farouche vagabond. Là, s'il réussissait à séduire quelques-uns des Engagés, il pourrait emmener les meilleurs chevaux avec leur charge, se jeter parmi ses Sauvages alliés, et défier toute poursuite. M. Hunt résolut donc de le détourner de ses desseins coupables, en lui montrant un avantage suffisant à rester honnête. Au milieu d'une conversation, il saisit une occasion de lui dire que l'ayant engagé principalement pour servir de guide et d'interprète à travers la contrée des Corneilles, il n'aurait plus besoin de ses services quand la caravane

l'aurait traversée; qu'en conséquence, sachant ses liens matrimoniaux avec cette tribu et sa prédilection pour elle, il ne voulait point le contraindre; qu'au contraire, il se proposait, lorsqu'on rencontrerait une bande de Corneilles, de le laisser en liberté de rester parmi ses frères adoptifs; et qu'il lui donnerait alors, en considération de ses services passés, une demi-année de ses gages, un cheval, trois trappes à castor, et plusieurs autres articles capables de le mettre sur un bon pied dans le monde.

Cette libéralité inattendue, grâce à laquelle Rose trouvait presque autant de profit et infiniment moins de danger, à rester honnête qu'à agir comme un coquin, le désarma complètement. Depuis ce temps toute sa conduite fut changée; son front s'éclaircit et parut même joyeux; il renonça à ses habitudes sournoises, et ne fit plus d'efforts pour altérer la fidélité de ses camarades.

Le 13 août, M. Hunt changea sa course et l'inclina vers l'ouest, dans l'espoir de retrouver les trois chasseurs égarés; car on supposait alors qu'ils pouvaient avoir suivi la rive gauche de la Grosse-Rivière. Cette direction amena bientôt la caravane auprès d'une branche du petit Missouri, large d'environ quatre-vingt-dix mètres, et ressemblant à la grande rivière du même nom par la couleur trouble de ses eaux, par leur rapidité et

par la quantité de bois flotté qu'elles charrient.

Des montagnes raboteuses, entassées jusqu'au bord de l'eau, formaient une barrière sur le côté de la rivière que suivaient nos voyageurs. Ils la traversèrent donc et campèrent sur la rive septentrionale, où ils trouvèrent de bons pâturages et des bisons en abondance. Le temps était couvert et pluvieux; une tristesse générale s'était répandue dans le camp. Les Voyageurs étaient assis en sombres groupes, la tête enfoncée dans les épaules, et se communiquant, d'un ton découragé, leurs sombres pressentiments; quand tout-à-coup, vers le soir, un cri de joie annonça que les hommes perdus étaient retrouvés. Ils arrivèrent en se traînant. Cavaliers et chevaux étaient également harassés, car ils avaient marché continuellement durant plusieurs jours. En chassant le bison dans la prairie, ils s'étaient laissé entraîner si loin, qu'il leur avait été impossible de retrouver leurs traces sur cette plaine foulée par d'innombrables troupeaux. La monotonie du paysage les avait empêchés de reconnaître des points de repère. S'étant mis à galoper çà et là, ils s'étaient complétement égarés, et avaient presque perdu les quatre points cardinaux. Jamais ils n'avaient aperçu les signaux de feu et de fumée de leurs camarades; mais deux jours auparavant, quand ils étaient presque épuisés d'anxiété et de fatigue,

ils étaient arrivés, à leur grande joie, sur la piste de la caravane. Depuis lors ils l'avaient suivie constamment.

Ceux qui n'ont pas appris par expérience quelle cordiale bienveillance unit les compagnons de fortune dans ces aventureuses expéditions, ne sauraient imaginer avec quels transports les traînards furent reçus au camp. Tout le monde les entourait pour leur faire des questions et pour entendre l'histoire de leur mésaventure. La squaw même du bourru Métis éprouva tant de joie en le voyant revenir sain et sauf, qu'elle oublia la rudesse de sa règle domestique et la discipline conjugale du bâton.

CHAPITRE XXVI.

Les Côtes Noires. — Leur apparence sauvage. — Superstitions à leur égard. — Esprits du tonnerre. — Bruits singuliers dans les montagnes. — Trésors cachés. — Montagnes en travail. — Explication scientifique. — Défilés impraticables. — Le Daim à queue noire. — Les Longues-cornes, ou Ahsahta. — Vue du haut d'un mont. — Pics lointains des Montagnes Rocheuses. Alarmes dans le camp. — Traces d'ours gris. — Nature dangereuse de cet animal. — Aventures de William Cannon et de John Day avec des ours gris.

On se trouvait alors au pied des Côtes Noires, grande chaîne située à environ trente-trois lieues à l'est des Montagnes Rocheuses, et qui s'étend, dans une direction nord-est, depuis la branche méridionale de la Platte, jusqu'à la grande courbure septentrionale du Missouri. La chaîne des Côtes Noires forme la ligne de partage entre les eaux du Missouri et celles de l'Arkansas et du Mississipi. Elle donne naissance à la Cheyenne, au petit Missouri et à plusieurs courants tributaires de la rivière Pierre-jaune.

Les retraites sauvages de ces monts, comme celles des Montagnes Rocheuses, servent de repaire ou de refuge aux tribus pillardes ou décimées. C'est là, comme nous l'avons déjà dit, que

s'étaient réfugiés les restes de la tribu Cheyenne, pour se soustraire à la rage des Sioux vainqueurs.

Les Côtes Noires sont principalement composées de grès. Dans beaucoup d'endroits on y voit des pics, des précipices sauvages, découpés de la manière la plus fantastique, et ressemblant quelquefois à des villes, à des forteresses. Les ignorants habitants des plaines sont enclins à revêtir les montagnes qui bornent leur horizon, des attributs les plus surnaturels. Ainsi, voyant du milieu des prairies éclairées par le soleil, des nuages s'amasser autour du sommet de ces monts et les envelopper d'éclairs et de tonnerres, ils les regardent comme la demeure des génies qui fabriquent les foudres et les tempêtes. En pénétrant dans les défilés, ils ont soin de placer des offrandes sur les arbres ou sur les rochers, pour se rendre favorables les Seigneurs invisibles des montagnes, et pour en obtenir du beau temps et des chasses heureuses. Ils ne manquent point de donner aussi une signification mystique aux échos qui hantent ces précipices. Cette superstition peut avoir été occasionnée, en partie, par une cause naturelle fort singulière. Dans les temps les plus clairs et les plus sereins, à toutes les époques du jour et de la nuit, il arrive, parfois, qu'on entend dans ces montagnes des détonations successives qui ressemblent à des décharges de plusieurs piè-

ces d'artillerie. De semblables bruits furent remarqués par MM. Lewis et Clarke dans les Montagnes Rocheuses. Ils étaient attribués par les Indiens à l'explosion des riches mines d'argent que renferment ces montagnes.

Ces singulières détonations ont été expliquées d'une manière aussi fantasque par des savants, et n'ont réellement pas reçu de véritable explication. On dit qu'on en entend beaucoup de semblables dans le Brésil. Le jésuite Vasconcelles en cite une qu'il entendit dans la Sierra Piratininga; il la compare aux décharges d'un parc d'artillerie. Les Indiens lui dirent que c'était une explosion de pierres. Le digne *Padre* eut bientôt une preuve satisfaisante de la véracité de leur explication, car on découvrit la place même où un roc avait crevé et rejeté de ses entrailles une masse rocheuse, pareille à une bombe, et de la grosseur d'un *cœur de taureau*. Cette masse avait été brisée, soit par sa chute, soit par l'explosion même, et l'organisation intérieure qu'elle révélait était étonnante. Elle avait une écorce plus dure que du fer, en dedans de laquelle étaient rangées, comme les semences d'une grenade, des pierreries de différentes couleurs; les unes limpides comme du cristal, d'autres d'un beau rouge, d'autres de couleurs variées. On dit que le même phénomène arrive quelquefois dans la province voisine de

Guayra, où des pierres de la grosseur du poing sont rejetées, avec un grand bruit, du sein de la terre, en répandant autour d'elles de beaux fragments, aussi brillants que des pierres précieuses, mais qui n'ont aucune valeur.

Les Indiens de l'Orellanna parlent aussi de bruits horribles qu'on entend dans le Paraguaxo, et qu'ils croient être les gémissements de la montagne qui s'efforce de rejeter les pierres précieuses cachées dans son sein. Quelques personnes, cherchant à expliquer d'une manière plus humble ces décharges d'artillerie des montagnes, les attribuent au retentissement occasionné par la rupture et la chute de grandes masses de rochers, dont le bruit est répété et prolongé par les échos; d'autres, enfin, au dégagement de l'hydrogène produit par la combustion de lits souterrains de houille. Quoi qu'il en soit, et de quelque manière qu'on puisse expliquer ce singulier phénomène, l'existence en semble bien établie; il demeure comme un des derniers secrets de la nature, qui jettent un charme mystérieux et surnaturel sur les sauvages solitudes de ces montagnes. Nous ne savons si l'imagination du lecteur ne préférera pas à l'explication prosaïque de quelque cause naturelle, le récit du pauvre Indien qui attribue ces bruits terribles aux esprits du tonnerre, ou aux génies gardiens de trésors cachés.

Quelles que puissent être les influences surnaturelles de ces monts, on trouva leurs difficultés physiques pénibles à surmonter. Fréquemment on essaya de s'ouvrir un passage à travers ou pardessus cette longue chaîne; mais on fut chaque fois repoussé par des barrières insurmontables. Quelquefois un défilé semblait être praticable, mais il se terminait en un chaos sauvage de rochers et de pics qu'il était impossible de gravir. Les animaux de ces régions solitaires étaient différents de ceux auxquels nos voyageurs étaient accoutumés. A leur approche le daim à queue noire s'enfuyait en bondissant dans les ravins, tandis que la Longue-corne (Big-horn) les contemplait intrépidement du haut de quelque escarpement, ou galopait légèrement de rocher en rocher. Ces animaux sont les seuls qu'on rencontre dans ces régions montagneuses. Le daim est plus grand que le daim ordinaire, mais sa chair n'est pas également estimée par les chasseurs. Il a de très grandes oreilles, et le bout de sa queue est noire, ce qui lui a valu son nom.

La Longue-corne est ainsi nommée à cause de ses cornes, qui sont fort grandes et tortillées comme celles d'un bélier. Quelques-uns l'appellent Argali, d'autres Ibex, quoiqu'elle diffère de ces deux animaux. Les Mandans la nomment Ahsahta, appellation beaucoup préférable au nom

trivial sous lequel elle est généralement connue. Cet animal a la taille d'un petit élan ou d'un grand daim. Sa robe est brune, excepté sous le ventre et autour de la queue, où là elle est blanche. Dans ses habitudes la Longue-corne ressemble à la chèvre; elle fréquente les plus rudes précipices, tond l'herbe sur leurs bords, et, comme le chamois, bondit légèrement et sûrement à des hauteurs étourdissantes, où les chasseurs n'osent pas s'aventurer. Il est par conséquent très difficile de l'approcher à portée. Pourtant, dans un défilé des Côtes Noires, Ben Jones parvint à abattre une Longue-corne du bord d'un précipice. Sa chair avait le goût d'un excellent mouton, au dire des gourmands de la caravane.

Trompé dans ses efforts pour traverser cette chaîne de montagnes, M. Hunt les côtoya en se dirigeant vers le sud-ouest, et en les tenant à droite, dans l'espérance d'y trouver une ouverture.

Un jour il établit son camp dans une vallée étroite, sur les bords d'un étang limpide, quoique plein de joncs. A l'entour croissaient des arbrisseaux couverts de cerises sauvages, de groseilles et de groseilles à maquereau, blanches et rouges.

Tandis que le repas du soir se préparait, M. Hunt et M. Mac Kenzie montèrent au sommet d'une colline voisine. De là, grâce à la pureté, à

la transparence de l'atmosphère, ils apercevaient, de tous les côtés, un vaste paysage. Au-dessous d'eux s'étendait une plaine couverte d'innombrables troupeaux de bisons. Les uns étaient étendus sur l'herbe, d'autres rôdaient dans leurs pâturages immenses ; quelques-uns se livraient de terribles combats, et leurs graves mugissements retentissaient comme le puissant murmure du ressac sur une côte lointaine.

Bien loin, vers l'ouest, les Partners aperçurent une rangée de hautes montagnes qui se découpaient sur le clair horizon, et dont quelques-unes étaient évidemment coiffées de neige. Ils supposèrent que c'étaient les monts des Longues-cornes, ainsi nommés, parce que l'animal de ce nom s'y trouve en abondance. Ces monts sont un des contre-forts des Montagnes Rocheuses. La colline d'où M. Hunt les avait aperçus, est, suivant son estime, éloignée de quatre-vingt-cinq lieues du village aricara.

Lorsque M. Hunt rentra au camp, il y trouva quelque inquiétude répandue parmi les Voyageurs canadiens. En se promenant parmi les buissons, ils avaient découvert, dans toutes les directions, des traces d'ours gris qui étaient attirés sans aucun doute par les fruits. A leur grand chagrin, ils avaient reconnu que leurs tentes se trouvaient

dressées précisément dans un des rendez-vous favoris de ces redoutables animaux. Cette idée détruisit le *comfort* du campement. Lorsque la nuit tomba, tous les buissons environnants devinrent un sujet d'épouvante; à tel point, s'il faut en croire M. Hunt, que les pauvres Voyageurs ne pouvaient s'empêcher de tressaillir chaque fois qu'une petite brise agitait les branchages.

L'ours gris est le seul quadrupède vraiment redoutable de l'Amérique. Il sert de thème favori aux chasseurs de l'Ouest, suivant lesquels il est de la grosseur d'une vache et possède une force prodigieuse. S'il est attaqué, il livre bataille; et souvent même, lorsqu'il est pressé par la faim, c'est lui qui est l'assaillant. Blessé, il devient furieux, et poursuit ordinairement le chasseur. Sa vitesse est supérieure à celle de l'homme, quoique inférieure à celle du cheval. En attaquant il se dresse sur ses pattes de derrière, et fait un saut de toute la longueur de son corps. Malheur au cheval ou au cavalier qui se trouve à portée de ses terribles griffes. Elles ont quelquefois neuf pouces de longueur, et déchirent tout ce qu'elles rencontrent.

A l'époque dont nous parlons, l'ours gris était encore commun sur le Missouri et dans les terres basses; mais, comme quelques-unes des tribus

décimées des Prairies, il a graduellement reculé devant ses ennemis, et ne se trouve plus guère maintenant que dans les régions élevées, dans les âpres retraites semblables à celles des Côtes Noires et des Montagnes Rocheuses. Là, il se cache dans des cavernes, dans des trous qu'il a creusés au flanc des monts, ou sous les racines et les troncs des arbres tombés. Comme l'ours commun, il aime beaucoup les fruits, les glands et les racines qu'il déterre avec ses pattes; mais il est également carnivore : souvent il attaque et terrasse le puissant bison; puis il traîne l'énorme cadavre jusqu'au voisinage de son antre, afin de s'en repaître en liberté.

Les chasseurs blancs et rouges considèrent la chasse de l'ours comme la plus héroïque. Ils préfèrent l'attaquer à cheval, et s'aventurent quelquefois si près de lui, qu'ils lui roussissent le poil de leur coup de fusil. Pour cela, il faut que le chasseur ait la main sûre et sache frapper un endroit vital; car de tous les quadrupèdes c'est le plus difficile à tuer. Il reçoit sans broncher de nombreuses blessures; et rarement un premier coup est mortel, s'il ne lui traverse le cœur ou la tête.

Il fut prouvé le lendemain matin que les terreurs ressenties durant la nuit au campement,

n'étaient point causées par des dangers imaginaires. Parmi les engagés se trouvait un certain William Cannon, qui avait été soldat dans un des postes frontières, et que M. Hunt avait enrôlé à Mackinaw. C'était un chasseur sans expérience et un pauvre tireur, ce qui l'exposait aux railleries de ses camarades. Piqué de leurs plaisanteries, il s'était continuellement exercé depuis qu'il avait rejoint l'expédition, mais sans succès. Dans le cours de l'après-midi il sortit, seul, pour prendre une leçon de vénerie, et à sa grande joie il eut la bonne fortune de tuer un bison. Comme il était à une distance considérable du camp, il coupa la langue et quelques-uns des meilleurs morceaux, en fit un paquet et l'emporta sur ses épaules, au moyen d'une courroie passée autour de son front, comme les voyageurs transportent les paquets de marchandises. Il se dirigeait tout glorieux vers le camp, espérant triompher de ses camarades chasseurs, quand, en passant par une étroite ravine, il entendit marcher derrière lui. Il se retourna et vit, à sa grande terreur, qu'il était suivi par un ours gris, attiré apparemment par l'odeur de la viande qu'il portait. Cannon avait tant entendu parler de l'invulnérabilité de cet animal, qu'il n'essaya seulement pas de le tirer; mais ayant ôté la courroie de son front, il laissa tomber son pa-

quet de viande et se mit à courir pour sauver sa vie. L'ours, sans s'arrêter au gibier, continua de poursuivre le chasseur. Il était près de l'attraper lorsque Cannon atteignit un arbre, et y monta, après avoir jeté par terre son fusil. L'instant d'après Martin, était au pied de la forteresse. Mais comme cette espèce d'ours ne grimpe pas, il se contenta de changer la poursuite en blocus. La nuit vint. Cannon ne pouvait savoir, dans l'obscurité, si son ennemi était toujours là, mais sa frayeur le lui représentait comme une sentinelle infatigable. Il passa donc la nuit dans l'arbre, en proie aux plus horribles imaginations. Au point du jour l'ours était parti. Cannon descendit avec précaution de son asile, ramassa son fusil et regagna promptement le camp, sans s'amuser à aller chercher la chair du bison.

Pendant que nous sommes sur ce sujet, nous raconterons une autre aventure d'ours gris, qui arriva à John Day, le chasseur de Virginie. Il chassait en compagnie avec un des Clercs, jeune conscrit que le vétéran affectionnait beaucoup, mais dont il était toujours obligé de contenir la vivacité. Ils suivaient la piste d'un daim, quand tout-à-coup un ours gris énorme sortit d'un buisson, à environ trente mètres de distance, et se dressant sur ses pattes de derrière, avec un effroyable grognement, déploya un épouvantable

arsenal de griffes et de dents. La carabine du jeune homme s'abaissa en un instant; mais la main de fer de John Day fut aussitôt sur son bras. « Paix, garçon, paix! » dit le vétéran entre ses dents, sans détourner ses yeux de l'ours. Les deux chasseurs restèrent immobiles. Le monstre les regarda pendant plusieurs minutes, mais, se laissant tomber sur ses pattes de devant, il se retira avec lenteur. Au bout de quelques pas il se retourna, se releva encore sur ses pattes de derrière, et répéta sa menace. La main de Day se posa de nouveau sur le bras de son jeune compagnon, tandis qu'il lui répétait entre ses dents : « Paix, mon garçon, tenez-vous tranquille, tenez-vous tranquille; » avertissement peu nécessaire, car le jeune homme n'avait point fait un mouvement. L'ours se remit à la fin sur ses quatre pattes, fit encore une vingtaine de pas, puis se retourna, se redressa, montra ses dents et grogna sur nouveaux frais. Cette troisième provocation échauffa la bile de John Day. « Par Jupiter, s'écria-t-il, je ne puis pas supporter cela davantage! » et en un instant sa balle alla frapper l'ennemi. La blessure n'était pas mortelle, mais heureusement elle intimida l'animal, au lieu de le rendre furieux, et il s'enfonça dans les broussailles.

Le jeune compagnon de Day lui reprochant de n'avoir pas su pratiquer la patience qu'il enjoi-

gnait aux autres ; « Voyez-vous, mon garçon, répliqua le vétéran, la prudence est une bonne chose, mais il ne faut pas trop en endurer, même d'un ours. Est-ce que vous voudriez que je me laisse embêter toute la journée par une semblable vermine? »

CHAPITRE XXVII.

Piste indienne. — Route montueuse et fatigante. — Souffrances de la faim et de la soif. — Rivière de la Poudre. — Gibier en abondance. — Cime lointaine. — Montagnes Rocheuses. — Superstitions à leur égard. — Terre des âmes. — Heureux terrains de chasse.

Pendant les deux marches suivantes nos voyageurs firent onze lieues, dans une direction occidentale, en suivant un plateau qui divise les eaux tributaires du Missouri de celles de la rivière Pierre-jaune. Ils se guidaient, dans leur route, sur le sommet des montagnes lointaines qu'ils supposaient appartenir à la chaîne des Longues-cornes. Ils arrivaient graduellement dans une région plus élevée, car la température était froide pour la saison, et la gelée d'une nuit avait plus d'une ligne d'épaisseur.

Le 22 août, de bonne heure, on rencontra les traces d'une bande nombreuse. Rose et les autres chasseurs examinèrent avec grande attention l'empreinte des pieds, et décidèrent que c'était la piste d'une troupe de Corneilles qui revenaient de faire leur visite annuelle et commerciale aux Mandans.

Comme cette piste offrait une route commode,

nos voyageurs s'y engagèrent immédiatement et la suivirent pendant deux jours. Elle les mena sur des collines raboteuses, à travers des ravins escarpés, et durant ce temps l'âpreté du pays leur occasiona de grandes fatigues. La température, qui peu avant était glaciale, devenait excessivement chaude, et l'eau était si rare qu'un beau chien, appartenant à M. Mac Kenzie, mourut de soif.

Une fois, il fallut faire huit lieues de chemin très pénible, sans trouver une goutte d'eau. On arriva enfin à un petit ruisseau, et chacun s'empressa d'assouvir sa soif; mais les épreintes de la faim se firent alors sentir avec autant de rigueur. Depuis qu'on était parmi ces collines nues et arides on n'avait plus rencontré de bisons, ces animaux ne s'écartant pas des grasses prairies qui entourent les ruisseaux. On fut donc obligé d'avoir recours à la farine qui avait été réservée pour de semblables extrémités. Quelques individus, cependant, furent assez heureux pour tuer un loup; on le fit cuire pour le souper, et il sembla excellent.

Le lendemain matin nos voyageurs, encore fatigués et affamés, recommencèrent leur pénible route, et firent une marche obstinée de six lieues parmi des collines arides. A la fin ils arrivèrent près d'une des branches de la rivière de la Poudre

(Powder), et, à leur grande joie, aperçurent de nouveau des prairies verdoyantes garnies de troupeaux de bisons. Pendant plusieurs jours ils suivirent les bords de cette rivière, en la remontant l'espace d'environ six lieues. C'était un paradis de chasseurs. Les bisons s'y trouvaient en si grande abondance qu'on put en tuer autant qu'on voulut, et saler assez de viande pour plusieurs jours de voyage. Nos voyageurs s'arrêtèrent donc en cet endroit, chassant, festoyant et se reposant sur l'herbe. Leur tranquillité, cependant, fut un peu troublée par la découverte d'une piste d'Indiens, qui, suivant leur estime, devaient être des Corneilles. Cela les obligea de surveiller les chevaux avec plus de vigilance.

Depuis plusieurs jours on marchait vers les montagnes aperçues le 17 août par MM. Hunt et Mac Kenzie. Leur élévation en faisait des phares pour une vaste étendue de pays. De loin elles s'étaient montrées solitaires et détachées; mais en avançant vers elles on reconnut qu'on n'avait vu d'abord que les principaux sommets d'une chaîne de montagnes. De jour en jour leur apparence variait, à cause des pics inférieurs qui s'élevaient de dessous l'horizon. A la fin même on aperçut la ligne de collines qui les unit. Les objets se distinguent de si loin, dans la pure atmosphère de ces plaines élevées, que, depuis l'endroit où

M. Hunt avait découvert la cime de ces montagnes, il lui avait fallu faire cinquante lieues avant d'en atteindre la base. On y campa le 30 août, après avoir parcouru près de cent trente lieues depuis le village aricara.

Les montagnes qui pyramidaient alors au-dessus de nos voyageurs appartiennent à la chaîne des Longues-cornes, bornée par la rivière du même nom, et s'étendant, pendant une grande distance, du nord-nord-est au sud-sud-ouest. C'est une partie du grand système de montagnes granitiques qui se succèdent parallèlement aux côtes de l'Océan Pacifique, depuis l'isthme de Panama jusque auprès de l'Océan Arctique, et qui forment une chaîne correspondante à celle des Andes dans l'hémisphère méridional. D'après la nature âpre et escarpée de ses cimes de granit, cette vaste cordilière a reçu le nom de *Montagnes Rocheuses*, appellation qui n'est nullement distinctive, car toutes les chaînes élevées sont rocheuses. Parmi les premiers explorateurs elle était connue sous le nom de *Montagnes Chippewyan*, et ce nom indien est probablement celui qu'elle retiendra dans le langage poétique. S'élevant du milieu de vastes plaines et d'immenses prairies, traversant plusieurs degrés de latitude, divisant les eaux de l'Atlantique de celles de l'Océan Pacifique, et paraissant lier par des rangées divergentes les régions

planes qui entourent ses flancs, elle a été appelée figurément l'épine dorsale du continent septentrional.

Les Montagnes Rocheuses ne forment point une chaîne d'une hauteur continue, mais plutôt des groupes et quelquefois des pics détachés. Quoique quelques-uns de ceux-ci s'élèvent jusqu'à la région des neiges perpétuelles, et à plus de dix mille trois cents pieds d'élévation réelle, leur hauteur au-dessus de leur base n'est pas aussi grande qu'on pourrait l'imaginer, car ils surgissent du milieu de plaines élevées, qui sont déjà à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Ces plaines, vaste amas de sable formé par les débris de granit des hauteurs, sont souvent d'une stérilité affreuse. Dépourvues d'arbres et d'herbage, elles sont brûlées, pendant l'été, par les rayons ardents du soleil, et balayées, pendant l'hiver, par les brises glacées des montagnes neigeuses. Telle est une grande partie de cette vaste contrée, large d'une centaine de lieues, qui s'étend du nord au midi le long des Montagnes, et qui n'a pas été appelée, sans fondement, le grand désert américain. C'est un pays qui décourage presque tout espoir de culture, et qu'on ne peut parcourir avec sûreté qu'en restant auprès des courants d'eau qui le traversent. Des plaines étendues, singulièrement fertiles, se trouvent

cependant parmi les plus hautes régions des montagnes. Il semble même que ces plateaux élevés soient un trait caractéristique du continent américain. Dans la cordilière des Andes on en rencontre quelques-uns où l'on trouve des fermes, des villages, des villes, à 7,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les Montagnes Rocheuses, comme nous l'avons déjà remarqué, se montrent quelquefois solitairement ou en groupes, quelquefois en rangées collatérales, séparées par de profondes vallées. Les faibles ruisseaux de ces vallées s'ouvrent un chemin jusqu'aux plaines basses, en s'augmentant continuellement, et se déchargent enfin dans les vastes fleuves qui traversent les Prairies, comme de grandes artères, et assèchent le Continent.

Les sommets granitiques des Montagnes Rocheuses sont nus et arides : mais beaucoup des cordilières inférieures sont revêtues de bruyères, de pins, de chênes et de cèdres. Différentes parties des montagnes portent des traces de l'action des volcans. Quelques-unes des vallées intérieures sont semées de scories et de pierres brisées, qui ont évidemment une origine volcanique. Les rocs environnants portent le même caractère, et l'on voit sur les cîmes élevées des vestiges de cratères éteints.

Nous avons déjà noté les sentiments supersti-

tieux avec lesquels les Indiens regardent les Côtes Noires; mais cette immense chaîne de montagnes, qui divise tout ce qu'ils connaissent de l'univers et donne naissance à tant de puissantes rivières, est pour eux un objet de terreur et de vénération. Ils l'appellent *la Créte du Monde*, et pensent que le Wacondah, ou le Maître de la vie, comme ils désignent l'Être suprême, fait sa résidence parmi ces hauteurs aériennes. Les tribus des prairies orientales les appellent *Montagnes du soleil couchant*. Quelques-unes y placent *les heureux terrains de chasse*, leur paradis idéal; mais ils sont invisibles aux hommes vivants. Là se trouve aussi la Terre des âmes, où s'élève *la Cité des esprits francs et généreux*. Ceux qui pendant leur existence ont satisfait le Maître de la vie, y jouissent, après leur mort, de toutes sortes de délices.

Des merveilles sont racontées, touchant ces montagnes, par les peuples lointains dont les guerriers ou les chasseurs ont accidentellement rôdé dans leur voisinage. Quelques-uns pensent qu'après leur mort ils seront obligés de voyager vers ces monts redoutables, et de gravir un de leurs pics les plus âpres et les plus élevés, malgré les rocs, les neiges, et les torrents bondissants. Après bien des lieues de pénibles efforts, ils doivent parvenir au sommet, d'où l'on découvre la

Terre des âmes. De là ils verront les heureux terrains de chasse et les âmes des braves et des bons, qui se reposent sous des tentes, parmi les vertes prairies, au bord des clairs ruisseaux gazouillants, ou qui s'amusent à poursuivre les troupeaux de bisons, d'élans et de daims, qui ont été tués sur la terre. S'ils se sont bien conduits pendant leur vie, il leur sera permis de descendre et de goûter les plaisirs de cette heureuse contrée; sinon, réduits à la contempler de loin, cette vue ne servira qu'à les désespérer. Ils seront ensuite rejetés au bas de la montagne et condamnés à errer parmi les plaines sablonneuses qui l'environnent, souffrant éternellement les angoisses de la soif et de la faim.

CHAPITRE XXVIII.

Pays des Indiens corneilles. — Eclaireurs. — Visite de cavaliers sauvages. — Un camp corneille. — Présents au chef corneille. — Trafic. — Rose parmi ses amis indiens. — On quitte les Corneilles. — Embarras dans les montagnes. — Encore les Corneilles. — Enfants écuyers. — On cherche les traînards.

La caravane était arrivée dans le voisinage des âpres régions infestées par les Indiens corneilles. Ces inquiets maraudeurs, comme nous l'avons déjà dit, rôdent ordinairement au pied des montagnes, et, lorsqu'ils sont campés dans quelque vallée retirée, ont soin de poster sur les cimes environnantes des vedettes, qui, sans être vues elles-mêmes, peuvent discerner toutes les choses vivantes qui passent dans les vallées inférieures. Nos voyageurs ne devaient pas s'attendre à passer sans être aperçus dans un pays gardé avec tant de vigilance. Effectivement, peu de temps après avoir campé au pied des montagnes Longues-cornes, on vit paraître entre les roches deux êtres à l'aspect sauvage, légèrement vêtus de peaux, mais bien armés, et montés sur des chevaux en apparence aussi sauvages qu'eux-mêmes. On aurait pu les prendre pour deux de ces mauvais esprits

des montagnes, si formidables dans les fables indiennes.

Rose fut immédiatement envoyé pour conférer avec eux et les amener au camp. C'étaient des coureurs de la bande dont la caravane avait suivi la piste depuis plusieurs jours, et qui était maintenant campée à peu de distance dans les replis de la montagne. Rose les décida aisément à venir au camp, où ils furent bien reçus. Après y être resté jusqu'à une heure assez avancée de la soirée, ils partirent pour reporter à leurs compagnons tout ce qu'ils avaient vu et appris.

Le jour suivant avait à peine paru, quand une troupe de ces Sauvages écumeurs de montagnes arriva au camp, en galopant et en poussant de grands cris. Ils venaient de la part de leur chef engager les hommes blancs à le visiter. Les tentes furent en conséquence abattues, les chevaux chargés, et la caravane se mit bientôt en marche. Les cavaliers corneilles, en l'accompagnant, paraissaient prendre plaisir à déployer leur hardiesse et leurs talents équestres. Lançant au grand galop leurs montures à moitié sauvages, ils leur faisaient gravir ou descendre, avec une insouciance complète, les rochers ou les ravins les plus escarpés.

Une route de cinq lieues amena nos voyageurs auprès du camp des Corneilles. C'étaient des tentes de cuir, dressées dans une prairie, sur le bord

d'un clair ruisseau. Alentour paissaient un grand nombre de chevaux, dont une bonne partie, sans doute, avait été enlevée dans des expéditions de maraude.

Le chef corneille vint au-devant de ses hôtes, avec force protestations d'amitié, et leur montra, en les conduisant à sa tente, un endroit commode pour établir leur camp. Les Voyageurs se mirent aussitôt à l'ouvrage, et M. Hunt, ouvrant quelques paquets, offrit au chef une couverture écarlate, avec une certaine quantité de poudre et de balles. Il lui donna aussi, pour distribuer parmi ses guerriers, quelques couteaux, quelques colifichets et du tabac. Le farouche potentat parut fort satisfait de ces présents; mais cependant, vu l'honnête réputation des Corneilles et leurs mauvaises dispositions envers les Blancs, nos voyageurs eurent soin de se conduire toujours avec eux de la manière la plus circonspecte.

Le jour suivant fut employé à acheter aux Sauvages des peaux, des robes de bison, et à échanger des chevaux fourbus contre des bêtes fraîches et vigoureuses. Quelques-uns des Engagés achetèrent aussi des coursiers pour leur compte, de sorte que l'expédition se trouvait en posséder cent vingt-un, en bonne condition, pour la plupart, et propres au service des montagnes.

Nos voyageurs ayant ainsi satisfait leurs besoins cessèrent tout commerce, au grand mécontentement des Corneilles, dont les sollicitations, pour de nouveaux échanges, devinrent extrêmement pressantes, et qui, voyant que leurs importunités ne servaient à rien, finirent même par prendre un ton insolent et menaçant. Tout cela était attribué, par M. Hunt et par ses associés, aux instigations perfides de Rose, l'interprète, qu'ils soupçonnaient de vouloir fomenter des querelles entre eux et les Sauvages, pour l'accomplissement de ses criminels desseins. Mac Lellan, avec sa manière tranchante de rendre justice, résolut de tuer le mécréant sur la place, en cas de quelque conflit. Cependant rien de la sorte n'arriva. Les Corneilles étaient probablement intimidés par les manières résolues, quoique paisibles, des hommes blancs, par leur vigilance constante, et par leurs préparatifs de combat. Quant à Rose, s'il conservait réellement encore ses projets coupables, il avait dû s'apercevoir qu'ils étaient soupçonnés, et qu'en essayant de les exécuter, il risquait d'appeler la destruction sur sa propre tête.

Le lendemain, de bonne heure, M. Hunt ordonna de lever le camp. Il prit un congé cérémonieux du chef corneille, ainsi que de ses guerriers vagabonds. Suivant sa promesse, il consigna

à leur tendre amitié, à leur adoption fraternelle, Rose, leur estimable confédéré, qui, après avoir figuré parmi les pirates aquatiques du Mississipi, était bien digne d'obtenir un rang distingué chez les corsaires terrestres des Montagnes Rocheuses.

Il convient d'ajouter que Rose fut bien reçu dans la tribu, et parut complètement satisfait du marché qu'il avait fait. Il se sentait évidemment plus à son aise parmi les Sauvages que parmi les hommes civilisés. Ce sont ces fugitifs de la justice, ces renégats de la civilisation, qui jettent des semences d'inimitié entre les Blancs et les malheureuses tribus des frontières; car les propres enfants d'un pays ou d'une communauté en deviennent toujours les plus implacables ennemis, quand ils en ont été chassés pour leurs crimes.

Enchanté d'être délivré de son perfide compagnon, M. Hunt poursuivit sa route dans une direction méridionale, cherchant quelque défilé par lequel il pût traverser les montagnes. Aucun ne se présenta pendant cinq lieues, et il posa son camp au bord d'un petit ruisseau, toujours au pied des hauteurs. Les vertes prairies qui bordent ces torrents des montagnes sont généralement bien garnies de gibier, et les chasseurs tuèrent, ce jour-là, plusieurs élans. Dans la soirée, on fut désagréablement surpris par la visite de quelques

Corneilles, dont le camp était dressé dans les montagnes, et qui appartenaient à une bande différente de celle qu'on venait de quitter. La certitude qu'on était environné de ces dangereux voisins et qu'on se trouvait encore à portée de Rose et de ses voleurs compagnons, obligea nos aventuriers à être continuellement sur le qui-vive, et à veiller pendant la nuit sur les chevaux, avec une pénible vigilance.

Le 3 septembre, s'apercevant que les montagnes s'étendaient encore en avant, comme une barrière éternelle, nos voyageurs voulurent s'ouvrir un passage à l'ouest, mais ils s'embarrassèrent bientôt parmi des rocs et des précipices qui défiaient tous leurs efforts. La montagne semblait, en général, raboteuse, nue et stérile. Cependant, çà et là, elle était revêtue de pins, d'arbrisseaux et de plantes en fleurs. Dans ces marches fatigantes, la soif des voyageurs devint excessive, car ils n'avaient pas trouvé une seule goutte d'eau. Beaucoup d'entre eux descendirent dans des ravins profonds, espérant y découvrir quelque ruisseau, quelque fontaine; ce fut en vain, et plusieurs même perdirent leur chemin et ne purent rejoindre le corps principal.

Après une demi-journée employée péniblement et inutilement à gravir des rochers, M. Hunt renonça à pénétrer dans cette direction. Retour-

nant vers le petit ruisseau qui coulait au pied de la montagne, il dressa ses tentes à deux lieues de son campement de la nuit précédente. Il ordonna alors de faire des signaux pour guider ceux qui s'étaient égarés en cherchant de l'eau; mais la nuit se passa sans qu'on les vît revenir.

Le lendemain matin, à la grande surprise des voyageurs, Rose fit son entrée dans le camp avec quelques-uns de ses associés corneilles. Cette visite inattendue ranima les soupçons, mais Rose s'annonça comme un messager de paix et de bienveillance. Le chef corneille, dit-il, ayant appris que les hommes blancs prenaient un mauvais chemin pour traverser la montagne, avait envoyé ses compagnons et lui pour leur en indiquer un meilleur.

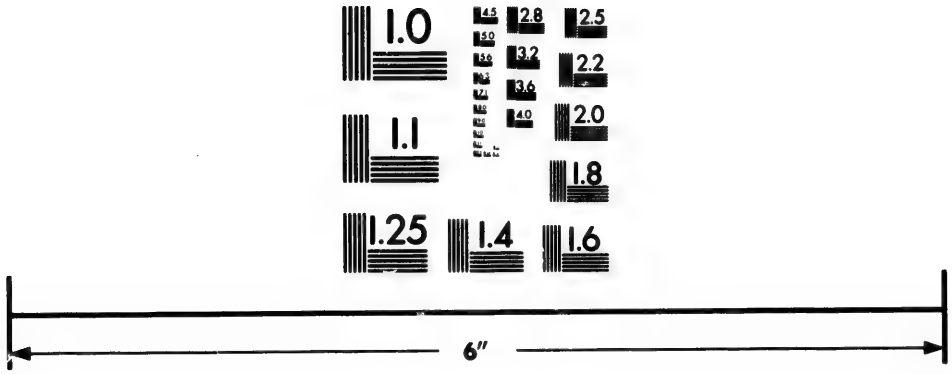
Nos voyageurs étant tout-à-fait déroutés, et n'ayant guère la liberté du choix, se mirent en marche avec cette escorte suspecte. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin lorsqu'ils rencontrèrent toute la troupe des Corneilles, qui, à ce qu'ils apprirent alors, allait suivre la même route qu'eux. Les deux cavalcades d'hommes blancs et de Peaux rouges continuèrent donc leur route ensemble; c'était un spectacle sauvage et pittoresque de voir ces cavaliers équipés et armés si différemment, et ces longues files de chevaux de charge, qui serpentaient à travers les défilés des montagnes.

Nos voyageurs eurent alors une occasion nouvelle d'admirer l'adresse et la hardiesse équestre de cette tribu. Tous ses membres étaient montés, hommes, femmes et enfants; car les Corneilles ont des chevaux en abondance. Les enfants étaient comme de véritables diablotins à cheval. Parmi eux il y en avait un si jeune qu'il ne pouvait pas encore parler. Il était attaché sur un poulain âgé de deux ans; mais il se servait des rênes, comme par instinct, et employait le fouet avec une prodigalité vraiment indienne. M. Hunt demanda l'âge de ce jeune jockey : on lui répondit qu'il avait vu deux hivers.

C'est là réaliser presque entièrement la fable des centaures, et il ne faut plus s'étonner de l'adresse équestre de ces Sauvages, puisqu'ils ont, pour ainsi dire, une selle pour berceau, et s'identifient dès l'enfance avec leur monture.

Le chemin étant fort pénible pour les chevaux chargés, nos voyageurs avançaient lentement, et ils finirent par se trouver graduellement en arrière des Corneilles, leurs conducteurs. M. Hunt, qui avait sans doute retardé sa marche pour se débarrasser de tels compagnons de voyage, se sentit soulagé d'un grand poids quand il vit toute la bande, avec Rose, le renégat, disparaître dans les détours de la montagne; et quand il entendit

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

mourir, dans le lointain, les derniers hurlements de ses sauvages alliés.

Quand ils furent complétement hors de la portée de la voix et de la vue, la caravane campa près des sources du petit ruisseau de la journée précédente, après avoir fait environ cinq lieues. Elle resta dans cet endroit tout le jour suivant, tant pour laisser aux Corneilles le temps de prendre l'avance, que pour attendre les traînards qui s'étaient égarés la veille en cherchant de l'eau. On commençait en effet à ressentir beaucoup d'inquiétude sur ces hommes, et à craindre qu'ils ne se fussent entièrement perdus dans les montagnes, ou qu'ils ne fussent tombés entre les mains de quelque bande de maraudeurs. Plusieurs des chasseurs les plus expérimentés furent envoyés à leur recherche, tandis que d'autres s'occupaient à tuer du gibier. L'étroite vallée, dans laquelle on était campé, était arrosée par un courant d'eau qui y entretenait de frais pâturages. Quoiqu'elle fût située au centre des montagnes Longues-cornes, elle était bien peuplée de bisons. On en tua plusieurs, ainsi qu'un ours gris. Dans la soirée, à la grande satisfaction de tout le monde, les traînards firent leur apparition : les vivres étaient abondants et la joie régna dans le camp.

CHAPITRE XXIX.

Retraites montagneuses. — Bandes errantes de Sauvages. — Anecdotes sur les Shoshonies et sur les Têtes-plates. — Chercheurs de racines. — Gnomes des montagnes. — Rivière du Vent. — Disette. — Changement de route. — Les Mamelons-Pilotes. — Branche du Rio-Colorado. — Camp de chasseurs.

Ayant repris leur route le lendemain matin, M. Hunt et ses compagnons continuèrent à marcher vers l'ouest, à travers une âpre région de collines et de rochers. En beaucoup d'endroits, cependant, on y rencontrait de petites vallées verdoyantes arrosées par de clairs ruisseaux, autour desquels s'élevaient des bouquets de pins et une quantité de plantes qui étaient en pleine fleur, quoique le temps fût glacial. Ces oasis verts et charmants, répandus à travers les arides montagnes, réjouissaient et rafraîchissaient les voyageurs fatigués.

Dans le cours de la matinée, comme ils étaient enbarrassés dans un défilé, ils s'aperçurent qu'ils étaient épiés par une petite bande d'êtres humains, prudemment abrités entre les rochers, et dont l'aspect était aussi sauvage que toute la scène environnante. Quelques-uns étaient montés sur des chevaux grossièrement caparaçonnés, dont

les brides ou les licols, en cuir de bison, traînaient après eux sur la terre. C'était une bande mêlée de Têtes-plates et de Shoshonies. Nous allons donner quelques particularités sur ces deux tribus, car nous aurons occasion d'en parler fréquemment.

Les Têtes-plates en question ne doivent pas être confondus avec ceux du même nom qui habitent vers la partie inférieure de la Colombia. Malgré leur nom, ils n'aplatissent pas la tête de leurs enfants, comme font ces derniers. Ils habitent les bords d'une rivière qui coule à l'ouest des Montagnes, et sont décrits comme étant simples, honnêtes et hospitaliers. Comme tous les individus d'un semblable caractère, soit civilisés, soit sauvages, ils se laissent facilement attraper, et sont spécialement maltraités par les cruels Pieds-noirs qui les harassent dans leurs villages, leur dérobent leurs chevaux pendant la nuit, ou les leur enlèvent ouvertement à la face du jour, sans jamais provoquer de leur part ni poursuites ni représailles.

Les Shoshonies sont une branche de la tribu des Serpents, jadis puissante, et qui possédait, vers les branches supérieures du Missouri, de magnifiques terrains de chasse, abondants en castors et en bisons. Ce pays était exposé aux incursions des Pieds-noirs, mais les Serpents, combattant bra-

vement pour leur domaine, soutenaient depuis long-temps avec des succès variés une guerre sanglante, lorsqu'à la fin la Compagnie de la baie d'Hudson, étendant son commerce dans l'intérieur, se trouva en rapport avec les Pieds-noirs, et leur fournit des armes à feu. Les Serpents, qui trafiquaient de temps en temps avec les Espagnols, essayèrent, mais en vain, d'en obtenir de semblables armes : les marchands espagnols refusèrent sagement de les équiper d'une manière si formidable. Les Pieds-noirs se trouvèrent alors avoir un grand avantage : ils en profitèrent et dépossédèrent bientôt les pauvres Serpents de leur terrain de chasse favori, de leur terre d'abondance. Ils les poursuivirent de place en place; et enfin les forcèrent de se réfugier dans les retraites les plus sauvages et les plus désolées des Montagnes Rocheuses. Là même, aussi longtemps qu'il leur reste des chevaux, ou toute autre propriété capable de tenter leurs implacables ennemis, ils sont encore exposés à en recevoir des visites. C'est ainsi que par degrés les Serpents ont été ruinés, dispersés, découragés, réduits à ne hanter que les torrents des montagnes solitaires et à ne vivre guère que de poisson. Ceux d'entre eux qui possèdent encore des chevaux, et qui font quelquefois la figure de chasseurs, sont appelés *Shoshonies*. Mais il y en a une autre classe,

bien plus malheureuse et bien plus abjecte, que l'on appelle *Shuckers*, et plus communément *Gratteurs* (Diggers), ou *Mangeurs de racines* (Root-eaters). C'est une race craintive, solitaire, qui se cache dans les parties les plus secrètes des montagnes, s'enfonçant, comme des gnomes, dans les cavernes et les fentes des rochers, et subsistant en grande partie de racines. Quelquefois, en passant dans une vallée sauvage et isolée au sein des montagnes, le voyageur rencontre les membres saignants d'un daim ou d'un bison, qui vient d'être tué; il cherche vainement le chasseur dans les environs; tout le paysage est désert et sans vie. A la fin il aperçoit une colonne de fumée qui s'élève parmi les rochers; il y gravit, et trouve quelque misérable famille de Gratteurs, épouvantés d'être découverts.

Cependant les Shoshonies, ayant encore des chevaux et des armes, ont conservé plus de hardiesse et plus de liberté dans leurs mouvements. En automne, quand le saumon disparaît des rivières et que la faim commence à se faire sentir, ils s'aventurent jusqu'à leur ancien territoire, pour faire une incursion parmi les bisons. Pour ces périlleuses entreprises ils se joignent quelquefois aux Têtes-plates, les persécutions des Pieds-noirs ayant produit une étroite alliance entre ces deux tribus malheureuses. Cependant, malgré la réu-

nion de leurs forces, ce n'est qu'en tremblant, et avec les plus grandes précautions, qu'ils posent le pied sur ce terrain débattu. Un marchand nous assure qu'il a vu au moins cinq cents guerriers de ces tribus, armés et équipés pour combattre, rester en réserve sur le sommet des collines, tandis qu'environ cinquante chassaient dans la prairie. Leurs expéditions sont courtes et précipitées. Aussitôt qu'ils ont rassemblé et salé assez de viande de bison pour leur provision d'hiver, ils chargent leurs chevaux, abandonnent ce dangereux voisinage et s'empressent de retourner vers leurs montagnes. Heureux si les terribles Pieds-noirs ne galopent pas après eux!

Telle était la bande de Shoshonies et de Têtes-plates confédérés que rencontra la caravane, comme ils allaient faire une visite aux Arapahoes, tribu qui habite sur les rives de la Platte. Ils étaient armés de leur mieux. Quelques-uns des Shoshonies portaient des boucliers de peau de bison, ornés de plumes et de franges de cuir. C'étaient les jongleurs qui les avaient préparés avec des cérémonies mystiques, et qui leur avaient communiqué de grandes vertus.

La caravane marcha tout le jour en compagnie de cette bande errante. Le soir les deux troupes campèrent, l'une auprès de l'autre, sur le bord d'un ruisseau qui coule au nord, et qui se jette

dans la rivière des Longues-cornes. Dans le voisinage on trouva en grande abondance des fraises, des groseilles et des groseilles à maquereau. Il restait, dans le défilé, des traces du passage d'innombrables troupeaux de bisons, mais on n'en vit plus un seul. Les chasseurs parvinrent à tuer un élan et plusieurs daims à queue noire.

On se trouvait alors au sein de la seconde chaîne des Longues-cornes. Une autre montagne élevée et couverte de neige, se montrait à l'ouest. Le jour suivant, après avoir fait cinq lieues dans cette direction, nos voyageurs arrivèrent dans une plaine intermédiaire, bien garnie de bisons. Là les Serpents et les Têtes-plates firent avec les Blancs une chasse heureuse qui remplit bientôt le camp de provisions.

Dans la matinée du 9 septembre, nos aventuriers se séparèrent de leurs amis Indiens. Une marche de dix lieues les amena, vers le soir, sur le bord d'une rivière claire et rapide, large d'environ quatre-vingt-dix mètres. C'est la branche septentrionale de la rivière des Longues-cornes, mais elle porte le nom particulier de rivière du Vent, parce qu'elle est sujette, dans l'hiver, à un continuel courant d'air qui balaie ses bords et empêche la neige d'y rester. Ce courant d'air vient, dit-on, d'une brèche de la montagne, à travers

laquelle la rivière s'est ouvert un passage entre des rochers coupés à pic.

La rivière du Vent donne son nom à tout un système de montagnes, consistant en trois chaînes parallèles, sur une longueur de vingt-sept lieues et sur une largeur de sept à huit. Un des pics de ce système doit avoir au moins quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, car c'est un des plus élevés des Montagnes Rocheuses. Les Montagnes du Vent donnent naissance non seulement aux rivières du Vent et des Longues-cornes, mais encore à plusieurs branches de la rivière Pierre-jaune et du Missouri, à l'est; de la Colombia et du Rio Colorado, à l'ouest. Elles séparent, comme on voit, les versants de ces puissants cours d'eau.

Pendant cinq jours M. Hunt et ses gens firent vingt-six lieues en suivant le cours de la rivière du Vent, la traversant et la retraversant selon ses détours ou la nature de ses rives. Quelquefois ils passaient à travers des vallées, d'autres fois ils gravissaient des rochers et des collines. Le pays, en général, était dénué d'arbres, mais on y voyait des buissons d'absinthe (*Artemisi absinthium*), hauts de huit à dix pieds. On s'en servait pour faire les feux. On rencontrait aussi une grande quantité de lin de Virginie (*linum Virginianum*, L.).

La montagne ne renfermait pas de gibier, et les provisions commençaient à devenir rares. On aperçut deux ours gris, mais on ne put pas en approcher : on vit aussi de grandes volées de l'espèce de grive que les Américains appellent Robin, et beaucoup d'oiseaux voyageurs d'une taille plus petite; mais en général les collines n'étaient animées par aucun objet vivant.

Dans la soirée du 14 septembre, on campa aux fourches de la rivière du Vent ou des Longues-cornes.

Les chasseurs, qui servaient de guides dans cette partie du chemin, avaient assuré à M. Hunt qu'en suivant la rivière du Vent, et en traversant une seule rangée de montagnes, on arriverait sur les eaux supérieures de la Colombia. Cependant la rareté du gibier, qui s'était déjà fait cruellement sentir, et qui menaçait nos aventuriers d'une famine complète parmi les hauteurs stériles qu'ils voyaient s'élever devant eux, les avertit de changer de route. On se détermina donc à se diriger vers une rivière qui, à ce qu'on avait appris, coulait au sud-ouest, à travers les montagnes voisines, et dont les rives herbues devaient être couvertes de bisons. En conséquence, le jour suivant, nos voyageurs tournèrent le dos à la rivière du Vent. Vers trois heures, ils rencontrèrent et suivirent un chemin battu par le passage des Indiens,

et qui conduisait dans une direction convenable.

Dans le courant de la journée ils arrivèrent sur une hauteur, d'où on apercevait un horizon presque sans bornes. Là, l'un des guides s'arrêta, et après avoir considéré attentivement le vaste paysage, indiqua trois pics brillants de neige qui s'élevaient, suivant lui, au-dessus d'une des branches de la Colombia. Ces trois monts furent salués par nos voyageurs avec les transports qu'éprouvent les marins, lorsqu'ils aperçoivent le port, après un long et périlleux voyage. Il est vrai qu'il fallait parcourir encore bien des lieues pénibles avant d'atteindre ces phares; car, vu leur hauteur apparente et l'extrême transparence de l'atmosphère, ils étaient bien éloignés d'une trentaine de lieues. Même après les avoir atteints il resterait encore à faire des centaines de lieues : mais tout cela fut oublié dans la joie qu'on ressentit en voyant les premiers indices de la Colombia, de cette rivière si désirée, qui était le but de l'expédition. Ces pics remarquables sont connus de quelques voyageurs sous le nom de *Tetons*. Comme ils servirent de guides à M. Hunt pendant fort long-temps, il les appela : *Mamelons Pilotes* (Pilots Knobs).

Nos aventuriers continuèrent leur course vers le sud-ouest, pendant environ sept lieues, à travers une région si élevée, qu'il y avait encore de

la neige sur les sommets les plus hauts et sur les pentes septentrionales. A la fin, ils atteignirent la rivière qu'ils cherchaient et dont les eaux coulaient à l'ouest. C'était une branche du Rio Colorado, qui tombe dans le golfe de Californie. Les chasseurs l'avaient nommée rivière Espagnole, parce qu'ils avaient appris des Indiens que les Espagnols résidaient plus bas sur ses rives.

L'aspect de la rivière et de ses environs était réjouissant pour des voyageurs fatigués et affamés. De grasses vallées, qui aboutissaient sur ses bords verdoyants, rayonnaient dans différentes directions jusqu'au centre des montagnes. On y voyait paître tranquillement une multitude de bisons. Les chasseurs se mirent promptement en campagne et revinrent bientôt chargés de provisions.

On trouva dans cette partie des montagnes trois espèces différentes de groseilles, et autant d'espèces de groseilles à maquereau.

Le 17 septembre, on suivit le cours de la rivière, vers le sud-ouest, pendant l'espace de cinq lieues. Elle était peuplée d'oies et de canards, et l'on y voyait des traces de castors et de loutres. On approchait en effet des régions où ces animaux, principal objet du commerce des fourrures, passent pour se trouver en abondance.

Le soir on campa au pied occidental d'une montagne, qui était apparemment la dernière du système des Montagnes Rocheuses.

Le lendemain matin on abandonna le cours principal de la rivière Espagnole. Après avoir marché au nord-ouest pendant trois lieues, on rencontra un de ses petits affluents, qui, prenant sa source dans les montagnes, traversait de vastes prairies couvertes de troupeaux de bisons. C'étaient probablement les derniers animaux de cette espèce qu'on dût rencontrer. Nos voyageurs résolurent donc de camper pendant plusieurs jours sur les bords verdoyants de la rivière, afin de saler une quantité de viande suffisante pour atteindre les eaux de la Colombia, où ils espéraient trouver assez de poisson pour leur nourriture. D'ailleurs un peu de repos était nécessaire pour les hommes et pour les chevaux après leurs marches fatigantes et continuelles; car pendant les dix-sept derniers jours, ils avaient parcouru quatre-vingt-six lieues d'un pays montueux, et, en beaucoup d'endroits, stérile.

FIN DU PREMIER VOLUME.

IN

OR

Élév
ve
étu
Lic
qu
des

Or

Comm
Voy
1.

TABLE.

INTRODUCTION. . . . . *Page* 1

CHAPITRE PREMIER.

Objet des aventuriers en Amérique. — Chercheurs d'or et marchands de fourrures. — Premiers colons français du Canada. — Chasseurs de la rivière Ottawa et du lac Huron. — Une foire indienne. — Coureurs des bois. — Leur vie errante. — Marchands pourvus de licences. — Missionnaires. — Comptoirs. — Marchands français-canadiens. — Leurs établissements et leurs dépendants. — Marchands de fourrures anglais-canadiens. — Origine de la Compagnie du Nord-ouest. — Sa constitution. — Son commerce à l'intérieur. — Un candidat de la Compagnie. — Privations dans le désert. — Clercs et Partners du Nord-ouest. — Usages féodaux. — Les seigneurs des Lacs. — Fort-William. — Sa salle des séances et sa salle à manger. — Gala dans la solitude. . . . . *Page* 7 *à* 24

CHAPITRE II.

Élévation de la Compagnie de Mackinaw. — Efforts du Gouvernement américain pour contre-balancer l'influence des étrangers sur les tribus indiennes. — John-Jacob Astor. — Lieu de sa naissance. — Son arrivée aux États-Unis. — Par quelle circonstance son attention se tourne vers le commerce des fourrures. — Son caractère, ses entreprises, ses succès. — Ses communications avec le Gouvernement américain. — Origine de la Compagnie américaine des Fourrures. *P.* 25 *à* 33

CHAPITRE III.

Commerce des fourrures sur les côtes de l'Océan Pacifique. — Voyages côtiers des Américains. — Entreprises des Russes. —

Découverte de la rivière Colombia. — Projet de Carver pour y fonder un établissement. — Expédition de Mackenzie. — Voyage de Lewis et Clarke à travers les Montagnes Rocheuses. — Grand projet commercial de M. Astor. — Sa correspondance à ce sujet avec M. Jefferson. — Ses négociations avec la Compagnie du Nord-ouest. — Ses mesures pour exécuter son projet. . . . . *Page* 34 *à* 52

CHAPITRE IV.

Deux expéditions sont organisées. — Le Tonquin et son équipage. — Le capitaine Thorn ; son caractère. — Les Partners et les Clercs. — Les Voyageurs canadiens, leur emploi, leurs mœurs. — Un bateau canadien et son équipage. — Leur voyage par terre et par eau. — Leur arrivée à New-York. — Préparatifs pour un voyage maritime. — Précautions clandestines. — Lettre d'instructions. . . . . *Page* 53 *à* 64

CHAPITRE V.

Le Tonquin met à la voile. — Un commandant rigide et des passagers insubordonnés. — Marins d'eau douce en mer. — Ordinaire du vaisseau. — Un vétéran du Labrador. — Clercs auteurs. — Voyageurs curieux. — Ile de Robinson Crusoé. — Querelles sur le gaillard d'arrière. — Iles Falkland. — Chasse d'oisons. — Port Egmont. — Amateurs d'épitaphes. — Le Vieillard des tombeaux. — Chasse aux pingouins. — Chasseurs abandonnés. — Traversée périlleuse. — Nouvelles altercations. — Arrivée à Hawaïi. . . . . *Page* 65 *à* 81

CHAPITRE VI.

Hawaïi. — Insulaires sandwichiens. — Leurs talents nautiques. — Tamaahmaah. — Sa marine. — Ses négociations. — Vues de M. Astor sur les îles Sandwich. — Karakakooa. — Monopole royal des cochons. — Description des insulaires. — Plaisirs à terre. — Chroniqueur hawaïien. — Place où le capitaine Cook fut tué. — Le marin John Young, gouverneur. — Son histoire. — Waïtiti. — Une résidence royale. — Une visite royale. — Grandes cérémonies. — Trafic serré. — Un royal marchand de porcs. — Griefs d'un homme positif. *P.* 82 *à* 100

CHAPITRE VII.

Départ des îles Sandwich. — Mésintelligences. — Misères d'un homme soupçonneux. — Arrivée devant la Colombia. — Service dangereux. — Sombres appréhensions. — Barres et brisants. — Péril du vaisseau. — Naufrage d'un bateau. — Enterrement d'un insulaire sandwichien. . . . *Page* 101 *à* 112

CHAPITRE VIII.

Embouchure de la Colombia. — Tribus aborigènes. — Leurs pêches. — Leurs canots. — Hardis navigateurs. — Indiens chasseurs et Indiens pêcheurs ; différence dans leur organisation physique. — On cherche un emplacement pour l'établissement. — Expédition de Mac Dougal et de David Stuart. — Comcomly, le chef borgne. — Influence de la richesse chez les Sauvages. — Esclavage. — Aristocratie des Têtes-plates. — Hospitalité des Chinooks. — Conquête de la fille de Comcomly. . . . . *Page* 113 *à* 122

CHAPITRE IX.

Pointe George. — Fondation d'Astoria. — Visiteurs indiens. — Leur réception. — Le Capitaine taboue le vaisseau. — Départ du Tonquin. — Réflexions sur la conduite du capitaine Thorn. . . . . *Page* 123 *à* 128

CHAPITRE X.

Bruits inquiétants. — Une reconnaissance. — Préparatifs pour l'établissement d'un comptoir. — Une visite inattendue. — Un espion dans le camp. — Expédition dans l'intérieur. — Rives de la Colombia. — Mont des Cercueils. — Sépultures indiennes. — La terre des Esprits. — La vallée de la Colombia. — La Pointe Vancouver. — Chutes et Rapides. — Un grand marché aux poissons. — Le village de Wish-Ram. — Différence entre les Indiens pêcheurs et les Indiens chasseurs. — Effets des habitudes du commerce sur le caractère des Indiens. — Poste établi sur l'Oakinagan. *Page* 129 *à* 145

CHAPITRE XI.

Alarme à Astoria. — Bruits de guerre. — Préparatifs de défense. — Destin tragique du Tonquin. . . . . *Page* 146 *à* 161

CHAPITRE XII.

Tristesse à Astoria. — Ingénieux stratagème. — Le chef de la Petite-vérole. — Le Dolly est lancé. — Un retour inattendu. — Un trappeur canadien. — Un homme libre de la forêt. — Un chasseur iroquois. — Saison d'hiver sur la Colombia. — Fêtes de la nouvelle année. . . . . *Page* 162 *à* 171

CHAPITRE XIII.

Expédition par terre. — Wilson Price Hunt. — Son caractère. — Donald Mac Kenzie. — Recrutement parmi les Voyageurs. — Canot d'écorce. — Chapelle de Sainte-Anne. — *Ex-voto*. — Pieuses débauches. — Une troupe de bons vivants. — Mackinaw. — Poste commercial. — Voyageurs en gaieté. — Fanfarons. — Dandies indiens. — Un homme du Nord. — Maquignonnage des Voyageurs. — Insuffisance de l'or. — Poids d'un plumet. — M. Ramsay Crooks. — Son caractère. — Ses dangers parmi les Indiens. — Ses avertissements concernant les Sioux et les Pieds-noirs. — Embarquement des recrues. — Scènes d'adieux. . . . . *Page* 172 *à* 185

CHAPITRE XIV.

Saint-Louis. — Sa situation. — Sa population mélangée. — Marchands créoles français et leurs dépendants. — Compagnie de fourrures du Missouri. — M. Manuel Lisa. — Bateliers du Mississipi. — Vagabonds indiens. — Chasseurs kentuckiens. — Vieilles maisons françaises. — M. Joseph Miller. — Recrues. — Voyage en remontant le Missouri. — Difficultés de la rivière. — Mérite des Voyageurs canadiens. — Arrivée à la Nodowa. — M. Robert Mac Lellan joint la caravane. — John Day, chasseur de Virginie. — M. Hunt retourne à Saint-Louis. . . . . *Page* 186 *à* 196

CHAPITRE XV.

Opposition de la Compagnie de fourrures du Missouri. — Indiens Pieds-noirs. — Pierre Dorion, l'interprète métis. — Le vieux Dorion et sa progéniture hybride. — Querelles de famille. — Discussions entre Pierre Dorion et Lisa. — Renégats de la Nodowa. — Perplexités d'un commandant. — MM. Bradbury et Nuttall joignent l'expédition. — Embarras légaux de Pierre Dorion. — Départ de Saint-Louis. — Discipline conjugale. — Débordement annuel des rivières. — Daniel Boon, le patriarche du Kentucky. — John Colter. — Ses aventures parmi les Indiens. — Nouvelles alarmantes. — Fort Osage. — Fête guerrière. — Troubles dans la famille Dorion. — Bisons et vautours dorés. . . . . *Page* 197 *à* 217

CHAPITRE XVI.

Retour du printemps. — Apparition des serpents. — Grandes volées de pigeons sauvages. — On se remet en voyage. — Campement de nuit. — La rivière Platte. — Cérémonies quand on la passe. — Traces de guerriers indiens. — Vue magnifique à Papillon-Creek. — Désertion de deux chasseurs. — Irruption d'Indiens dans le camp. — Village des Omahas. — Anecdote concernant cette tribu. — Guerres féodales des Indiens. — Histoire de l'Oiseau-noir, le fameux chef Omaha. *Page* 218 *à* 237

CHAPITRE XVII.

Menaces des Sioux Tetons. — Caractère cruel de ces pirates. — Leur affaire avec Crooks et Mac Lellan. — Expédition commerciale interrompue. — Vœu de vengeance de Mac Lellan. — Inquiétude dans le camp. — Désertion. — On quitte le village Omaha. — On rencontre John et Carson, aventuriers trappeurs. — Recherches scientifiques de MM. Nuttall et Bradbury. — Zèle d'un botaniste. — Aventure de M. Bradbury avec un indien Ponca. — La boussole de poche et le microscope. — Messager de Lisa. — Motifs pour pousser en avant. . . . . *Page* 238 *à* 252

CHAPITRE XVIII.

Commérages. — Déserteurs. — Recrues. — Chasseurs du Kentucky. — Un forestier vétéran. — Nouvelles de M. Henry. — Périls à craindre chez les Pieds-noirs. — Changement de plan. — Spectacle de la rivière. — Routes des bisons. — Mines de fer. — Pays des Sioux. — Terre de dangers. — Appréhensions des Voyageurs. — Eclaireurs indiens. — Menaces d'hostilités. — Conseil de guerre. — Ordre de bataille. — Pourparlers. — La pipe de paix. — Discours. *Page* 253 *à* 267

CHAPITRE XIX.

Grande courbe du Missouri. — Crooks et Mac Lellan rencontrent deux de leurs adversaires indiens. — Capricieux outrage d'un Blanc, cause d'hostilités indiennes. — Dangers et précautions. — Une troupe de guerriers indiens. — Périlleuse situation de M. Hunt. — Campement amical. — Fêtes et danses. — Approche de Manuel Lisa et de sa brigade. — Sombre rencontre entre d'anciens rivaux. — Pierre Dorion en fureur. — Accès de chevalerie. . . . . *Page* 268 *à* 279

CHAPITRE XX.

Physionomie du désert. — Troupeaux de bisons. — Antilopes. — Leurs variétés et leurs habitudes. — Ruse de chasse de John Day. — Entrevue avec trois Aricaras. — Négociations entre les brigades rivales. — Le Gaucher et l'Homme énorme, chefs aricaras. — Le village aricara. — Ses habitants. — Cérémonial du débarquement. — La loge du Conseil. — Grande conférence. — Discours de Lisa. — Négociations pour des chevaux. — Avis subtil d'OEil-gris, chef aricara. — Campement des deux brigades. . . . . *Page* 280 *à* 295

CHAPITRE XXI.

Marché aux chevaux des Indiens. — Leur amour pour les chevaux. — Scènes dans le village aricara. — Hospitalité indienne. — Devoirs des femmes indiennes. — Amour du jeu chez les hommes. — Leur indolence. — Leur goût pour les

commérages. — Nouvelles d'ennemis embusqués. — Une alarme. — Une sortie. — Chiens indiens. — Retour d'une troupe partie pour voler des chevaux. — Une députation indienne. — Nouvelles alarmes. — Retour d'un parti de guerriers vainqueurs. — Entrevue entre les parents et les amis. — Sensibilité indienne. — Rencontre entre un guerrier blessé et sa mère. — Fêtes et lamentations. . . . *Page* 296 *à* 311

CHAPITRE XXII.

Désert de l'Ouest, Grand désert américain. — Saison brûlante. — Côtes Noires. — Montagnes Rocheuses. — Bandes errantes et pillardes. — Réflexions sur la population future de ces régions. — Nouvelles craintes. — Complots de désertion. — Rose, l'interprète. — Son caractère sinistre. — Départ du village aricara. . . . . *Page* 312 *à* 320

CHAPITRE XXIII.

Saison d'été dans les Prairies. — Pureté de l'atmosphère. — Maladies dans le camp. — La Grosse-Rivière. — Nomenclature vulgaire. — Suggestion concernant les noms indiens originaires. — Camp des Cheyennes. — Commerce de chevaux. — Portrait des Cheyennes. — Leur science équestre. — Histoire de leur tribu. . . . . *Page* 321 *à* 329

CHAPITRE XXIV.

Nouvelle répartition des chevaux. — Révélation d'un complot. Caractère perfide de Rose, l'interprète. — Ses menées. — Anecdotes concernant les Indiens Corneilles. — Voleurs de chevaux. — Histoire de Rose. . . . . *Page* 330 *à* 334

CHAPITRE XXV.

Combustible usité dans les Prairies. — Arbres fossiles. — Trois chasseurs égarés. — Signaux de feux et de fumée. — Inquiétude concernant les hommes égarés. — Moyen de déjouer un coquin. — Nouvel arrangement avec Rose. — Retour des traînards. . . . . *Page* 335 *à* 342

CHAPITRE XXVI.

Les Côtes Noires. — Leur apparence sauvage. — Superstitions à leur égard. — Esprits du tonnerre. — Bruits singuliers dans les montagnes. — Trésors cachés. — Montagnes en travail. — Explication scientifique. — Défilés impraticables. — Le Daim à queue noire. — La Longue-corne, ou Ahsahta. — Vue du haut d'un mont. — Pics lointains des Montagnes Rocheuses. Alarmes dans le camp. — Traces d'ours gris. — Nature dangereuse de cet animal. — Aventures de William Cannon et de John Day avec des ours gris. . . . . *Page* 343 *à* 355

CHAPITRE XXVII.

Piste indienne. — Route montueuse et fatigante. — Souffrances de la faim et de la soif. — Rivière de la Poudre. — Gibier en abondance. — Cime lointaine. — Montagnes Rocheuses. — Superstitions à leur égard. — Terre des âmes. — Heureux terrains de chasse. . . . . *Page* 356 *à* 363

CHAPITRE XXVIII.

Pays des Indiens corneilles. — Éclaireurs. — Visite de cavaliers sauvages. — Un camp corneille. — Présents au chef corneille. — Trafic. — Rose parmi ses amis indiens. — On quitte les Corneilles. — Embarras dans les montagnes. — Encore les Corneilles. — Enfants écuyers. — On cherche les traînards. *Page* 364 *à* 372

CHAPITRE XXIX.

Retraites montagneuses. — Bandes errantes de Sauvages. — Anecdotes sur les Shoshonies et sur les Têtes-plates. — Chercheurs de racines. — Gnomes des montagnes. — Rivière du Vent. — Disette. — Changement de route. — Les Mamelons Pilotes. — Branche du Rio-Colorado. — Camp de chasseurs. *Page* 373 *à* 383

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

2
7640 4

stitions à
iers dans
ravail. —
Le Daim
- Vue du
ocheuses.
ture dan-
non et de
543 *à* 355

ouffrances
Gibier en
neuses. —
Heureux
556 *à* 363

cavaliers
corneille.
quitte les
ncore les
traînards.
564 *à* 372

uvages. —
. — Cher-
Rivière du
Mamelons
chasseurs.
573 *à* 383